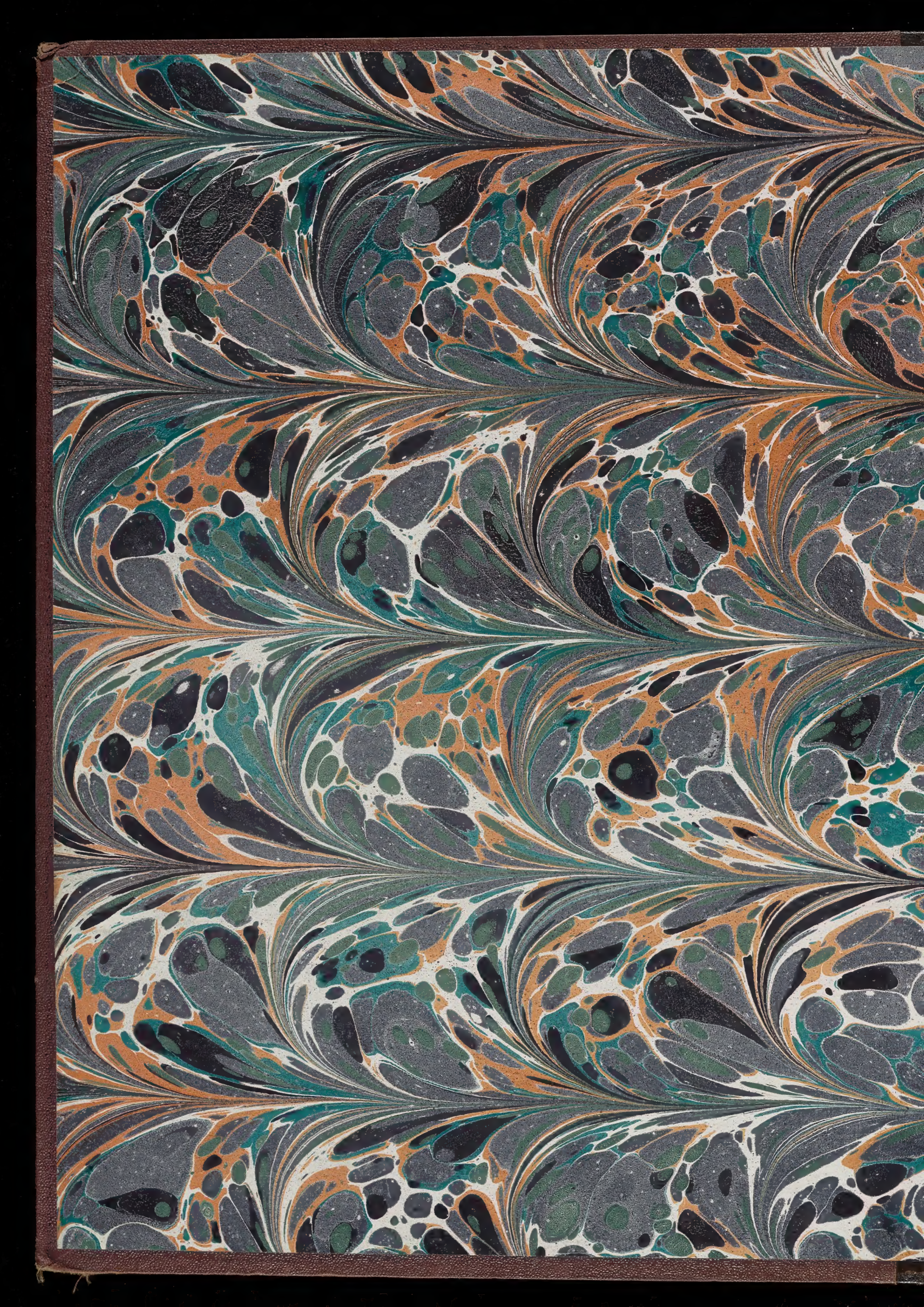
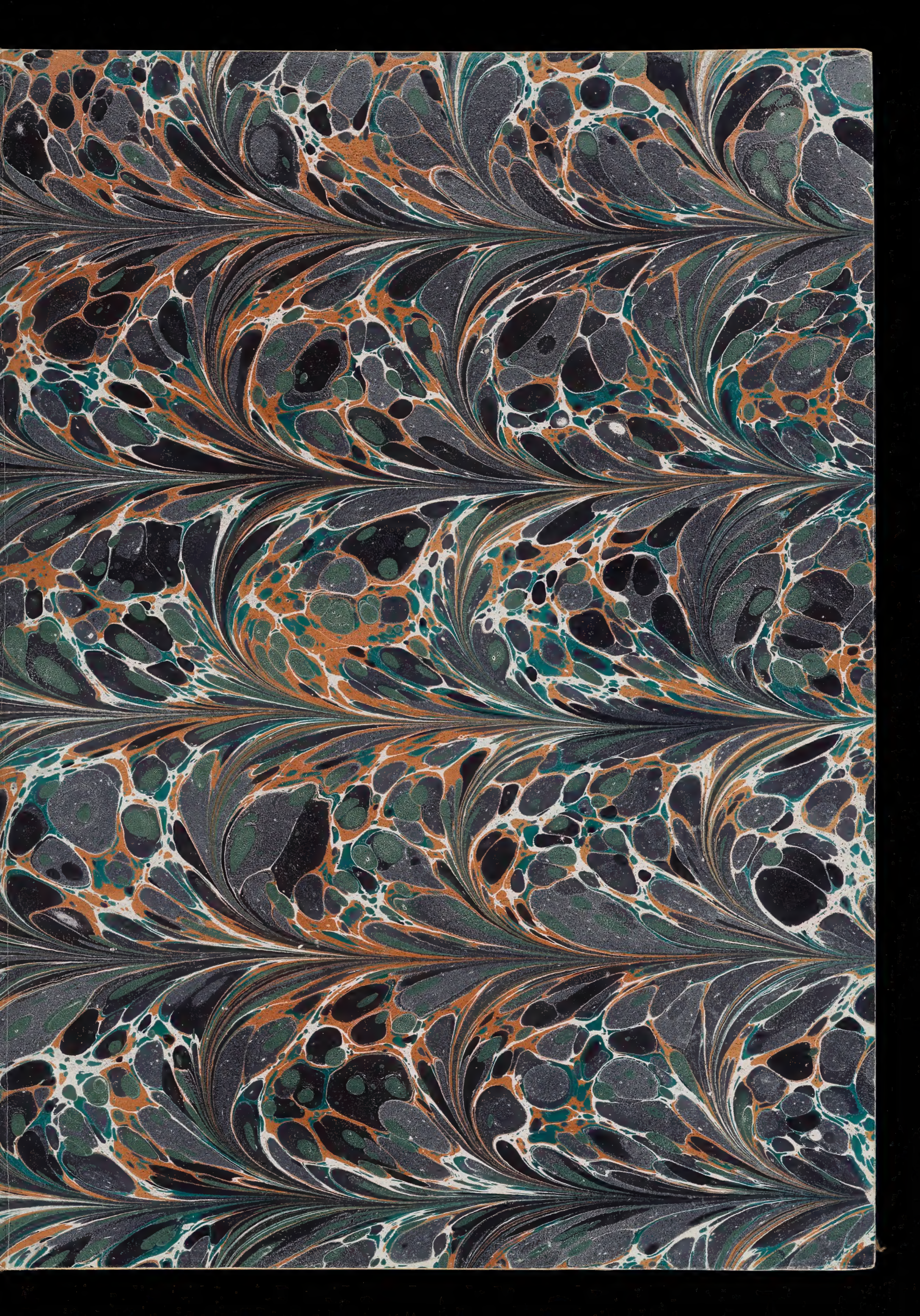
CHARLES YRIARTE

L'ART EN FRANCE





1895/96

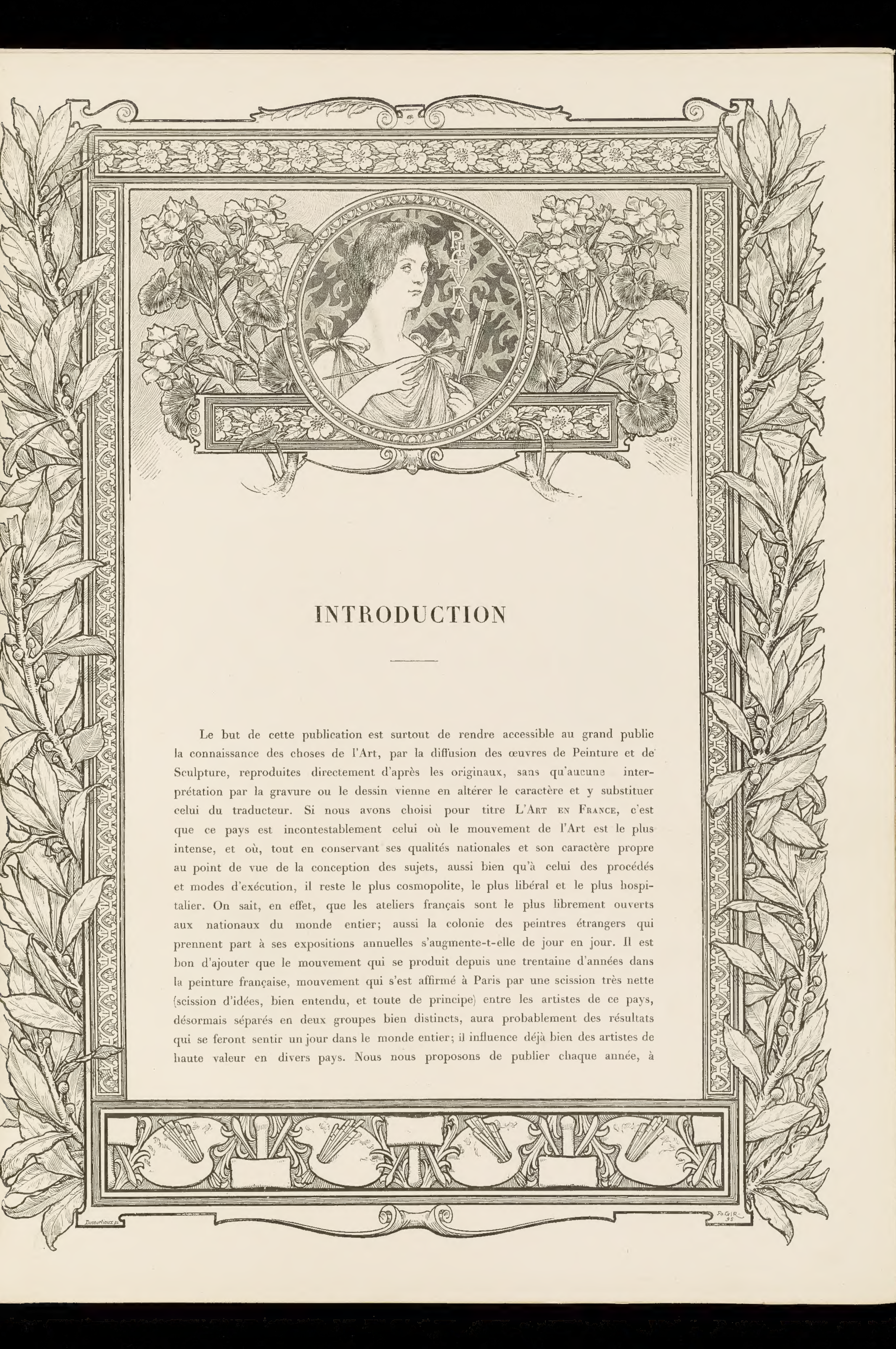
L'ART EN FRANCE

PAR

CHARLES YRIARTE

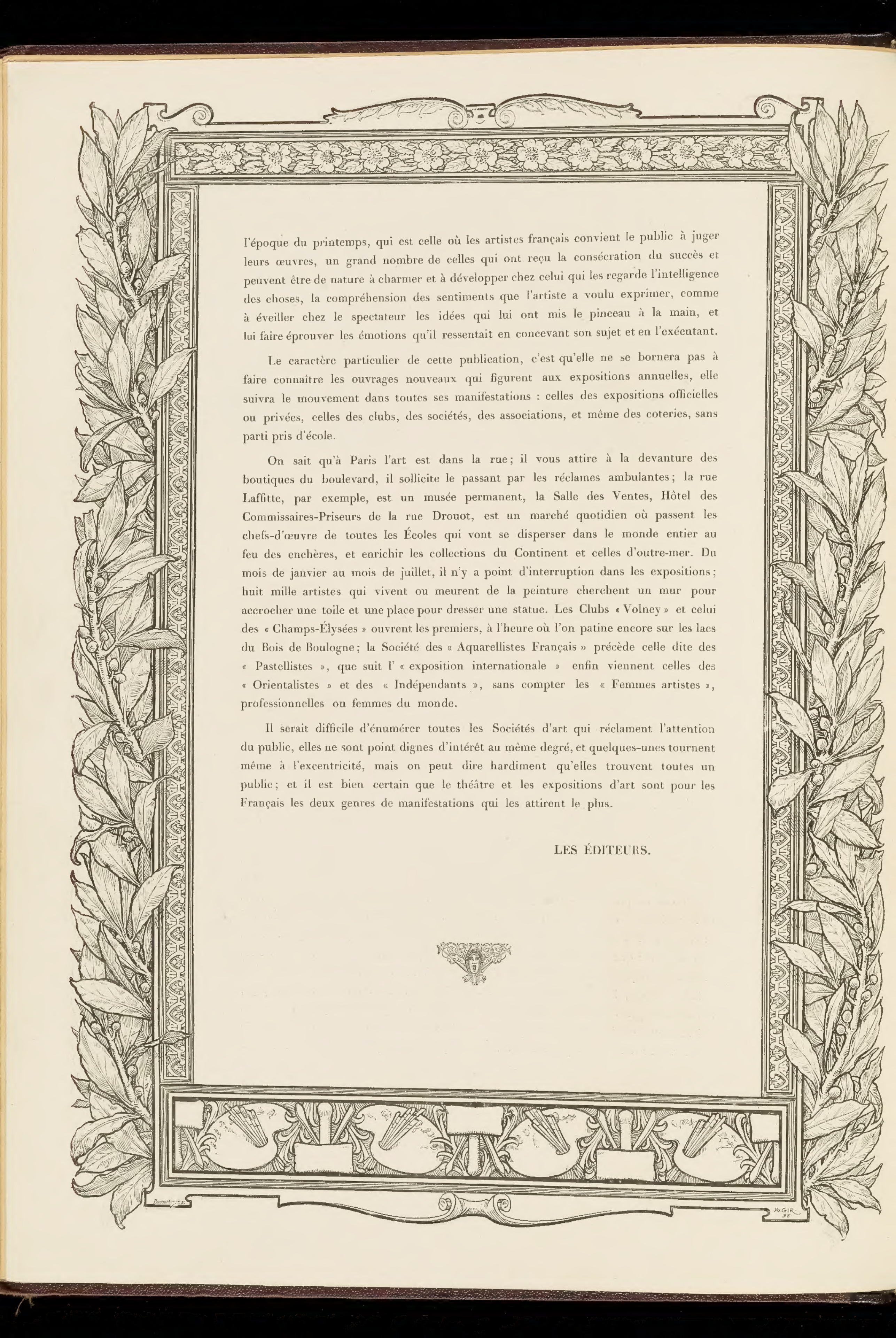
1ER FASCICULE

CHAMP-DE-MARS



INTRODUCTION

Le but de cette publication est surtout de rendre accessible au grand public la connaissance des choses de l'Art, par la diffusion des œuvres de Peinture et de Sculpture, reproduites directement d'après les originaux, sans qu'aucune interprétation par la gravure ou le dessin vienne en altérer le caractère et y substituer celui du traducteur. Si nous avons choisi pour titre L'Art en France, c'est que ce pays est incontestablement celui où le mouvement de l'Art est le plus intense, et où, tout en conservant ses qualités nationales et son caractère propre au point de vue de la conception des sujets, aussi bien qu'à celui des procédés et modes d'exécution, il reste le plus cosmopolite, le plus libéral et le plus hospitalier. On sait, en effet, que les ateliers français sont le plus librement ouverts aux nationaux du monde entier; aussi la colonie des peintres étrangers qui prennent part à ses expositions annuelles s'augmente-t-elle de jour en jour. Il est bon d'ajouter que le mouvement qui se produit depuis une trentaine d'années dans la peinture française, mouvement qui s'est affirmé à Paris par une scission très nette (scission d'idées, bien entendu, et toute de principe) entre les artistes de ce pays, désormais séparés en deux groupes bien distincts, aura probablement des résultats qui se feront sentir un jour dans le monde entier; il influence déjà bien des artistes de haute valeur en divers pays. Nous nous proposons de publier chaque année, à



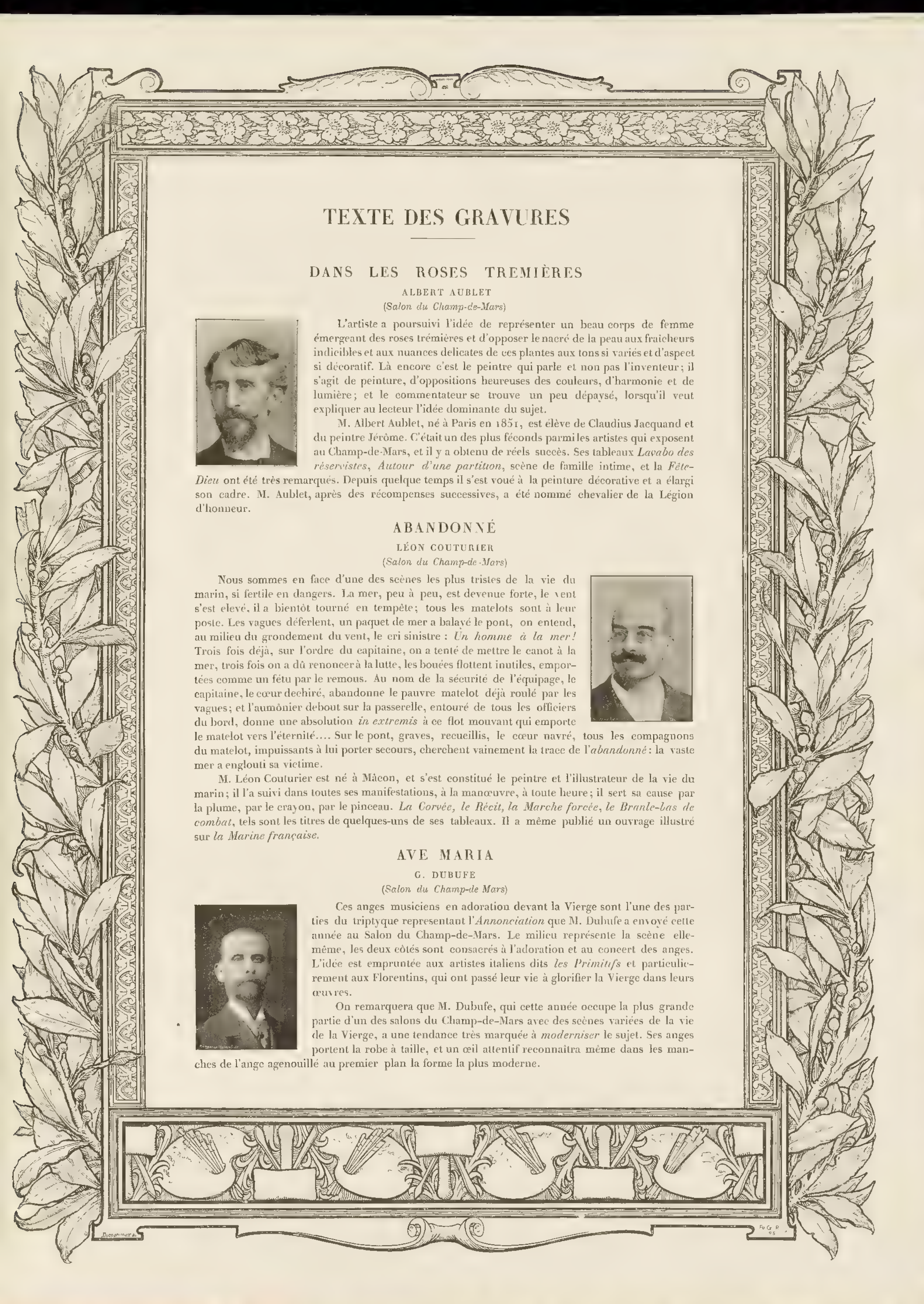
l'époque du printemps, qui est celle où les artistes français convient le public à juger leurs œuvres, un grand nombre de celles qui ont reçu la consécration du succès et peuvent être de nature à charmer et à développer chez celui qui les regarde l'intelligence des choses, la compréhension des sentiments que l'artiste a voulu exprimer, comme à éveiller chez le spectateur les idées qui lui ont mis le pinceau à la main, et lui faire éprouver les émotions qu'il ressentait en concevant son sujet et en l'exécutant.

Le caractère particulier de cette publication, c'est qu'elle ne se bornera pas à faire connaître les ouvrages nouveaux qui figurent aux expositions annuelles, elle suivra le mouvement dans toutes ses manifestations : celles des expositions officielles ou privées, celles des clubs, des sociétés, des associations, et même des coteries, sans parti pris d'école.

On sait qu'à Paris l'art est dans la rue ; il vous attire à la devanture des boutiques du boulevard, il sollicite le passant par les réclames ambulantes ; la rue Laffitte, par exemple, est un musée permanent, la Salle des Ventes, Hôtel des Commissaires-Priseurs de la rue Drouot, est un marché quotidien où passent les chefs-d'œuvre de toutes les Écoles qui vont se disperser dans le monde entier au feu des enchères, et enrichir les collections du Continent et celles d'outre-mer. Du mois de janvier au mois de juillet, il n'y a point d'interruption dans les expositions ; huit mille artistes qui vivent ou meurent de la peinture cherchent un mur pour accrocher une toile et une place pour dresser une statue. Les Clubs « Volney » et celui des « Champs-Élysées » ouvrent les premiers, à l'heure où l'on patine encore sur les lacs du Bois de Boulogne ; la Société des « Aquarellistes Français » précède celle dite des « Pastellistes », que suit l' « exposition internationale » enfin viennent celles des « Orientalistes » et des « Indépendants », sans compter les « Femmes artistes », professionnelles ou femmes du monde.

Il serait difficile d'énumérer toutes les Sociétés d'art qui réclament l'attention du public, elles ne sont point dignes d'intérêt au même degré, et quelques-unes tournent même à l'excentricité, mais on peut dire hardiment qu'elles trouvent toutes un public ; et il est bien certain que le théâtre et les expositions d'art sont pour les Français les deux genres de manifestations qui les attirent le plus.

LES ÉDITEURS.



TEXTE DES GRAVURES

DANS LES ROSES TREMIÈRES

ALBERT AUBLET

(*Salon du Champ-de-Mars*)

L'artiste a poursuivi l'idée de représenter un beau corps de femme émergeant des roses trémières et d'opposer le nacré de la peau aux fraicheurs indicibles et aux nuances delicates de ces plantes aux tons si variés et d'aspect si décoratif. Là encore c'est le peintre qui parle et non pas l'inventeur; il s'agit de peinture, d'oppositions heureuses des couleurs, d'harmonie et de lumière; et le commentateur se trouve un peu dépaysé, lorsqu'il veut expliquer au lecteur l'idée dominante du sujet.

M. Albert Aublet, né à Paris en 1851, est élève de Claudius Jacquand et du peintre Jérôme. C'était un des plus féconds parmi les artistes qui exposent au Champ-de-Mars, et il y a obtenu de réels succès. Ses tableaux *Lavabo des réservistes*, *Autour d'une partition*, scène de famille intime, et la *Fête-Dieu* ont été très remarqués. Depuis quelque temps il s'est voué à la peinture décorative et a élargi son cadre. M. Aublet, après des récompenses successives, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

ABANDONNÉ

LÉON COUTURIER

(*Salon du Champ-de-Mars*)

Nous sommes en face d'une des scènes les plus tristes de la vie du marin, si fertile en dangers. La mer, peu à peu, est devenue forte, le vent s'est elevé, il a bientôt tourné en tempête; tous les matelots sont à leur poste. Les vagues déferlent, un paquet de mer a balayé le pont, on entend, au milieu du grondement du vent, le cri sinistre : *Un homme à la mer!* Trois fois déjà, sur l'ordre du capitaine, on a tenté de mettre le canot à la mer, trois fois on a dû renoncer à la lutte, les bouées flottent inutiles, emportées comme un fétu par le remous. Au nom de la sécurité de l'équipage, le capitaine, le cœur dechiré, abandonne le pauvre matelot déjà roulé par les vagues; et l'aumônier debout sur la passerelle, entouré de tous les officiers du bord, donne une absolution *in extremis* à ce flot mouvant qui emporte le matelot vers l'éternité.... Sur le pont, graves, recueillis, le cœur navré, tous les compagnons du matelot, impuissants à lui porter secours, cherchent vainement la trace de l'*abandonné*: la vaste mer a englouti sa victime.

M. Léon Couturier est né à Mâcon, et s'est constitué le peintre et l'illustrateur de la vie du marin; il l'a suivi dans toutes ses manifestations, à la manœuvre, à toute heure; il sert sa cause par la plume, par le crayon, par le pinceau. *La Corvée, le Récit, la Marche forcée, le Branle-bas de combat*, tels sont les titres de quelques-uns de ses tableaux. Il a même publié un ouvrage illustré sur *la Marine française*.

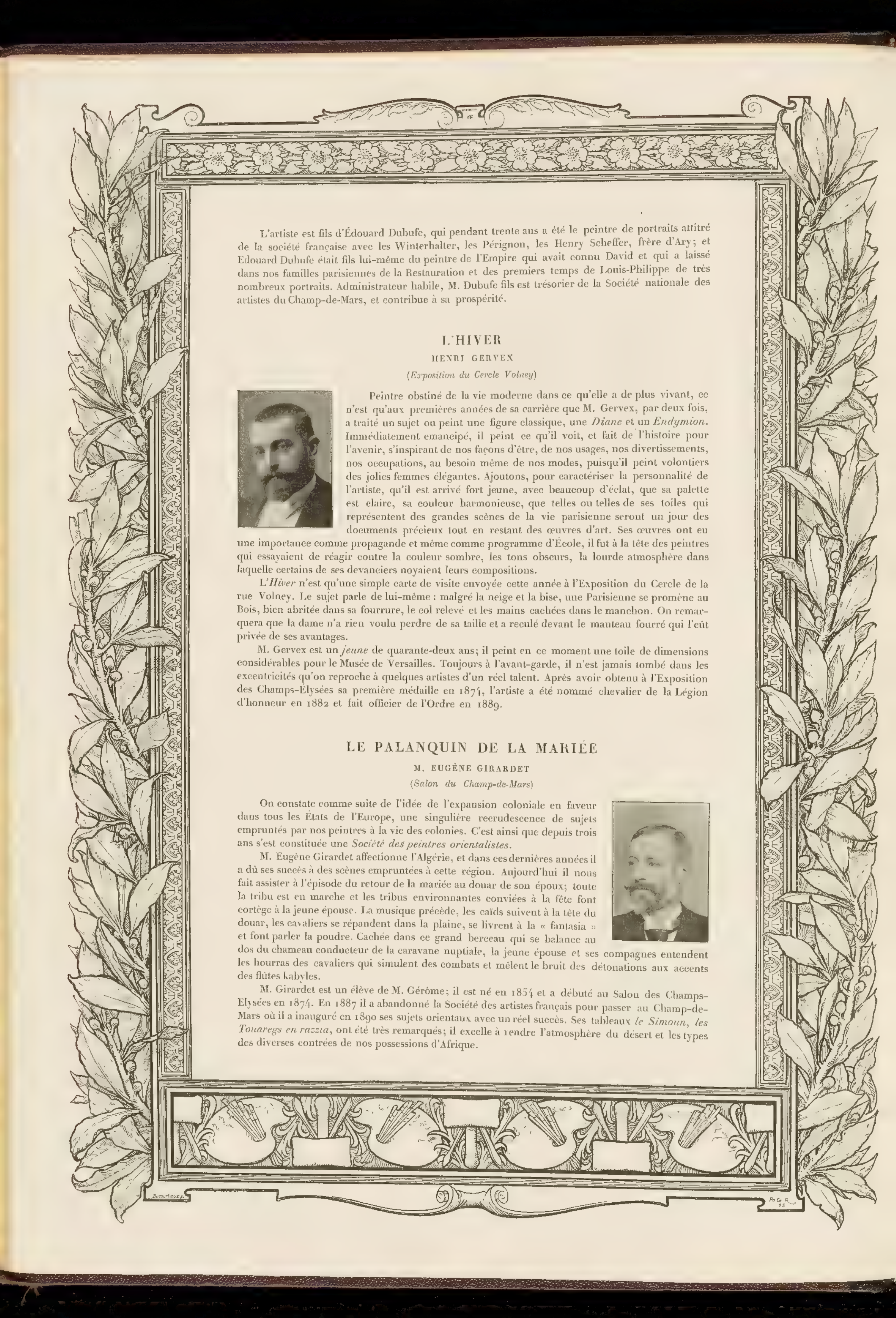
AVE MARIA

G. DUBUFE

(*Salon du Champ-de Mars*)

Ces anges musiciens en adoration devant la Vierge sont l'une des parties du triptyque representant l'*Annonciation* que M. Dubufe a envoyé cette année au Salon du Champ-de-Mars. Le milieu représente la scène elle-même, les deux côtés sont consacrés à l'adoration et au concert des anges. L'idée est empruntée aux artistes italiens dits *les Primitifs* et particulièrement aux Florentins, qui ont passé leur vie à glorifier la Vierge dans leurs œuvres.

On remarquera que M. Dubufe, qui cette année occupe la plus grande partie d'un des salons du Champ-de-Mars avec des scènes variées de la vie de la Vierge, a une tendance très marquée à *moderniser* le sujet. Ses anges portent la robe à taille, et un œil attentif reconnaîtra même dans les manches de l'ange agenouillé au premier plan la forme la plus moderne.



L'artiste est fils d'Édouard Dubufe, qui pendant trente ans a été le peintre de portraits attitré de la société française avec les Winterhalter, les Pérignon, les Henry Scheffer, frère d'Ary; et Edouard Dubufe était fils lui-même du peintre de l'Empire qui avait connu David et qui a laissé dans nos familles parisiennes de la Restauration et des premiers temps de Louis-Philippe de très nombreux portraits. Administrateur habile, M. Dubufe fils est trésorier de la Société nationale des artistes du Champ-de-Mars, et contribue à sa prospérité.

L'HIVER

HENRI GERVEX

(*Exposition du Cercle Volney*)

Peintre obstiné de la vie moderne dans ce qu'elle a de plus vivant, ce n'est qu'aux premières années de sa carrière que M. Gervex, par deux fois, a traité un sujet ou peint une figure classique, une *Diane* et un *Endymion*. Immédiatement emancipé, il peint ce qu'il voit, et fait de l'histoire pour l'avenir, s'inspirant de nos façons d'être, de nos usages, nos divertissements, nos occupations, au besoin même de nos modes, puisqu'il peint volontiers des jolies femmes élégantes. Ajoutons, pour caractériser la personnalité de l'artiste, qu'il est arrivé fort jeune, avec beaucoup d'éclat, que sa palette est claire, sa couleur harmonieuse, que telles ou telles de ses toiles qui représentent des grandes scènes de la vie parisienne seront un jour des documents précieux tout en restant des œuvres d'art. Ses œuvres ont eu une importance comme propagande et même comme programme d'École, il fut à la tête des peintres qui essayaient de réagir contre la couleur sombre, les tons obscurs, la lourde atmosphère dans laquelle certains de ses devanciers noyaient leurs compositions.

L'*Hiver* n'est qu'une simple carte de visite envoyée cette année à l'Exposition du Cercle de la rue Volney. Le sujet parle de lui-même : malgré la neige et la bise, une Parisienne se promène au Bois, bien abritée dans sa fourrure, le col relevé et les mains cachées dans le manchon. On remarquera que la dame n'a rien voulu perdre de sa taille et a reculé devant le manteau fourré qui l'eût privée de ses avantages.

M. Gervex est un *jeune* de quarante-deux ans; il peint en ce moment une toile de dimensions considérables pour le Musée de Versailles. Toujours à l'avant-garde, il n'est jamais tombé dans les excentricités qu'on reproche à quelques artistes d'un réel talent. Après avoir obtenu à l'Exposition des Champs-Élysées sa première médaille en 1874, l'artiste a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1882 et fait officier de l'Ordre en 1889.

LE PALANQUIN DE LA MARIÉE

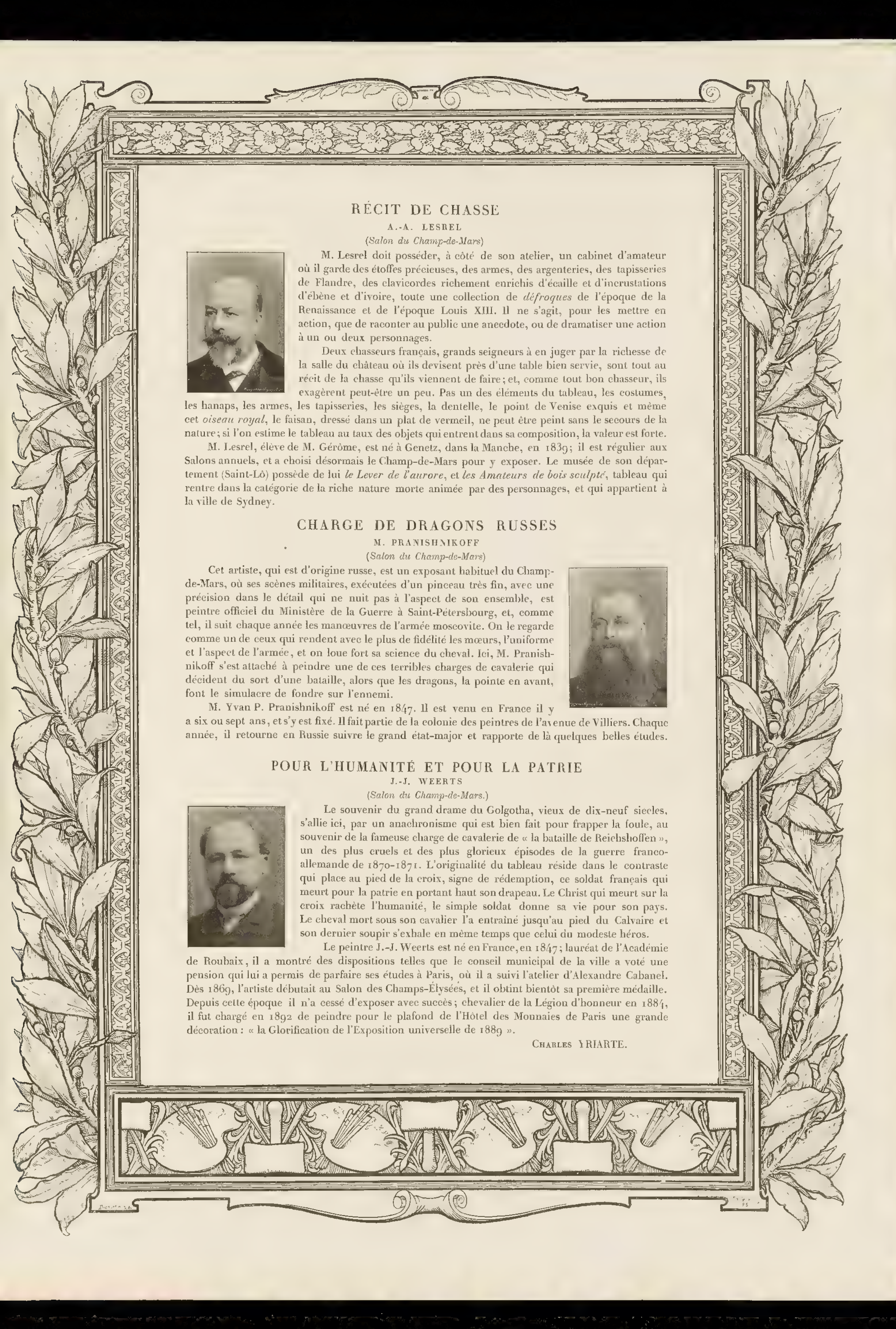
M. EUGÈNE GIRARDET

(*Salon du Champ-de-Mars*)

On constate comme suite de l'idée de l'expansion coloniale en faveur dans tous les États de l'Europe, une singulière recrudescence de sujets empruntés par nos peintres à la vie des colonies. C'est ainsi que depuis trois ans s'est constituée une *Société des peintres orientalistes*.

M. Eugène Girardet affectionne l'Algérie, et dans ces dernières années il a dû ses succès à des scènes empruntées à cette région. Aujourd'hui il nous fait assister à l'épisode du retour de la mariée au douar de son époux; toute la tribu est en marche et les tribus environnantes conviées à la fête font cortège à la jeune épouse. La musique précède, les caïds suivent à la tête du douar, les cavaliers se répandent dans la plaine, se livrent à la « fantasia » et font parler la poudre. Cachée dans ce grand berceau qui se balance au dos du chameau conducteur de la caravane nuptiale, la jeune épouse et ses compagnes entendent les hourras des cavaliers qui simulent des combats et mêlent le bruit des détonations aux accents des flûtes kabyles.

M. Girardet est un élève de M. Gérôme; il est né en 1854 et a débuté au Salon des Champs-Elysées en 1874. En 1887 il a abandonné la Société des artistes français pour passer au Champ-de-Mars où il a inauguré en 1890 ses sujets orientaux avec un réel succès. Ses tableaux *le Simoun*, *les Touaregs en razzia*, ont été très remarqués; il excelle à rendre l'atmosphère du désert et les types des diverses contrées de nos possessions d'Afrique.



RÉCIT DE CHASSE

A.-A. LESREL

(*Salon du Champ-de-Mars*)

M. Lesrel doit posséder, à côté de son atelier, un cabinet d'amateur où il garde des étoffes précieuses, des armes, des argenteries, des tapisseries de Flandre, des clavicordes richement enrichis d'écaille et d'incrustations d'ébène et d'ivoire, toute une collection de *défroques* de l'époque de la Renaissance et de l'époque Louis XIII. Il ne s'agit, pour les mettre en action, que de raconter au public une anecdote, ou de dramatiser une action à un ou deux personnages.

Deux chasseurs français, grands seigneurs à en juger par la richesse de la salle du château où ils devisent près d'une table bien servie, sont tout au récit de la chasse qu'ils viennent de faire; et, comme tout bon chasseur, ils exagèrent peut-être un peu. Pas un des éléments du tableau, les costumes, les hanaps, les armes, les tapisseries, les sièges, la dentelle, le point de Venise exquis et même cet *oiseau royal*, le faisan, dressé dans un plat de vermeil, ne peut être peint sans le secours de la nature; si l'on estime le tableau au taux des objets qui entrent dans sa composition, la valeur est forte.

M. Lesrel, élève de M. Gérôme, est né à Genetz, dans la Manche, en 1839; il est régulier aux Salons annuels, et a choisi désormais le Champ-de-Mars pour y exposer. Le musée de son département (Saint-Lô) possède de lui *le Lever de l'aurore*, et *les Amateurs de bois sculpté*, tableau qui rentre dans la catégorie de la riche nature morte animée par des personnages, et qui appartient à la ville de Sydney.

CHARGE DE DRAGONS RUSSES

M. PRANISHNIKOFF

(*Salon du Champ-de-Mars*)

Cet artiste, qui est d'origine russe, est un exposant habituel du Champ-de-Mars, où ses scènes militaires, exécutées d'un pinceau très fin, avec une précision dans le détail qui ne nuit pas à l'aspect de son ensemble, est peintre officiel du Ministère de la Guerre à Saint-Pétersbourg, et, comme tel, il suit chaque année les manœuvres de l'armée moscovite. On le regarde comme un de ceux qui rendent avec le plus de fidélité les mœurs, l'uniforme et l'aspect de l'armée, et on loue fort sa science du cheval. Ici, M. Pranishnikoff s'est attaché à peindre une de ces terribles charges de cavalerie qui décident du sort d'une bataille, alors que les dragons, la pointe en avant, font le simulacre de fondre sur l'ennemi.

M. Yvan P. Pranishnikoff est né en 1847. Il est venu en France il y a six ou sept ans, et s'y est fixé. Il fait partie de la colonie des peintres de l'avenue de Villiers. Chaque année, il retourne en Russie suivre le grand état-major et rapporte de là quelques belles études.

POUR L'HUMANITÉ ET POUR LA PATRIE

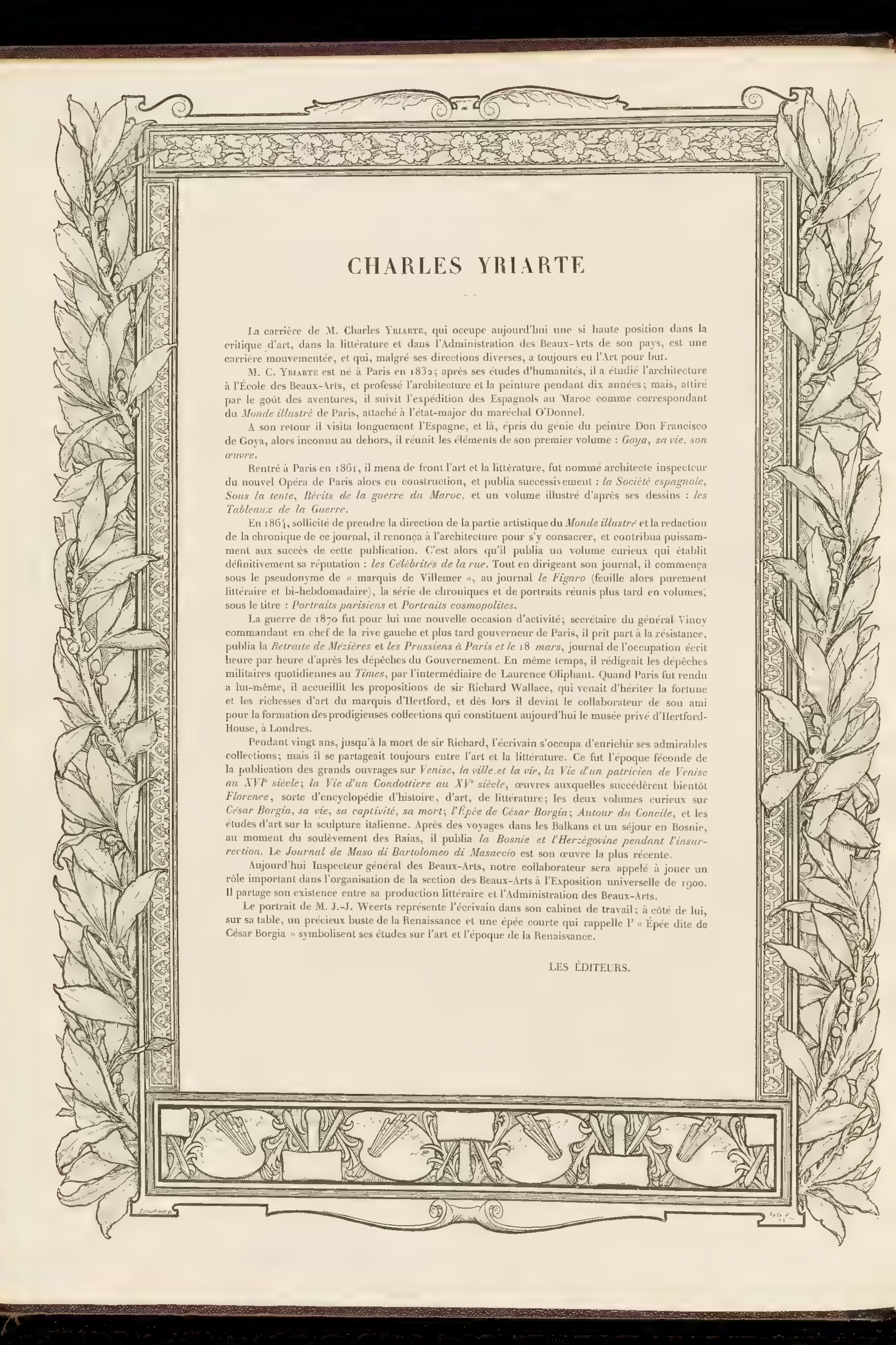
J.-J. WEERTS

(*Salon du Champ-de-Mars.*)

Le souvenir du grand drame du Golgotha, vieux de dix-neuf siecles, s'allie ici, par un anachronisme qui est bien fait pour frapper la foule, au souvenir de la fameuse charge de cavalerie de « la bataille de Reichshoffen », un des plus cruels et des plus glorieux épisodes de la guerre franco-allemande de 1870-1871. L'originalité du tableau réside dans le contraste qui place au pied de la croix, signe de rédemption, ce soldat français qui meurt pour la patrie en portant haut son drapeau. Le Christ qui meurt sur la croix rachète l'humanité, le simple soldat donne sa vie pour son pays. Le cheval mort sous son cavalier l'a entraîné jusqu'au pied du Calvaire et son dernier soupir s'exhale en même temps que celui du modeste héros.

Le peintre J.-J. Weerts est né en France, en 1847; lauréat de l'Académie de Roubaix, il a montré des dispositions telles que le conseil municipal de la ville a voté une pension qui lui a permis de parfaire ses études à Paris, où il a suivi l'atelier d'Alexandre Cabanel. Dès 1869, l'artiste débutait au Salon des Champs-Élysées, et il obtint bientôt sa première médaille. Depuis cette époque il n'a cessé d'exposer avec succès; chevalier de la Légion d'honneur en 1884, il fut chargé en 1892 de peindre pour le plafond de l'Hôtel des Monnaies de Paris une grande décoration : « la Glorification de l'Exposition universelle de 1889 ».

CHARLES YRIARTE.



CHARLES YRIARTE

La carrière de M. Charles YRIARTE, qui occupe aujourd'hui une si haute position dans la critique d'art, dans la littérature et dans l'Administration des Beaux-Arts de son pays, est une carrière mouvementée, et qui, malgré ses directions diverses, a toujours eu l'Art pour but.

M. C. YRIARTE est né à Paris en 1832; après ses études d'humanités, il a étudié l'architecture à l'École des Beaux-Arts, et professé l'architecture et la peinture pendant dix années; mais, attiré par le goût des aventures, il suivit l'expédition des Espagnols au Maroc comme correspondant du *Monde illustré* de Paris, attaché à l'état-major du maréchal O'Donnel.

A son retour il visita longuement l'Espagne, et là, épris du génie du peintre Don Francisco de Goya, alors inconnu au dehors, il réunit les éléments de son premier volume : *Goya, sa vie, son œuvre.*

Rentré à Paris en 1861, il mena de front l'art et la littérature, fut nommé architecte inspecteur du nouvel Opéra de Paris alors en construction, et publia successivement : *la Société espagnole, Sous la tente, Récits de la guerre du Maroc,* et un volume illustré d'après ses dessins : *les Tableaux de la Guerre.*

En 1864, sollicité de prendre la direction de la partie artistique du *Monde illustré* et la redaction de la chronique de ce journal, il renonça à l'architecture pour s'y consacrer, et contribua puissamment aux succès de cette publication. C'est alors qu'il publia un volume curieux qui établit définitivement sa réputation : *les Célébrités de la rue.* Tout en dirigeant son journal, il commença sous le pseudonyme de « marquis de Villemer », au journal *le Figaro* (feuille alors purement littéraire et bi-hebdomadaire), la série de chroniques et de portraits réunis plus tard en volumes, sous le titre : *Portraits parisiens* et *Portraits cosmopolites.*

La guerre de 1870 fut pour lui une nouvelle occasion d'activité; secrétaire du général Vinoy commandant en chef de la rive gauche et plus tard gouverneur de Paris, il prit part à la résistance, publia la *Retraite de Mézières* et *les Prussiens à Paris et le* 18 *mars*, journal de l'occupation écrit heure par heure d'après les dépêches du Gouvernement. En même temps, il rédigeait les dépêches militaires quotidiennes au *Times*, par l'intermédiaire de Laurence Oliphant. Quand Paris fut rendu a lui-même, il accueillit les propositions de sir Richard Wallace, qui venait d'hériter la fortune et les richesses d'art du marquis d'Hertford, et dès lors il devint le collaborateur de son ami pour la formation des prodigieuses collections qui constituent aujourd'hui le musée privé d'Hertford-House, à Londres.

Pendant vingt ans, jusqu'à la mort de sir Richard, l'écrivain s'occupa d'enrichir ses admirables collections; mais il se partageait toujours entre l'art et la littérature. Ce fut l'époque féconde de la publication des grands ouvrages sur *Venise, la ville et la vie, la Vie d'un patricien de Venise au XVIe siècle; la Vie d'un Condottiere au XVe siècle,* œuvres auxquelles succédèrent bientôt *Florence*, sorte d'encyclopédie d'histoire, d'art, de littérature; les deux volumes curieux sur *César Borgia, sa vie, sa captivité, sa mort; l'Épée de César Borgia; Autour du Concile,* et les études d'art sur la sculpture italienne. Après des voyages dans les Balkans et un séjour en Bosnie, au moment du soulèvement des Raias, il publia *la Bosnie et l'Herzégovine pendant l'insurrection.* Le *Journal de Maso di Bartolomeo di Masaccio* est son œuvre la plus récente.

Aujourd'hui Inspecteur général des Beaux-Arts, notre collaborateur sera appelé à jouer un rôle important dans l'organisation de la section des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1900. Il partage son existence entre sa production littéraire et l'Administration des Beaux-Arts.

Le portrait de M. J.-J. Weerts représente l'écrivain dans son cabinet de travail; à côté de lui, sur sa table, un précieux buste de la Renaissance et une épée courte qui rappelle l' « Épée dite de César Borgia » symbolisent ses études sur l'art et l'époque de la Renaissance.

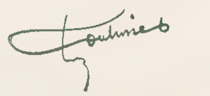
LES ÉDITEURS.



Portrait de M. Charles Yriarte



Dans les roses tremières



Abandonné



Ave Maria (Triptyque partie de droite)

G. Dubufe



L'hiver

Henri Gervex



Cortège du Palanquin de la Mariée (Algérie)



Récit de chasse



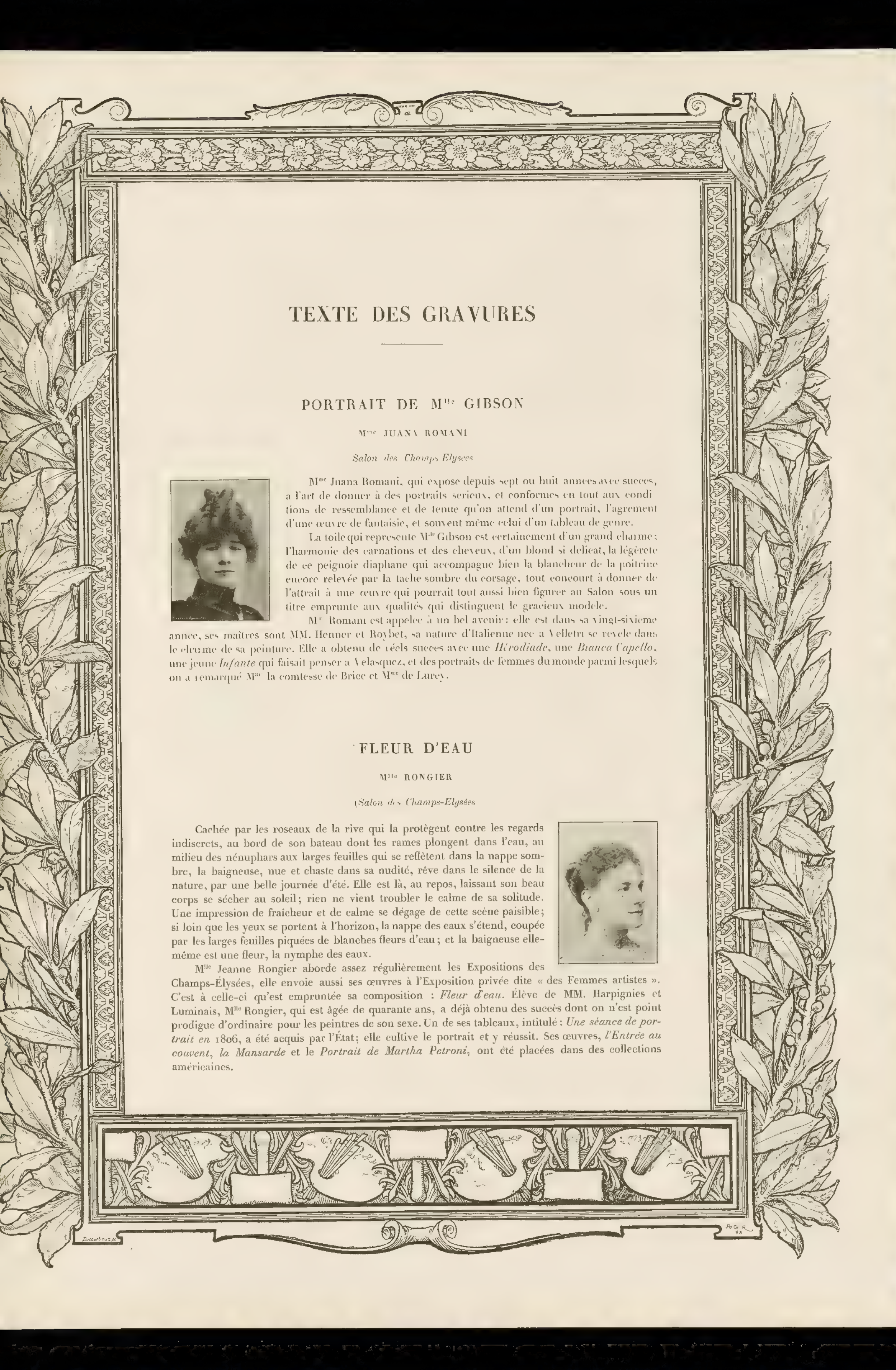
Ivan Pranishnikoff. —

Charge de Dragons Russes



Pour l'Humanité — Pour la Patrie

J. J. Weerts



TEXTE DES GRAVURES

PORTRAIT DE Mlle GIBSON

Mme JUANA ROMANI

Salon des Champs-Élysées

Mme Juana Romani, qui expose depuis sept ou huit années avec succès, a l'art de donner à des portraits sérieux, et conformes en tout aux conditions de ressemblance et de tenue qu'on attend d'un portrait, l'agrément d'une œuvre de fantaisie, et souvent même celui d'un tableau de genre.

La toile qui représente Mlle Gibson est certainement d'un grand charme : l'harmonie des carnations et des cheveux, d'un blond si délicat, la légèreté de ce peignoir diaphane qui accompagne bien la blancheur de la poitrine encore relevée par la tache sombre du corsage, tout concourt à donner de l'attrait à une œuvre qui pourrait tout aussi bien figurer au Salon sous un titre emprunté aux qualités qui distinguent le gracieux modèle.

Me Romani est appelée à un bel avenir : elle est dans sa vingt-sixième année, ses maîtres sont MM. Henner et Roybet, sa nature d'Italienne née à Velletri se révèle dans le charme de sa peinture. Elle a obtenu de réels succès avec une *Hérodiade*, une *Bianca Capello*, une jeune *Infante* qui faisait penser à Velasquez, et des portraits de femmes du monde parmi lesquels on a remarqué Mme la comtesse de Brice et Mme de Lurey.

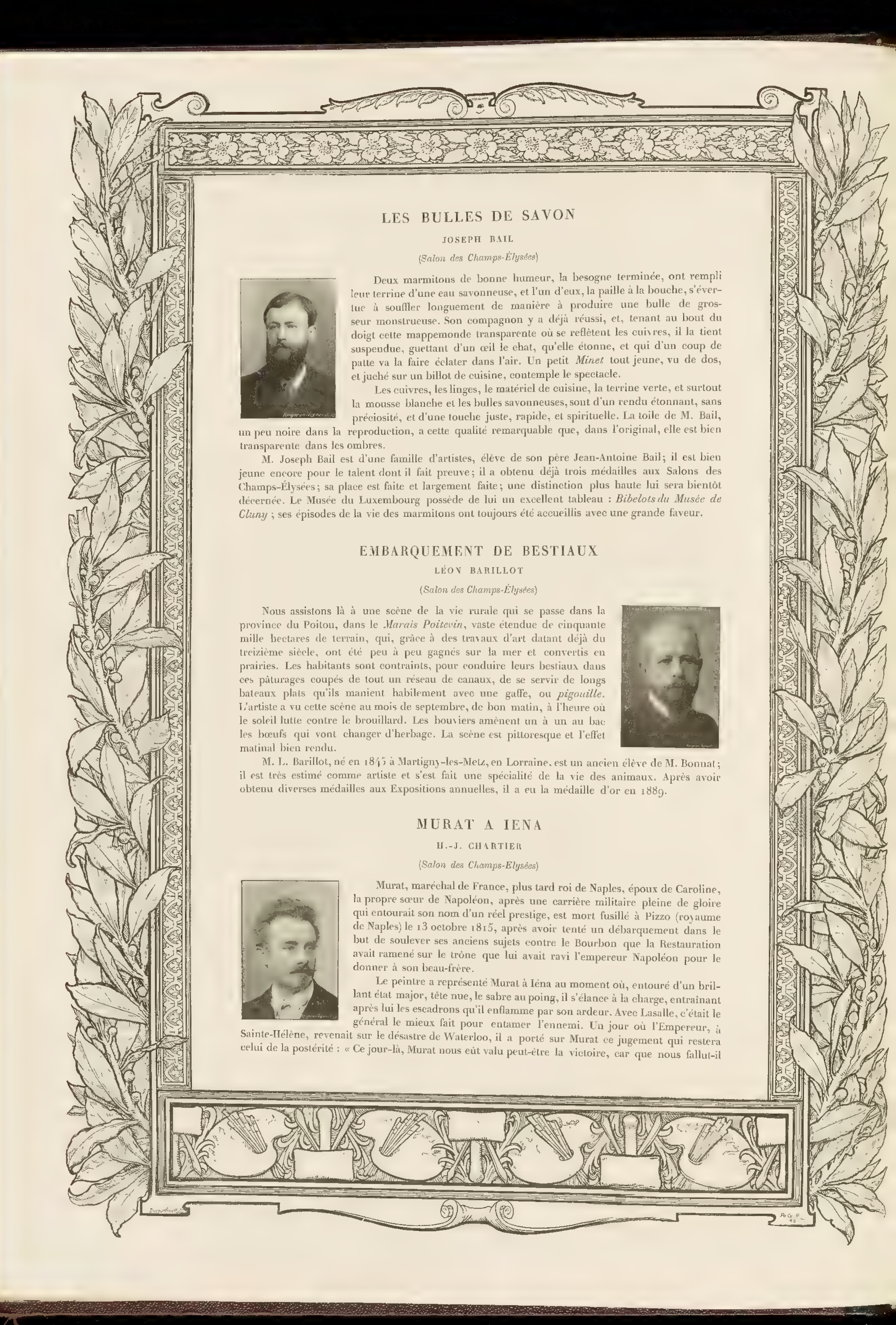
FLEUR D'EAU

Mlle RONGIER

(*Salon des Champs-Élysées*)

Cachée par les roseaux de la rive qui la protègent contre les regards indiscrets, au bord de son bateau dont les rames plongent dans l'eau, au milieu des nénuphars aux larges feuilles qui se reflètent dans la nappe sombre, la baigneuse, nue et chaste dans sa nudité, rêve dans le silence de la nature, par une belle journée d'été. Elle est là, au repos, laissant son beau corps se sécher au soleil; rien ne vient troubler le calme de sa solitude. Une impression de fraîcheur et de calme se dégage de cette scène paisible; si loin que les yeux se portent à l'horizon, la nappe des eaux s'étend, coupée par les larges feuilles piquées de blanches fleurs d'eau ; et la baigneuse elle-même est une fleur, la nymphe des eaux.

Mlle Jeanne Rongier aborde assez régulièrement les Expositions des Champs-Élysées, elle envoie aussi ses œuvres à l'Exposition privée dite « des Femmes artistes ». C'est à celle-ci qu'est empruntée sa composition : *Fleur d'eau*. Élève de MM. Harpignies et Luminais, Mlle Rongier, qui est âgée de quarante ans, a déjà obtenu des succès dont on n'est point prodigue d'ordinaire pour les peintres de son sexe. Un de ses tableaux, intitulé : *Une séance de portrait en* 1806, a été acquis par l'État; elle cultive le portrait et y réussit. Ses œuvres, *l'Entrée au couvent*, *la Mansarde* et le *Portrait de Martha Petroni*, ont été placées dans des collections américaines.



LES BULLES DE SAVON

JOSEPH BAIL

(*Salon des Champs-Élysées*)

Deux marmitons de bonne humeur, la besogne terminée, ont rempli leur terrine d'une eau savonneuse, et l'un d'eux, la paille à la bouche, s'évertue à souffler longuement de manière à produire une bulle de grosseur monstrueuse. Son compagnon y a déjà réussi, et, tenant au bout du doigt cette mappemonde transparente où se reflètent les cuivres, il la tient suspendue, guettant d'un œil le chat, qu'elle étonne, et qui d'un coup de patte va la faire éclater dans l'air. Un petit *Minet* tout jeune, vu de dos, et juché sur un billot de cuisine, contemple le spectacle.

Les cuivres, les linges, le matériel de cuisine, la terrine verte, et surtout la mousse blanche et les bulles savonneuses, sont d'un rendu étonnant, sans préciosité, et d'une touche juste, rapide, et spirituelle. La toile de M. Bail, un peu noire dans la reproduction, a cette qualité remarquable que, dans l'original, elle est bien transparente dans les ombres.

M. Joseph Bail est d'une famille d'artistes, élève de son père Jean-Antoine Bail; il est bien jeune encore pour le talent dont il fait preuve; il a obtenu déjà trois médailles aux Salons des Champs-Élysées; sa place est faite et largement faite; une distinction plus haute lui sera bientôt décernée. Le Musée du Luxembourg possède de lui un excellent tableau : *Bibelots du Musée de Cluny* ; ses épisodes de la vie des marmitons ont toujours été accueillis avec une grande faveur.

EMBARQUEMENT DE BESTIAUX

LÉON BARILLOT

(*Salon des Champs-Élysées*)

Nous assistons là à une scène de la vie rurale qui se passe dans la province du Poitou, dans le *Marais Poitevin*, vaste étendue de cinquante mille hectares de terrain, qui, grâce à des travaux d'art datant déjà du treizième siècle, ont été peu à peu gagnés sur la mer et convertis en prairies. Les habitants sont contraints, pour conduire leurs bestiaux dans ces pâturages coupés de tout un réseau de canaux, de se servir de longs bateaux plats qu'ils manient habilement avec une gaffe, ou *pigouille*. L'artiste a vu cette scène au mois de septembre, de bon matin, à l'heure où le soleil lutte contre le brouillard. Les bouviers amènent un à un au bac les bœufs qui vont changer d'herbage. La scène est pittoresque et l'effet matinal bien rendu.

M. L. Barillot, né en 1845 à Martigny-les-Metz, en Lorraine, est un ancien élève de M. Bonnat; il est très estimé comme artiste et s'est fait une spécialité de la vie des animaux. Après avoir obtenu diverses médailles aux Expositions annuelles, il a eu la médaille d'or en 1889.

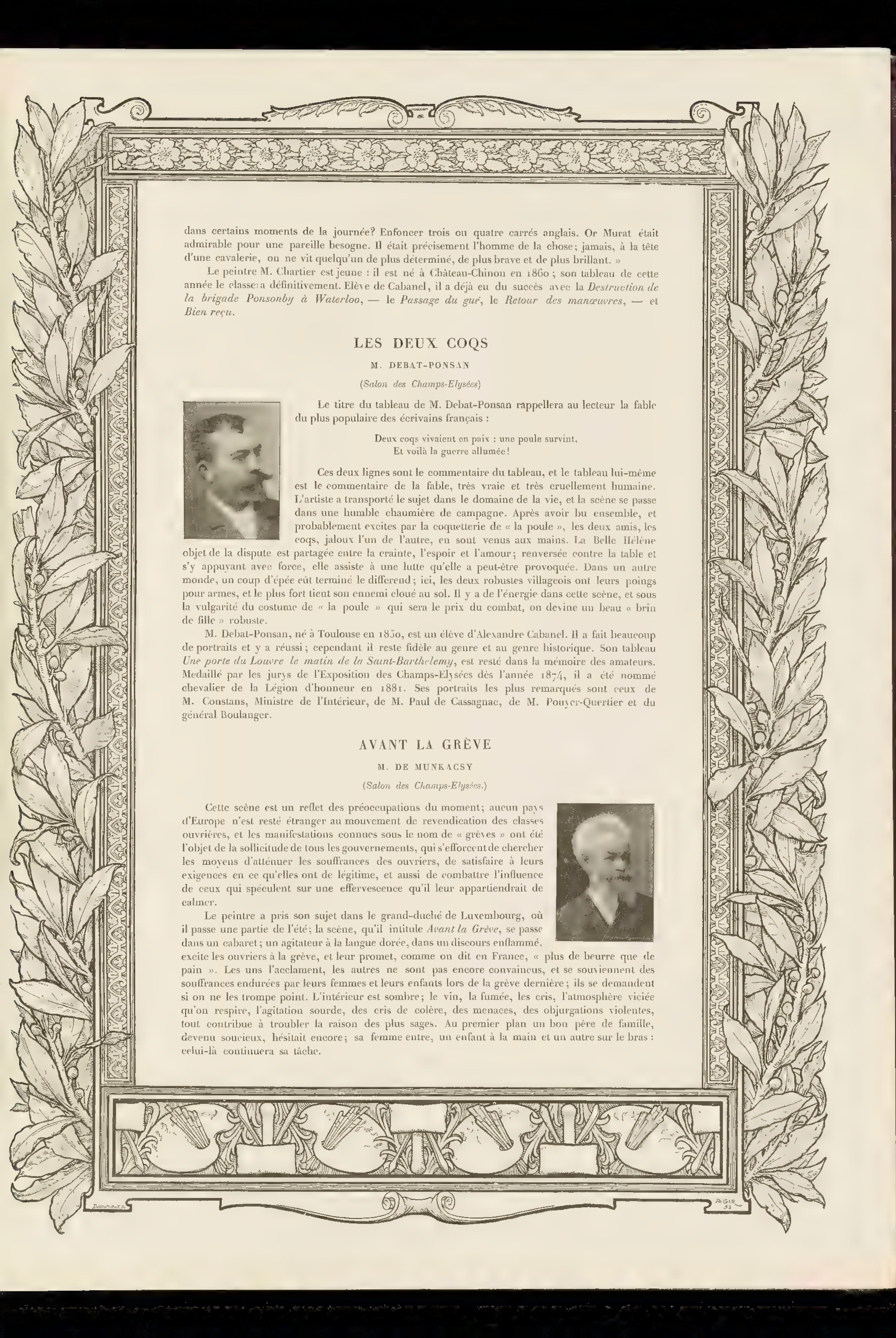
MURAT A IENA

H.-J. CHARTIER

(*Salon des Champs-Elysées*)

Murat, maréchal de France, plus tard roi de Naples, époux de Caroline, la propre sœur de Napoléon, après une carrière militaire pleine de gloire qui entourait son nom d'un réel prestige, est mort fusillé à Pizzo (royaume de Naples) le 13 octobre 1815, après avoir tenté un débarquement dans le but de soulever ses anciens sujets contre le Bourbon que la Restauration avait ramené sur le trône que lui avait ravi l'empereur Napoléon pour le donner à son beau-frère.

Le peintre a représenté Murat à Iéna au moment où, entouré d'un brillant état major, tête nue, le sabre au poing, il s'élance à la charge, entraînant après lui les escadrons qu'il enflamme par son ardeur. Avec Lasalle, c'était le général le mieux fait pour entamer l'ennemi. Un jour où l'Empereur, à Sainte-Hélène, revenait sur le désastre de Waterloo, il a porté sur Murat ce jugement qui restera celui de la postérité : « Ce jour-là, Murat nous eût valu peut-être la victoire, car que nous fallut-il



dans certains moments de la journée? Enfoncer trois ou quatre carrés anglais. Or Murat était admirable pour une pareille besogne. Il était précisement l'homme de la chose; jamais, à la tête d'une cavalerie, on ne vit quelqu'un de plus déterminé, de plus brave et de plus brillant. »

Le peintre M. Chartier est jeune : il est né à Château-Chinon en 1860 ; son tableau de cette année le classera définitivement. Elève de Cabanel, il a déjà eu du succès avec la *Destruction de la brigade Ponsonby à Waterloo*, — le *Passage du gué*, le *Retour des manœuvres*, — et *Bien reçu*.

LES DEUX COQS

M. DEBAT-PONSAN

(Salon des Champs-Elysées)

Le titre du tableau de M. Debat-Ponsan rappellera au lecteur la fable du plus populaire des écrivains français :

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée!

Ces deux lignes sont le commentaire du tableau, et le tableau lui-même est le commentaire de la fable, très vraie et très cruellement humaine. L'artiste a transporté le sujet dans le domaine de la vie, et la scène se passe dans une humble chaumière de campagne. Après avoir bu ensemble, et probablement excités par la coquetterie de « la poule », les deux amis, les coqs, jaloux l'un de l'autre, en sont venus aux mains. La Belle Hélène objet de la dispute est partagée entre la crainte, l'espoir et l'amour; renversée contre la table et s'y appuyant avec force, elle assiste à une lutte qu'elle a peut-être provoquée. Dans un autre monde, un coup d'épée eût terminé le differend; ici, les deux robustes villageois ont leurs poings pour armes, et le plus fort tient son ennemi cloué au sol. Il y a de l'énergie dans cette scène, et sous la vulgarité du costume de « la poule » qui sera le prix du combat, on devine un beau « brin de fille » robuste.

M. Debat-Ponsan, né à Toulouse en 1850, est un élève d'Alexandre Cabanel. Il a fait beaucoup de portraits et y a réussi; cependant il reste fidèle au genre et au genre historique. Son tableau *Une porte du Louvre le matin de la Saint-Barthelemy*, est resté dans la mémoire des amateurs. Medaillé par les jurys de l'Exposition des Champs-Elysées dès l'année 1874, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1881. Ses portraits les plus remarqués sont ceux de M. Constans, Ministre de l'Intérieur, de M. Paul de Cassagnac, de M. Pouyer-Quertier et du général Boulanger.

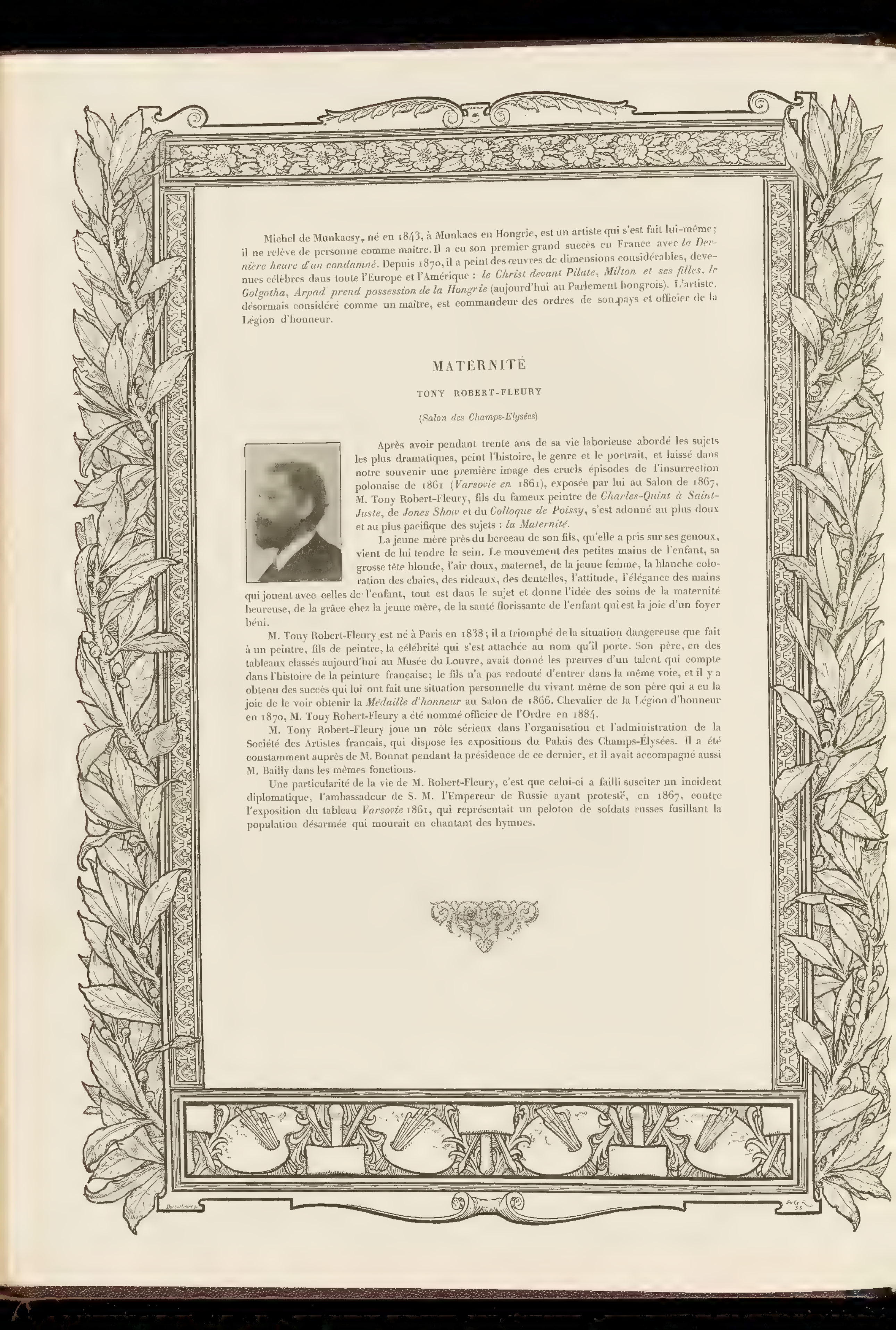
AVANT LA GRÈVE

M. DE MUNKACSY

(Salon des Champs-Elysées.)

Cette scène est un reflet des préoccupations du moment; aucun pays d'Europe n'est resté étranger au mouvement de revendication des classes ouvrières, et les manifestations connues sous le nom de « grèves » ont été l'objet de la sollicitude de tous les gouvernements, qui s'efforcent de chercher les moyens d'atténuer les souffrances des ouvriers, de satisfaire à leurs exigences en ce qu'elles ont de légitime, et aussi de combattre l'influence de ceux qui spéculent sur une effervescence qu'il leur appartiendrait de calmer.

Le peintre a pris son sujet dans le grand-duché de Luxembourg, où il passe une partie de l'été; la scène, qu'il intitule *Avant la Grève*, se passe dans un cabaret; un agitateur à la langue dorée, dans un discours enflammé, excite les ouvriers à la grève, et leur promet, comme on dit en France, « plus de beurre que de pain ». Les uns l'acclament, les autres ne sont pas encore convaincus, et se souviennent des souffrances endurées par leurs femmes et leurs enfants lors de la grève dernière; ils se demandent si on ne les trompe point. L'intérieur est sombre; le vin, la fumée, les cris, l'atmosphère viciée qu'on respire, l'agitation sourde, des cris de colère, des menaces, des objurgations violentes, tout contribue à troubler la raison des plus sages. Au premier plan un bon père de famille, devenu soucieux, hésitait encore; sa femme entre, un enfant à la main et un autre sur le bras : celui-là continuera sa tâche.



Michel de Munkacsy, né en 1843, à Munkacs en Hongrie, est un artiste qui s'est fait lui-même; il ne relève de personne comme maître. Il a eu son premier grand succès en France avec *la Dernière heure d'un condamné*. Depuis 1870, il a peint des œuvres de dimensions considérables, devenues célèbres dans toute l'Europe et l'Amérique : *le Christ devant Pilate*, *Milton et ses filles*, *le Golgotha*, *Arpad prend possession de la Hongrie* (aujourd'hui au Parlement hongrois). L'artiste, désormais considéré comme un maître, est commandeur des ordres de son pays et officier de la Légion d'honneur.

MATERNITÉ

TONY ROBERT-FLEURY

(Salon des Champs-Elysées)

Après avoir pendant trente ans de sa vie laborieuse abordé les sujets les plus dramatiques, peint l'histoire, le genre et le portrait, et laissé dans notre souvenir une première image des cruels épisodes de l'insurrection polonaise de 1861 (*Varsovie en* 1861), exposée par lui au Salon de 1867, M. Tony Robert-Fleury, fils du fameux peintre de *Charles-Quint à Saint-Juste*, de *Jones Show* et du *Colloque de Poissy*, s'est adonné au plus doux et au plus pacifique des sujets : *la Maternité*.

La jeune mère près du berceau de son fils, qu'elle a pris sur ses genoux, vient de lui tendre le sein. Le mouvement des petites mains de l'enfant, sa grosse tête blonde, l'air doux, maternel, de la jeune femme, la blanche coloration des chairs, des rideaux, des dentelles, l'attitude, l'élégance des mains qui jouent avec celles de l'enfant, tout est dans le sujet et donne l'idée des soins de la maternité heureuse, de la grâce chez la jeune mère, de la santé florissante de l'enfant qui est la joie d'un foyer béni.

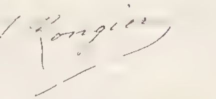
M. Tony Robert-Fleury est né à Paris en 1838; il a triomphé de la situation dangereuse que fait à un peintre, fils de peintre, la célébrité qui s'est attachée au nom qu'il porte. Son père, en des tableaux classés aujourd'hui au Musée du Louvre, avait donné les preuves d'un talent qui compte dans l'histoire de la peinture française; le fils n'a pas redouté d'entrer dans la même voie, et il y a obtenu des succès qui lui ont fait une situation personnelle du vivant même de son père qui a eu la joie de le voir obtenir la *Médaille d'honneur* au Salon de 1866. Chevalier de la Légion d'honneur en 1870, M. Tony Robert-Fleury a été nommé officier de l'Ordre en 1884.

M. Tony Robert-Fleury joue un rôle sérieux dans l'organisation et l'administration de la Société des Artistes français, qui dispose les expositions du Palais des Champs-Élysées. Il a été constamment auprès de M. Bonnat pendant la présidence de ce dernier, et il avait accompagné aussi M. Bailly dans les mêmes fonctions.

Une particularité de la vie de M. Robert-Fleury, c'est que celui-ci a failli susciter un incident diplomatique, l'ambassadeur de S. M. l'Empereur de Russie ayant protesté, en 1867, contre l'exposition du tableau *Varsovie* 1861, qui représentait un peloton de soldats russes fusillant la population désarmée qui mourait en chantant des hymnes.



Portrait de Miss May Gibson



Fleur d'Eau



Les bulles de savon



Embarquement de bestiaux



H.Chartier

Murat à Iéna



Les deux Coqs

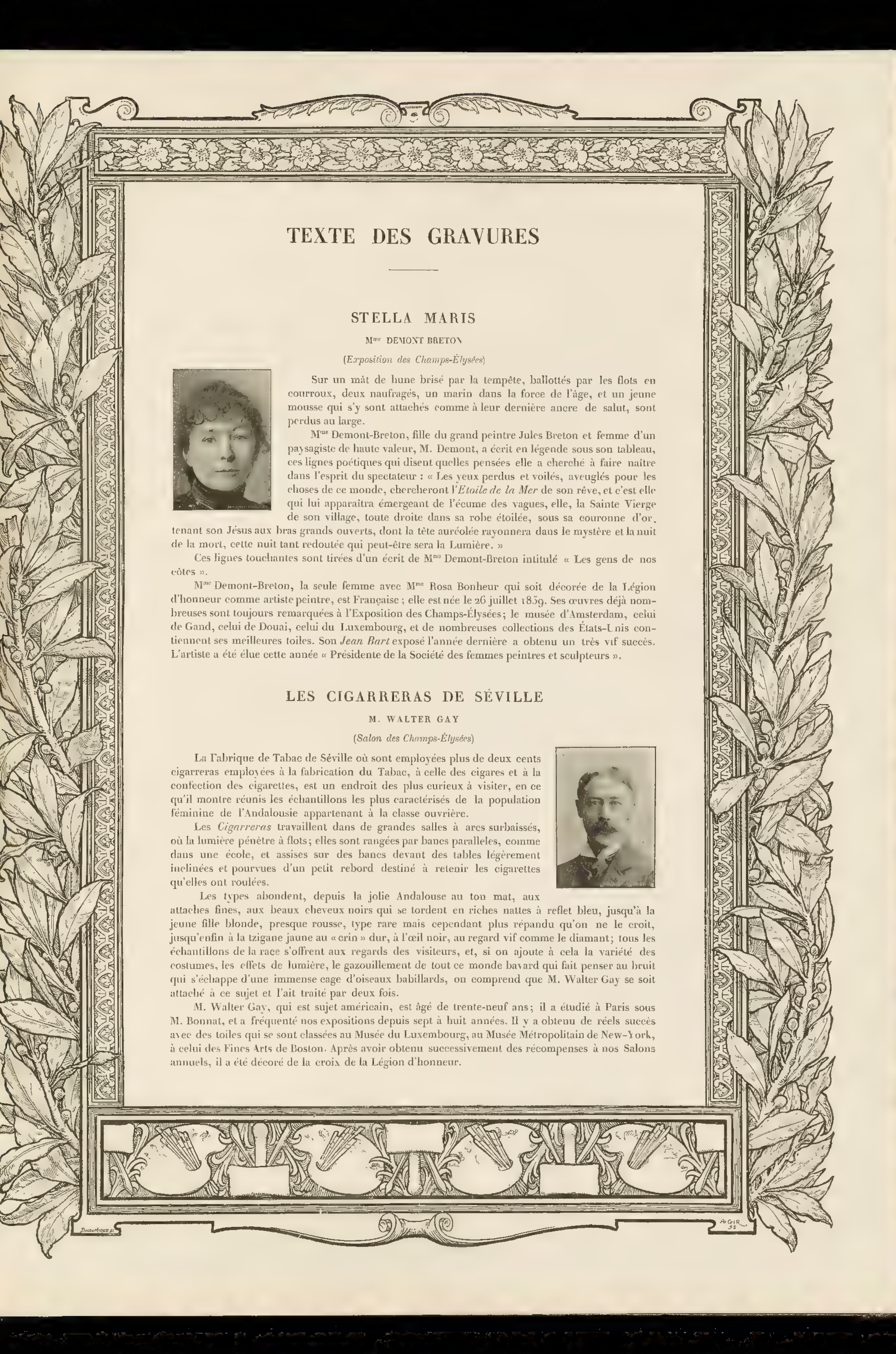


Avant la grève



E. Robert-Fleury

La Maternité



TEXTE DES GRAVURES

STELLA MARIS

Mme DEMONT BRETON

(Exposition des Champs-Élysées)

Sur un mât de hune brisé par la tempête, ballottés par les flots en courroux, deux naufragés, un marin dans la force de l'âge, et un jeune mousse qui s'y sont attachés comme à leur dernière ancre de salut, sont perdus au large.

Mme Demont-Breton, fille du grand peintre Jules Breton et femme d'un paysagiste de haute valeur, M. Demont, a écrit en légende sous son tableau, ces lignes poétiques qui disent quelles pensées elle a cherché à faire naître dans l'esprit du spectateur : « Les yeux perdus et voilés, aveuglés pour les choses de ce monde, chercheront l'*Étoile de la Mer* de son rêve, et c'est elle qui lui apparaîtra émergeant de l'écume des vagues, elle, la Sainte Vierge de son village, toute droite dans sa robe étoilée, sous sa couronne d'or, tenant son Jésus aux bras grands ouverts, dont la tête auréolée rayonnera dans le mystère et la nuit de la mort, cette nuit tant redoutée qui peut-être sera la Lumière. »

Ces lignes touchantes sont tirées d'un écrit de Mme Demont-Breton intitulé « Les gens de nos côtes ».

Mme Demont-Breton, la seule femme avec Mme Rosa Bonheur qui soit décorée de la Légion d'honneur comme artiste peintre, est Française ; elle est née le 26 juillet 1859. Ses œuvres déjà nombreuses sont toujours remarquées à l'Exposition des Champs-Élysées ; le musée d'Amsterdam, celui de Gand, celui de Douai, celui du Luxembourg, et de nombreuses collections des États-Unis contiennent ses meilleures toiles. Son *Jean Bart* exposé l'année dernière a obtenu un très vif succès. L'artiste a été élue cette année « Présidente de la Société des femmes peintres et sculpteurs ».

LES CIGARRERAS DE SÉVILLE

M. WALTER GAY

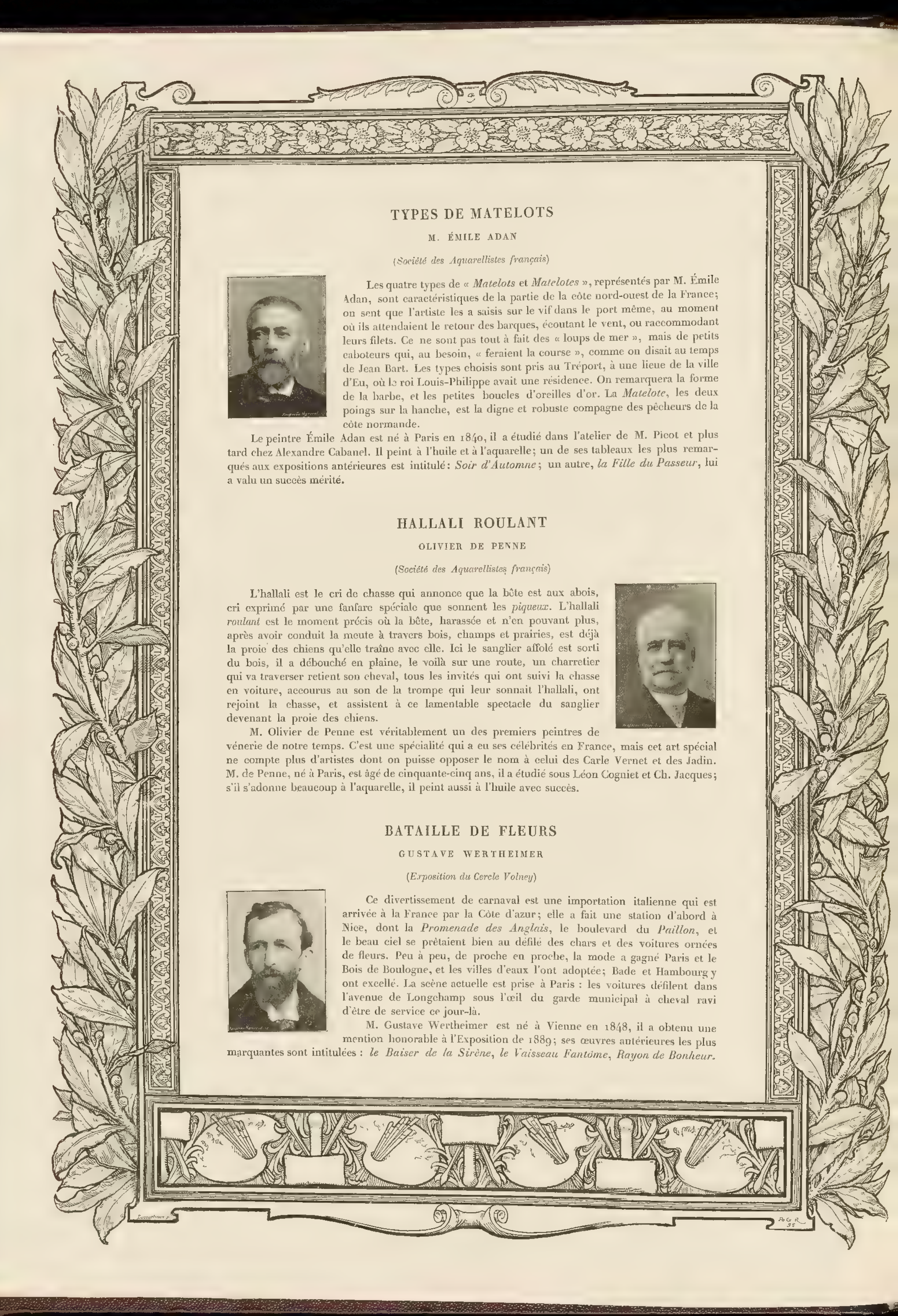
(Salon des Champs-Élysées)

La Fabrique de Tabac de Séville où sont employées plus de deux cents cigarreras employées à la fabrication du Tabac, à celle des cigares et à la confection des cigarettes, est un endroit des plus curieux à visiter, en ce qu'il montre réunis les échantillons les plus caractérisés de la population féminine de l'Andalousie appartenant à la classe ouvrière.

Les *Cigarreras* travaillent dans de grandes salles à arcs surbaissés, où la lumière pénètre à flots ; elles sont rangées par bancs parallèles, comme dans une école, et assises sur des bancs devant des tables légèrement inclinées et pourvues d'un petit rebord destiné à retenir les cigarettes qu'elles ont roulées.

Les types abondent, depuis la jolie Andalouse au ton mat, aux attaches fines, aux beaux cheveux noirs qui se tordent en riches nattes à reflet bleu, jusqu'à la jeune fille blonde, presque rousse, type rare mais cependant plus répandu qu'on ne le croit, jusqu'enfin à la tzigane jaune au « crin » dur, à l'œil noir, au regard vif comme le diamant ; tous les échantillons de la race s'offrent aux regards des visiteurs, et, si on ajoute à cela la variété des costumes, les effets de lumière, le gazouillement de tout ce monde bavard qui fait penser au bruit qui s'échappe d'une immense cage d'oiseaux babillards, on comprend que M. Walter Gay se soit attaché à ce sujet et l'ait traité par deux fois.

M. Walter Gay, qui est sujet américain, est âgé de trente-neuf ans ; il a étudié à Paris sous M. Bonnat, et a fréquenté nos expositions depuis sept à huit années. Il y a obtenu de réels succès avec des toiles qui se sont classées au Musée du Luxembourg, au Musée Métropolitain de New-York, à celui des Fines Arts de Boston. Après avoir obtenu successivement des récompenses à nos Salons annuels, il a été décoré de la croix de la Légion d'honneur.



TYPES DE MATELOTS

M. ÉMILE ADAN

(*Société des Aquarellistes français*)

Les quatre types de « *Matelots* et *Matelotes* », représentés par M. Émile Adan, sont caractéristiques de la partie de la côte nord-ouest de la France; on sent que l'artiste les a saisis sur le vif dans le port même, au moment où ils attendaient le retour des barques, écoutant le vent, ou raccommodant leurs filets. Ce ne sont pas tout à fait des « loups de mer », mais de petits caboteurs qui, au besoin, « feraient la course », comme on disait au temps de Jean Bart. Les types choisis sont pris au Tréport, à une lieue de la ville d'Eu, où le roi Louis-Philippe avait une résidence. On remarquera la forme de la barbe, et les petites boucles d'oreilles d'or. La *Matelote*, les deux poings sur la hanche, est la digne et robuste compagne des pêcheurs de la côte normande.

Le peintre Émile Adan est né à Paris en 1840, il a étudié dans l'atelier de M. Picot et plus tard chez Alexandre Cabanel. Il peint à l'huile et à l'aquarelle; un de ses tableaux les plus remarqués aux expositions antérieures est intitulé : *Soir d'Automne*; un autre, *la Fille du Passeur*, lui a valu un succès mérité.

HALLALI ROULANT

OLIVIER DE PENNE

(*Société des Aquarellistes français*)

L'hallali est le cri de chasse qui annonce que la bête est aux abois, cri exprimé par une fanfare spéciale que sonnent les *piqueux*. L'hallali *roulant* est le moment précis où la bête, harassée et n'en pouvant plus, après avoir conduit la meute à travers bois, champs et prairies, est déjà la proie des chiens qu'elle traîne avec elle. Ici le sanglier affolé est sorti du bois, il a débouché en plaine, le voilà sur une route, un charretier qui va traverser retient son cheval, tous les invités qui ont suivi la chasse en voiture, accourus au son de la trompe qui leur sonnait l'hallali, ont rejoint la chasse, et assistent à ce lamentable spectacle du sanglier devenant la proie des chiens.

M. Olivier de Penne est véritablement un des premiers peintres de vénerie de notre temps. C'est une spécialité qui a eu ses célébrités en France, mais cet art spécial ne compte plus d'artistes dont on puisse opposer le nom à celui des Carle Vernet et des Jadin. M. de Penne, né à Paris, est âgé de cinquante-cinq ans, il a étudié sous Léon Cogniet et Ch. Jacques; s'il s'adonne beaucoup à l'aquarelle, il peint aussi à l'huile avec succès.

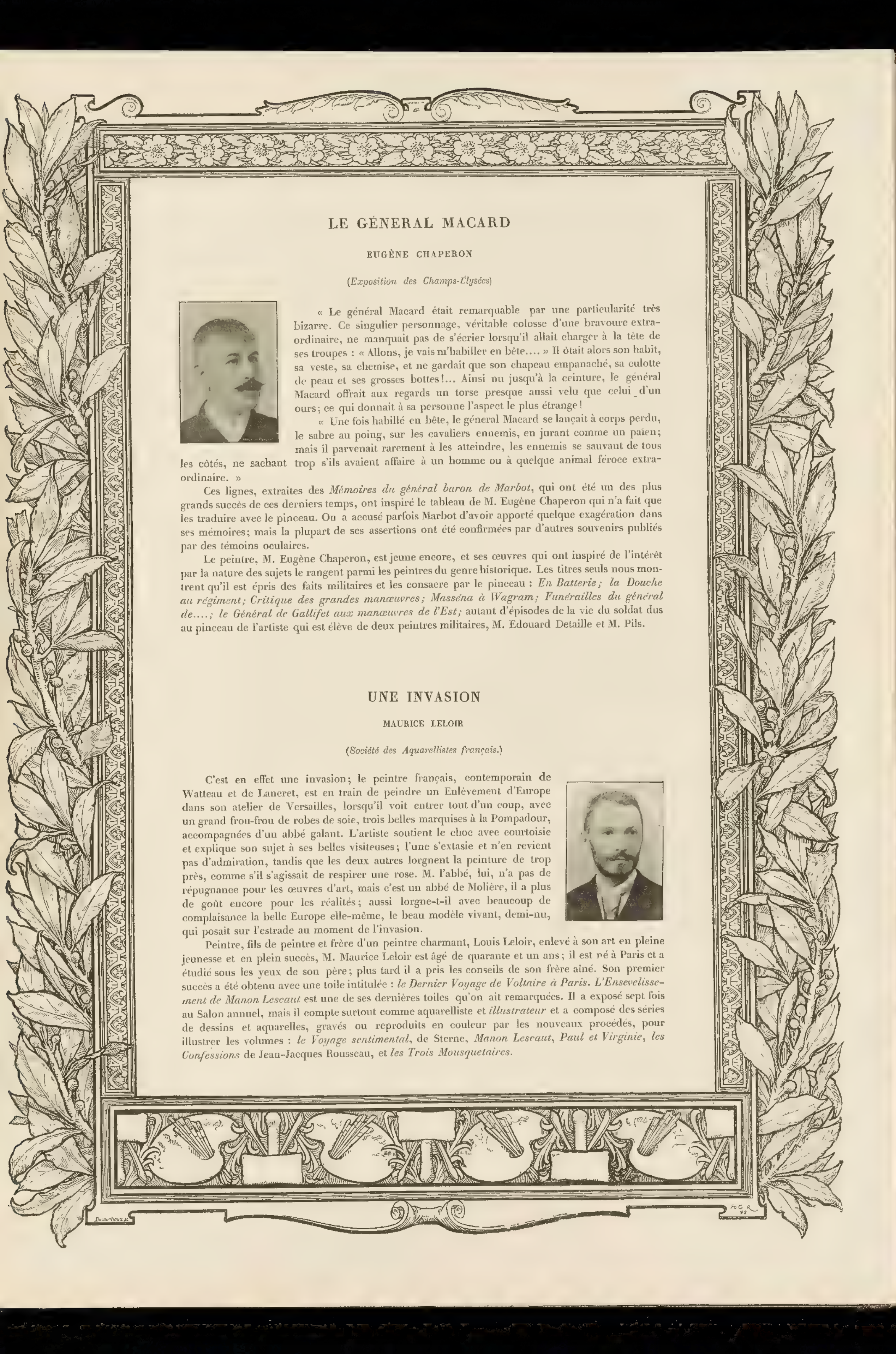
BATAILLE DE FLEURS

GUSTAVE WERTHEIMER

(*Exposition du Cercle Volney*)

Ce divertissement de carnaval est une importation italienne qui est arrivée à la France par la Côte d'azur; elle a fait une station d'abord à Nice, dont la *Promenade des Anglais*, le boulevard du *Paillon*, et le beau ciel se prêtaient bien au défilé des chars et des voitures ornées de fleurs. Peu à peu, de proche en proche, la mode a gagné Paris et le Bois de Boulogne, et les villes d'eaux l'ont adoptée; Bade et Hambourg y ont excellé. La scène actuelle est prise à Paris : les voitures défilent dans l'avenue de Longchamp sous l'œil du garde municipal à cheval ravi d'être de service ce jour-là.

M. Gustave Wertheimer est né à Vienne en 1848, il a obtenu une mention honorable à l'Exposition de 1889; ses œuvres antérieures les plus marquantes sont intitulées : *le Baiser de la Sirène*, *le Vaisseau Fantôme*, *Rayon de Bonheur*.



LE GÉNERAL MACARD

EUGÈNE CHAPERON

(*Exposition des Champs-Élysées*)

« Le général Macard était remarquable par une particularité très bizarre. Ce singulier personnage, véritable colosse d'une bravoure extraordinaire, ne manquait pas de s'écrier lorsqu'il allait charger à la tête de ses troupes : « Allons, je vais m'habiller en bête.... » Il ôtait alors son habit, sa veste, sa chemise, et ne gardait que son chapeau empanaché, sa culotte de peau et ses grosses bottes!... Ainsi nu jusqu'à la ceinture, le général Macard offrait aux regards un torse presque aussi velu que celui d'un ours; ce qui donnait à sa personne l'aspect le plus étrange!

« Une fois habillé en bête, le géneral Macard se lançait à corps perdu, le sabre au poing, sur les cavaliers ennemis, en jurant comme un païen; mais il parvenait rarement à les atteindre, les ennemis se sauvant de tous les côtés, ne sachant trop s'ils avaient affaire à un homme ou à quelque animal féroce extraordinaire. »

Ces lignes, extraites des *Mémoires du général baron de Marbot*, qui ont été un des plus grands succès de ces derniers temps, ont inspiré le tableau de M. Eugène Chaperon qui n'a fait que les traduire avec le pinceau. On a accusé parfois Marbot d'avoir apporté quelque exagération dans ses mémoires; mais la plupart de ses assertions ont été confirmées par d'autres souvenirs publiés par des témoins oculaires.

Le peintre, M. Eugène Chaperon, est jeune encore, et ses œuvres qui ont inspiré de l'intérêt par la nature des sujets le rangent parmi les peintres du genre historique. Les titres seuls nous montrent qu'il est épris des faits militaires et les consacre par le pinceau : *En Batterie; la Douche au régiment; Critique des grandes manœuvres; Masséna à Wagram; Funérailles du général de....; le Général de Gallifet aux manœuvres de l'Est;* autant d'épisodes de la vie du soldat dus au pinceau de l'artiste qui est élève de deux peintres militaires, M. Edouard Detaille et M. Pils.

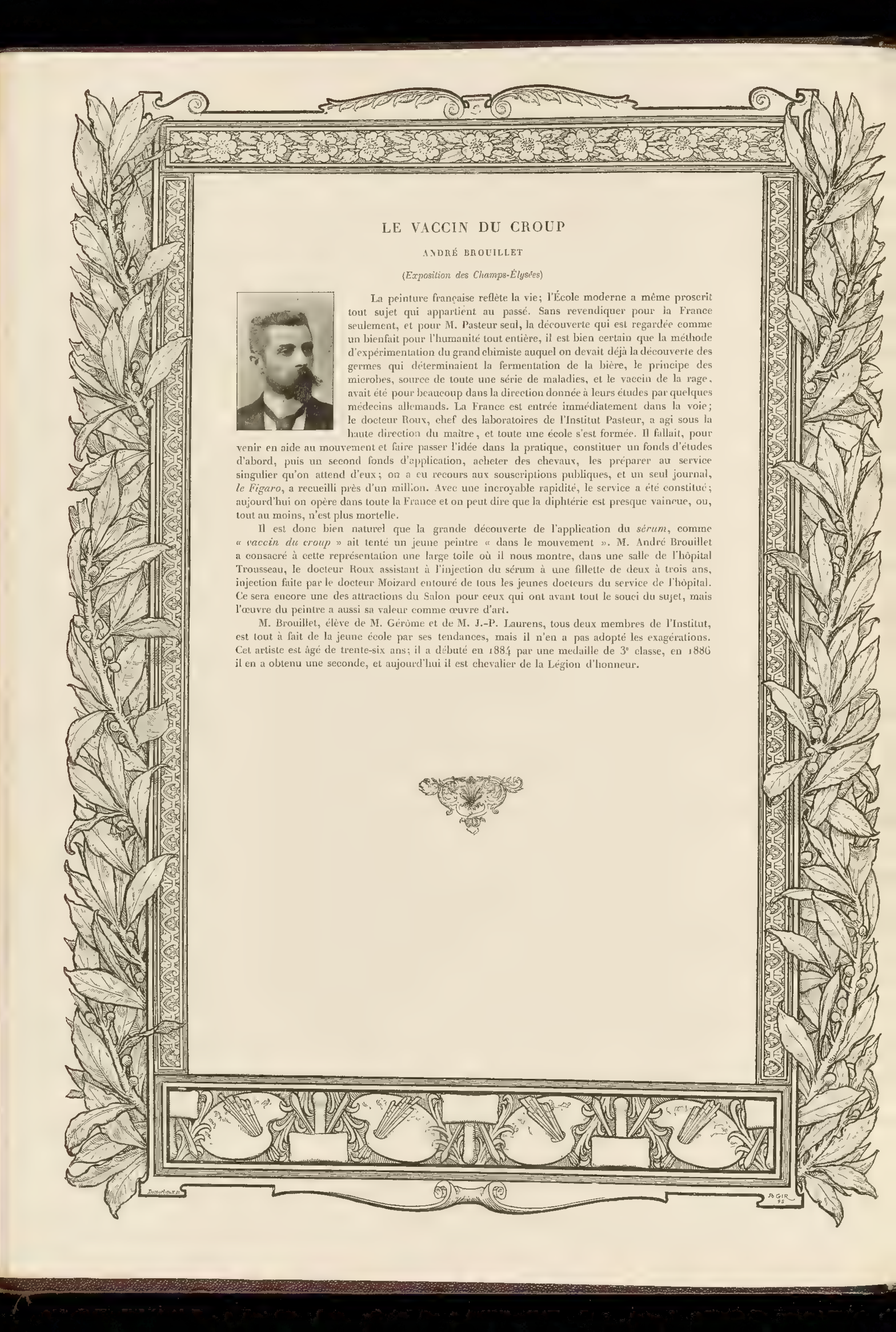
UNE INVASION

MAURICE LELOIR

(*Société des Aquarellistes français.*)

C'est en effet une invasion; le peintre français, contemporain de Watteau et de Lancret, est en train de peindre un Enlèvement d'Europe dans son atelier de Versailles, lorsqu'il voit entrer tout d'un coup, avec un grand frou-frou de robes de soie, trois belles marquises à la Pompadour, accompagnées d'un abbé galant. L'artiste soutient le choc avec courtoisie et explique son sujet à ses belles visiteuses; l'une s'extasie et n'en revient pas d'admiration, tandis que les deux autres lorgnent la peinture de trop près, comme s'il s'agissait de respirer une rose. M. l'abbé, lui, n'a pas de répugnance pour les œuvres d'art, mais c'est un abbé de Molière, il a plus de goût encore pour les réalités; aussi lorgne-t-il avec beaucoup de complaisance la belle Europe elle-même, le beau modèle vivant, demi-nu, qui posait sur l'estrade au moment de l'invasion.

Peintre, fils de peintre et frère d'un peintre charmant, Louis Leloir, enlevé à son art en pleine jeunesse et en plein succès, M. Maurice Leloir est âgé de quarante et un ans; il est né à Paris et a étudié sous les yeux de son père; plus tard il a pris les conseils de son frère aîné. Son premier succès a été obtenu avec une toile intitulée : *le Dernier Voyage de Voltaire à Paris. L'Ensevelissement de Manon Lescaut* est une de ses dernières toiles qu'on ait remarquées. Il a exposé sept fois au Salon annuel, mais il compte surtout comme aquarelliste et *illustrateur* et a composé des séries de dessins et aquarelles, gravés ou reproduits en couleur par les nouveaux procédés, pour illustrer les volumes : *le Voyage sentimental*, de Sterne, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, et *les Trois Mousquetaires.*



LE VACCIN DU CROUP

ANDRÉ BROUILLET

(Exposition des Champs-Élysées)

La peinture française reflète la vie; l'École moderne a même proscrit tout sujet qui appartient au passé. Sans revendiquer pour la France seulement, et pour M. Pasteur seul, la découverte qui est regardée comme un bienfait pour l'humanité tout entière, il est bien certain que la méthode d'expérimentation du grand chimiste auquel on devait déjà la découverte des germes qui déterminaient la fermentation de la bière, le principe des microbes, source de toute une série de maladies, et le vaccin de la rage, avait été pour beaucoup dans la direction donnée à leurs études par quelques médecins allemands. La France est entrée immédiatement dans la voie; le docteur Roux, chef des laboratoires de l'Institut Pasteur, a agi sous la haute direction du maître, et toute une école s'est formée. Il fallait, pour venir en aide au mouvement et faire passer l'idée dans la pratique, constituer un fonds d'études d'abord, puis un second fonds d'application, acheter des chevaux, les préparer au service singulier qu'on attend d'eux; on a eu recours aux souscriptions publiques, et un seul journal, *le Figaro*, a recueilli près d'un million. Avec une incroyable rapidité, le service a été constitué; aujourd'hui on opère dans toute la France et on peut dire que la diphtérie est presque vaincue, ou, tout au moins, n'est plus mortelle.

Il est donc bien naturel que la grande découverte de l'application du *sérum*, comme « *vaccin du croup* » ait tenté un jeune peintre « dans le mouvement ». M. André Brouillet a consacré à cette représentation une large toile où il nous montre, dans une salle de l'hôpital Trousseau, le docteur Roux assistant à l'injection du sérum à une fillette de deux à trois ans, injection faite par le docteur Moizard entouré de tous les jeunes docteurs du service de l'hôpital. Ce sera encore une des attractions du Salon pour ceux qui ont avant tout le souci du sujet, mais l'œuvre du peintre a aussi sa valeur comme œuvre d'art.

M. Brouillet, élève de M. Gérôme et de M. J.-P. Laurens, tous deux membres de l'Institut, est tout à fait de la jeune école par ses tendances, mais il n'en a pas adopté les exagérations. Cet artiste est âgé de trente-six ans; il a débuté en 1884 par une médaille de 3e classe, en 1886 il en a obtenu une seconde, et aujourd'hui il est chevalier de la Légion d'honneur.



Stella Maris



Les Cigarreras de Séville



Types de matelots (Tréport)

L. Émile Adan



Hallali roulant

Bataille de fleurs





EUGÈNE CHAPERON

Le Général Macart (1796)

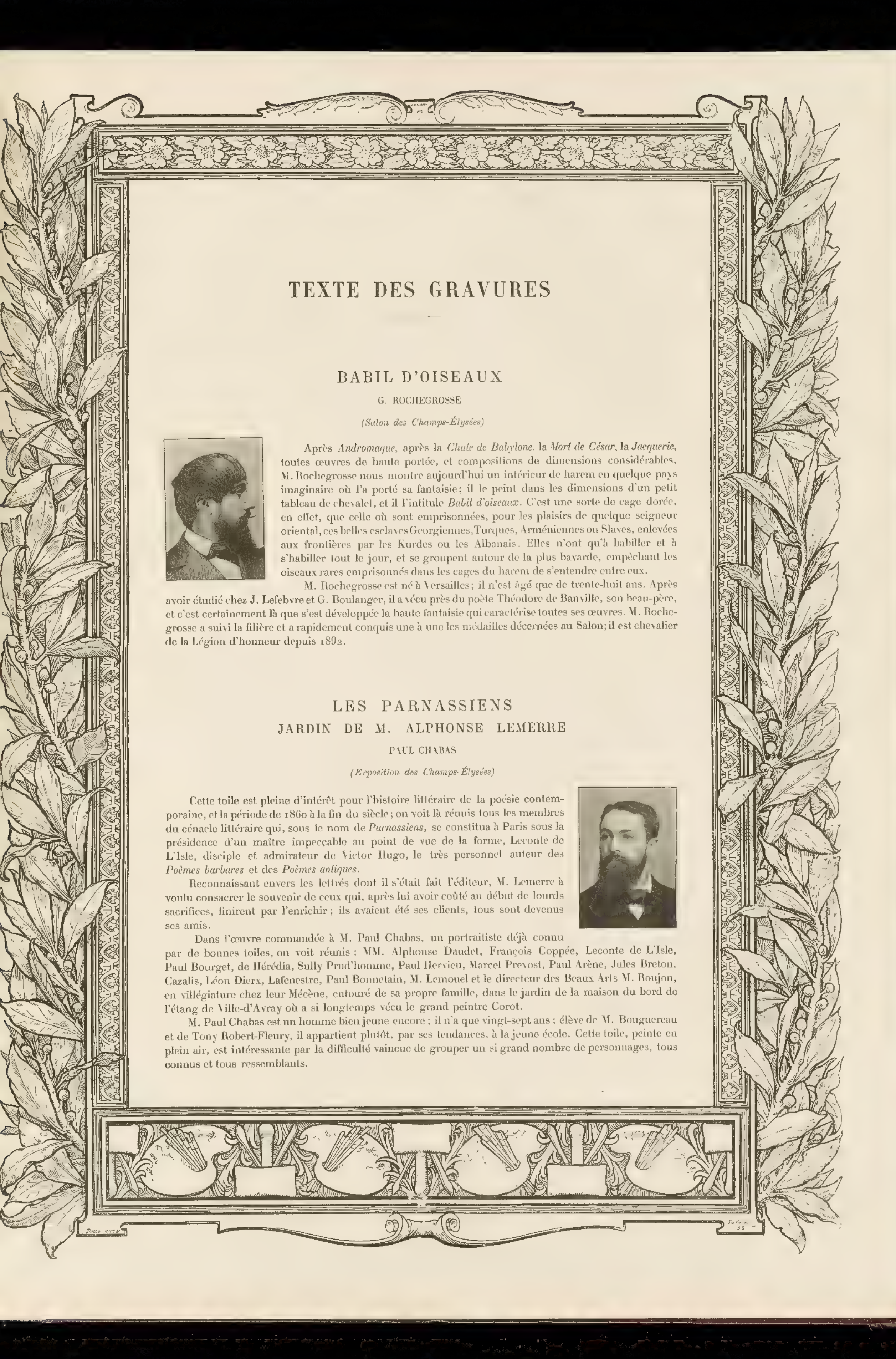


Maurice Leloir

Une invasion



Le Vaccin du Croup



TEXTE DES GRAVURES

BABIL D'OISEAUX

G. ROCHEGROSSE

(Salon des Champs-Élysées)

Après *Andromaque*, après la *Chute de Babylone*, la *Mort de César*, la *Jacquerie*, toutes œuvres de haute portée, et compositions de dimensions considérables, M. Rochegrosse nous montre aujourd'hui un intérieur de harem en quelque pays imaginaire où l'a porté sa fantaisie; il le peint dans les dimensions d'un petit tableau de chevalet, et il l'intitule *Babil d'oiseaux*. C'est une sorte de cage dorée, en effet, que celle où sont emprisonnées, pour les plaisirs de quelque seigneur oriental, ces belles esclaves Georgiennes, Turques, Arméniennes ou Slaves, enlevées aux frontières par les Kurdes ou les Albanais. Elles n'ont qu'à babiller et à s'habiller tout le jour, et se groupent autour de la plus bavarde, empêchant les oiseaux rares emprisonnés dans les cages du harem de s'entendre entre eux.

M. Rochegrosse est né à Versailles; il n'est âgé que de trente-huit ans. Après avoir étudié chez J. Lefebvre et G. Boulanger, il a vécu près du poète Théodore de Banville, son beau-père, et c'est certainement là que s'est développée la haute fantaisie qui caractérise toutes ses œuvres. M. Rochegrosse a suivi la filière et a rapidement conquis une à une les médailles décernées au Salon; il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1892.

LES PARNASSIENS

JARDIN DE M. ALPHONSE LEMERRE

PAUL CHABAS

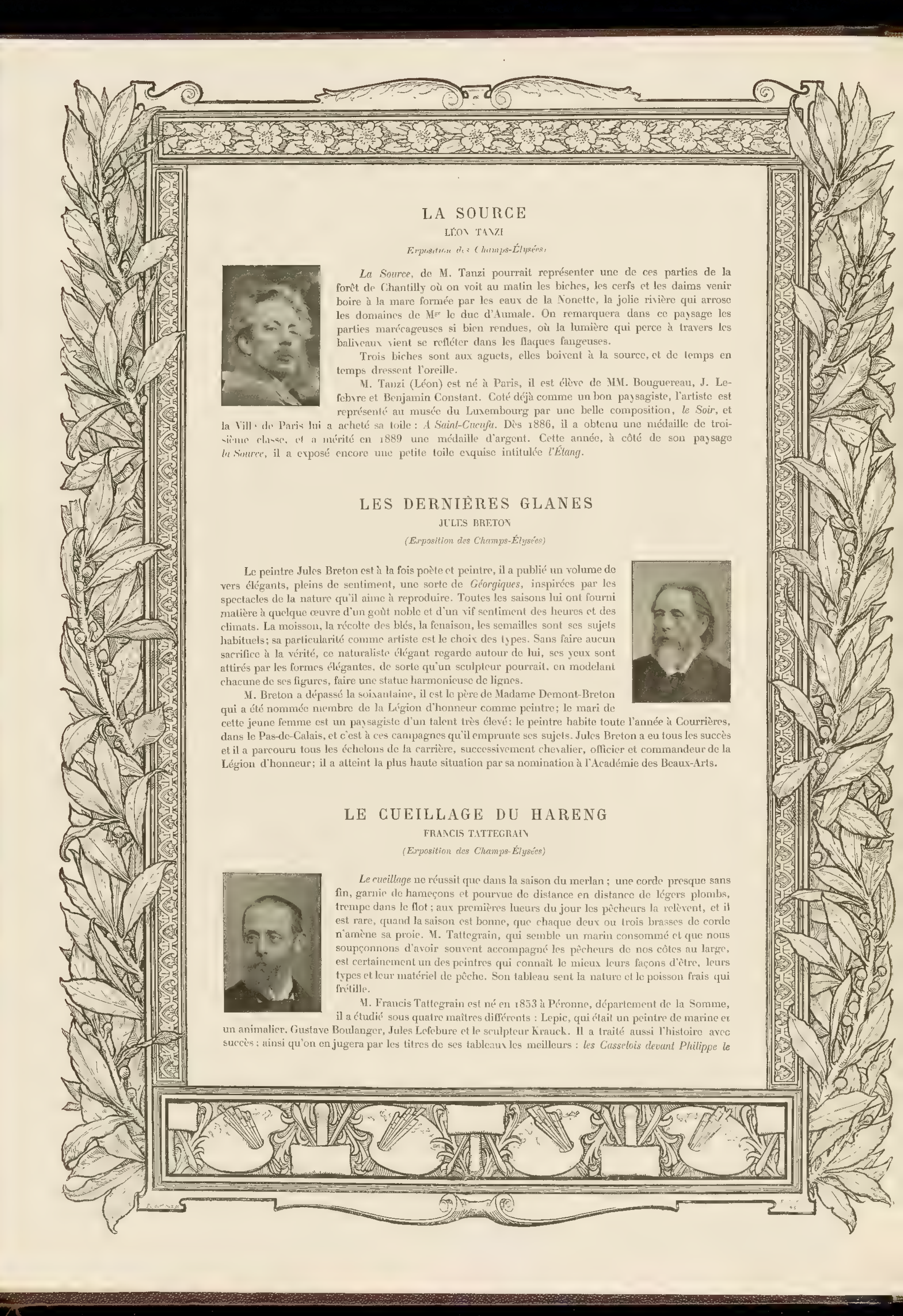
(Exposition des Champs-Élysées)

Cette toile est pleine d'intérêt pour l'histoire littéraire de la poésie contemporaine, et la période de 1860 à la fin du siècle; on voit là réunis tous les membres du cénacle littéraire qui, sous le nom de *Parnassiens*, se constitua à Paris sous la présidence d'un maître impeccable au point de vue de la forme, Leconte de L'Isle, disciple et admirateur de Victor Hugo, le très personnel auteur des *Poèmes barbares* et des *Poèmes antiques*.

Reconnaissant envers les lettrés dont il s'était fait l'éditeur, M. Lemerre à voulu consacrer le souvenir de ceux qui, après lui avoir coûté au début de lourds sacrifices, finirent par l'enrichir; ils avaient été ses clients, tous sont devenus ses amis.

Dans l'œuvre commandée à M. Paul Chabas, un portraitiste déjà connu par de bonnes toiles, on voit réunis : MM. Alphonse Daudet, François Coppée, Leconte de L'Isle, Paul Bourget, de Hérédia, Sully Prud'homme, Paul Hervieu, Marcel Prevost, Paul Arène, Jules Breton, Cazalis, Léon Dierx, Lafenestre, Paul Bonnetain, M. Lemouel et le directeur des Beaux Arts M. Roujon, en villégiature chez leur Mécène, entouré de sa propre famille, dans le jardin de la maison du bord de l'étang de Ville-d'Avray où a si longtemps vécu le grand peintre Corot.

M. Paul Chabas est un homme bien jeune encore; il n'a que vingt-sept ans; élève de M. Bouguereau et de Tony Robert-Fleury, il appartient plutôt, par ses tendances, à la jeune école. Cette toile, peinte en plein air, est intéressante par la difficulté vaincue de grouper un si grand nombre de personnages, tous connus et tous ressemblants.



LA SOURCE

LÉON TANZI

(Exposition des Champs-Élysées)

La Source, de M. Tanzi pourrait représenter une de ces parties de la forêt de Chantilly où on voit au matin les biches, les cerfs et les daims venir boire à la mare formée par les eaux de la Nonette, la jolie rivière qui arrose les domaines de Mgr le duc d'Aumale. On remarquera dans ce paysage les parties marécageuses si bien rendues, où la lumière qui perce à travers les baliveaux vient se refléter dans les flaques fangeuses.

Trois biches sont aux aguets, elles boivent à la source, et de temps en temps dressent l'oreille.

M. Tanzi (Léon) est né à Paris, il est élève de MM. Bouguereau, J. Lefebvre et Benjamin Constant. Coté déjà comme un bon paysagiste, l'artiste est représenté au musée du Luxembourg par une belle composition, *le Soir*, et la Ville de Paris lui a acheté sa toile : *A Saint-Cucufa*. Dès 1886, il a obtenu une médaille de troisième classe, et a mérité en 1889 une médaille d'argent. Cette année, à côté de son paysage *la Source*, il a exposé encore une petite toile exquise intitulée *l'Étang*.

LES DERNIÈRES GLANES

JULES BRETON

(Exposition des Champs-Élysées)

Le peintre Jules Breton est à la fois poète et peintre, il a publié un volume de vers élégants, pleins de sentiment, une sorte de *Géorgiques*, inspirées par les spectacles de la nature qu'il aime à reproduire. Toutes les saisons lui ont fourni matière à quelque œuvre d'un goût noble et d'un vif sentiment des heures et des climats. La moisson, la récolte des blés, la fenaison, les semailles sont ses sujets habituels; sa particularité comme artiste est le choix des types. Sans faire aucun sacrifice à la vérité, ce naturaliste élégant regarde autour de lui, ses yeux sont attirés par les formes élégantes, de sorte qu'un sculpteur pourrait, en modelant chacune de ses figures, faire une statue harmonieuse de lignes.

M. Breton a dépassé la soixantaine, il est le père de Madame Demont-Breton qui a été nommée membre de la Légion d'honneur comme peintre; le mari de cette jeune femme est un paysagiste d'un talent très élevé; le peintre habite toute l'année à Courrières, dans le Pas-de-Calais, et c'est à ces campagnes qu'il emprunte ses sujets. Jules Breton a eu tous les succès et il a parcouru tous les échelons de la carrière, successivement chevalier, officier et commandeur de la Légion d'honneur; il a atteint la plus haute situation par sa nomination à l'Académie des Beaux-Arts.

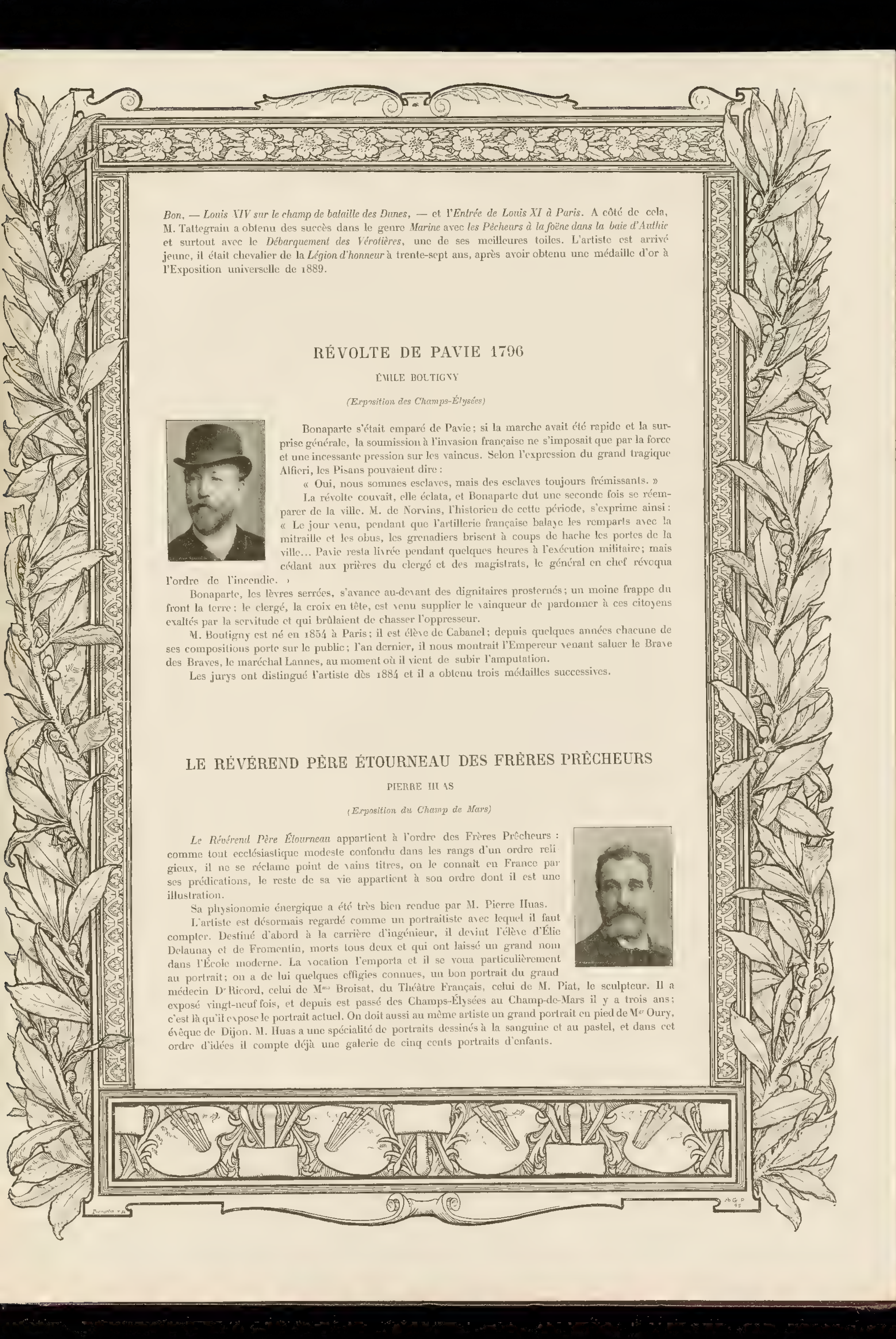
LE CUEILLAGE DU HARENG

FRANCIS TATTEGRAIN

(Exposition des Champs-Élysées)

Le cueillage ne réussit que dans la saison du merlan ; une corde presque sans fin, garnie de hameçons et pourvue de distance en distance de légers plombs, trempe dans le flot ; aux premières lueurs du jour les pêcheurs la relèvent, et il est rare, quand la saison est bonne, que chaque deux ou trois brasses de corde n'amène sa proie. M. Tattegrain, qui semble un marin consommé et que nous soupçonnons d'avoir souvent accompagné les pêcheurs de nos côtes au large, est certainement un des peintres qui connaît le mieux leurs façons d'être, leurs types et leur matériel de pêche. Son tableau sent la nature et le poisson frais qui frétille.

M. Francis Tattegrain est né en 1853 à Péronne, département de la Somme, il a étudié sous quatre maîtres différents : Lepic, qui était un peintre de marine et un animalier, Gustave Boulanger, Jules Lefebure et le sculpteur Krauck. Il a traité aussi l'histoire avec succès ; ainsi qu'on en jugera par les titres de ses tableaux les meilleurs : *les Casselois devant Philippe le*



Bon, — *Louis XIV sur le champ de bataille des Dunes,* — et l'*Entrée de Louis XI à Paris.* A côté de cela, M. Tattegrain a obtenu des succès dans le genre *Marine* avec *les Pêcheurs à la foëne dans la baie d'Authie* et surtout avec le *Débarquement des Vérotières,* une de ses meilleures toiles. L'artiste est arrivé jeune, il était chevalier de la *Légion d'honneur* à trente-sept ans, après avoir obtenu une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889.

RÉVOLTE DE PAVIE 1796

ÉMILE BOUTIGNY

(Exposition des Champs-Élysées)

Bonaparte s'était emparé de Pavie; si la marche avait été rapide et la surprise générale, la soumission à l'invasion française ne s'imposait que par la force et une incessante pression sur les vaincus. Selon l'expression du grand tragique Alfieri, les Pisans pouvaient dire :

« Oui, nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants. »

La révolte couvait, elle éclata, et Bonaparte dut une seconde fois se réemparer de la ville. M. de Norvins, l'historien de cette période, s'exprime ainsi : « Le jour venu, pendant que l'artillerie française balaye les remparts avec la mitraille et les obus, les grenadiers brisent à coups de hache les portes de la ville... Pavie resta livrée pendant quelques heures à l'exécution militaire; mais cédant aux prières du clergé et des magistrats, le général en chef révoqua l'ordre de l'incendie. »

Bonaparte, les lèvres serrées, s'avance au-devant des dignitaires prosternés; un moine frappe du front la terre; le clergé, la croix en tête, est venu supplier le vainqueur de pardonner à ces citoyens exaltés par la servitude et qui brûlaient de chasser l'oppresseur.

M. Boutigny est né en 1854 à Paris; il est élève de Cabanel; depuis quelques années chacune de ses compositions porte sur le public; l'an dernier, il nous montrait l'Empereur venant saluer le Brave des Braves, le maréchal Lannes, au moment où il vient de subir l'amputation.

Les jurys ont distingué l'artiste dès 1884 et il a obtenu trois médailles successives.

LE RÉVÉREND PÈRE ÉTOURNEAU DES FRÈRES PRÊCHEURS

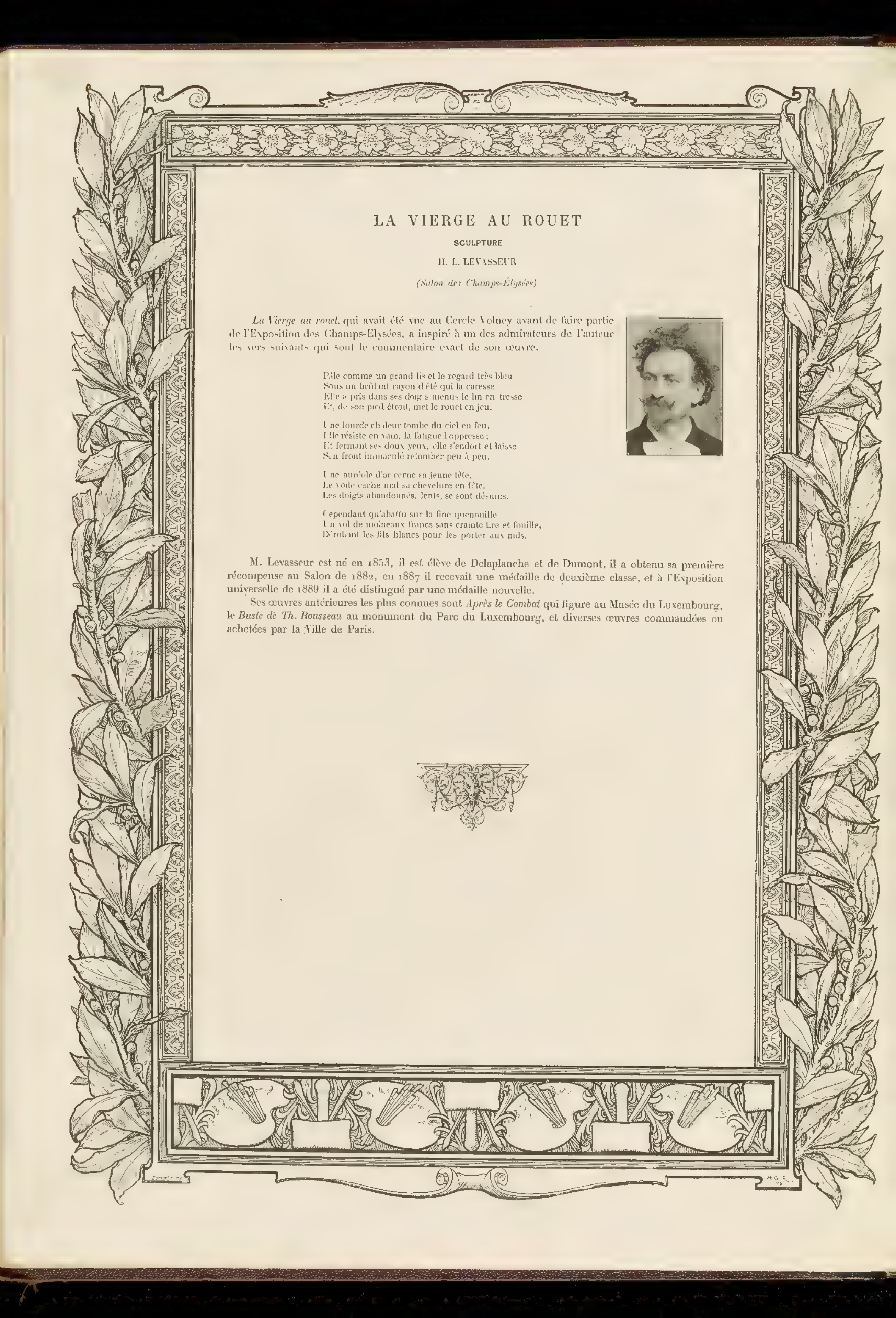
PIERRE HUAS

(Exposition du Champ de Mars)

Le Révérend Père Étourneau appartient à l'ordre des Frères Prêcheurs : comme tout ecclésiastique modeste confondu dans les rangs d'un ordre religieux, il ne se réclame point de vains titres, on le connaît en France par ses prédications, le reste de sa vie appartient à son ordre dont il est une illustration.

Sa physionomie énergique a été très bien rendue par M. Pierre Huas.

L'artiste est désormais regardé comme un portraitiste avec lequel il faut compter. Destiné d'abord à la carrière d'ingénieur, il devint l'élève d'Élie Delaunay et de Fromentin, morts tous deux et qui ont laissé un grand nom dans l'École moderne. La vocation l'emporta et il se voua particulièrement au portrait; on a de lui quelques effigies connues, un bon portrait du grand médecin Dr Ricord, celui de Mme Broisat, du Théâtre Français, celui de M. Piat, le sculpteur. Il a exposé vingt-neuf fois, et depuis est passé des Champs-Élysées au Champ-de-Mars il y a trois ans; c'est là qu'il expose le portrait actuel. On doit aussi au même artiste un grand portrait en pied de Mgr Oury, évêque de Dijon. M. Huas a une spécialité de portraits dessinés à la sanguine et au pastel, et dans cet ordre d'idées il compte déjà une galerie de cinq cents portraits d'enfants.



LA VIERGE AU ROUET

SCULPTURE

H. L. LEVASSEUR

(Salon des Champs-Élysées)

La Vierge au rouet, qui avait été vue au Cercle Volney avant de faire partie de l'Exposition des Champs-Elysées, a inspiré à un des admirateurs de l'auteur les vers suivants qui sont le commentaire exact de son œuvre.

Pâle comme un grand lis et le regard très bleu
Sous un brûlant rayon d'été qui la caresse
Elle a pris dans ses doigts menus le lin en tresse
Et, de son pied étroit, met le rouet en jeu.

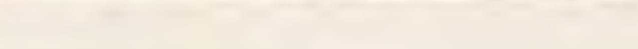
Une lourde chaleur tombe du ciel en feu,
Elle résiste en vain, la fatigue l'oppresse;
Et fermant ses doux yeux, elle s'endort et laisse
Son front immaculé retomber peu à peu.

Une auréole d'or cerne sa jeune tête,
Le voile cache mal sa chevelure en fête,
Les doigts abandonnés, lents, se sont désunis.

Cependant qu'abattu sur la fine quenouille
Un vol de moineaux francs sans crainte tire et fouille,
Dérobant les fils blancs pour les porter aux nids.

M. Levasseur est né en 1853, il est élève de Delaplanche et de Dumont, il a obtenu sa première récompense au Salon de 1882, en 1887 il recevait une médaille de deuxième classe, et à l'Exposition universelle de 1889 il a été distingué par une médaille nouvelle.

Ses œuvres antérieures les plus connues sont *Après le Combat* qui figure au Musée du Luxembourg, le *Buste de Th. Rousseau* au monument du Parc du Luxembourg, et diverses œuvres commandées ou achetées par la Ville de Paris.



G. Rochegrosse

Babil d'oiseaux



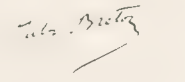
Paul Chabas

Chez Alphonse Lemerre, à Ville d'Avray



La Source

L. Tanzi.



Les dernières glanes



Francis Tattegrain

Saison du Merlan, le cueillage

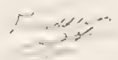


E. Boutigny

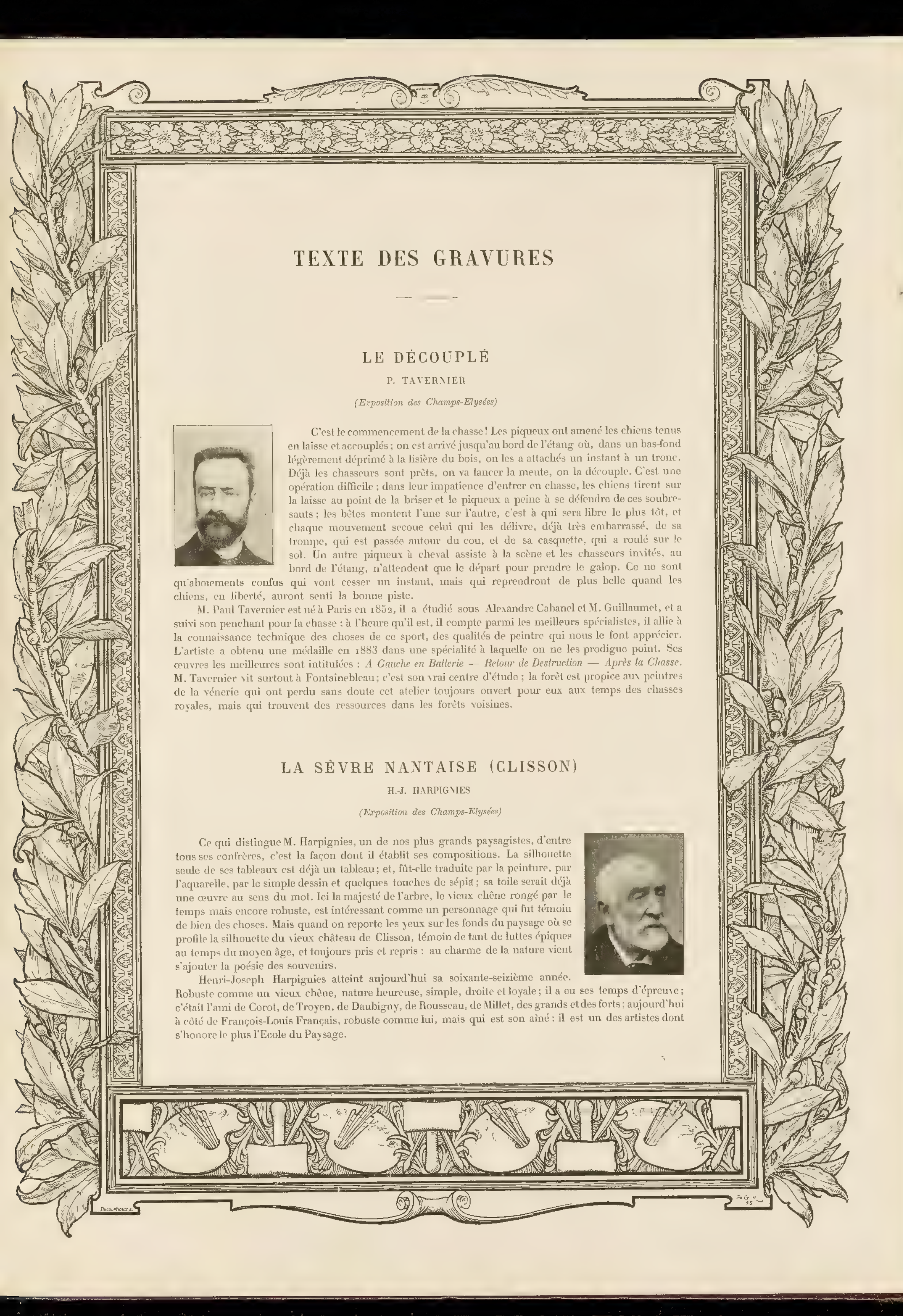
Revolte de Pavie (1796)



Portrait du R. P. Etourneau



Vierge au rouet (plâtre)



TEXTE DES GRAVURES

LE DÉCOUPLÉ

P. TAVERNIER

(Exposition des Champs-Elysées)

C'est le commencement de la chasse! Les piqueux ont amené les chiens tenus en laisse et accouplés; on est arrivé jusqu'au bord de l'étang où, dans un bas-fond légèrement déprimé à la lisière du bois, on les a attachés un instant à un tronc. Déjà les chasseurs sont prêts, on va lancer la meute, on la découple. C'est une opération difficile; dans leur impatience d'entrer en chasse, les chiens tirent sur la laisse au point de la briser et le piqueux a peine à se défendre de ces soubresauts; les bêtes montent l'une sur l'autre, c'est à qui sera libre le plus tôt, et chaque mouvement secoue celui qui les délivre, déjà très embarrassé, de sa trompe, qui est passée autour du cou, et de sa casquette, qui a roulé sur le sol. Un autre piqueux à cheval assiste à la scène et les chasseurs invités, au bord de l'étang, n'attendent que le départ pour prendre le galop. Ce ne sont qu'aboiements confus qui vont cesser un instant, mais qui reprendront de plus belle quand les chiens, en liberté, auront senti la bonne piste.

M. Paul Tavernier est né à Paris en 1852, il a étudié sous Alexandre Cabanel et M. Guillaumet, et a suivi son penchant pour la chasse; à l'heure qu'il est, il compte parmi les meilleurs spécialistes, il allie à la connaissance technique des choses de ce sport, des qualités de peintre qui nous le font apprécier. L'artiste a obtenu une médaille en 1883 dans une spécialité à laquelle on ne les prodigue point. Ses œuvres les meilleures sont intitulées : *A Gauche en Batterie — Retour de Destruction — Après la Chasse.* M. Tavernier vit surtout à Fontainebleau; c'est son vrai centre d'étude; la forêt est propice aux peintres de la vénerie qui ont perdu sans doute cet atelier toujours ouvert pour eux aux temps des chasses royales, mais qui trouvent des ressources dans les forêts voisines.

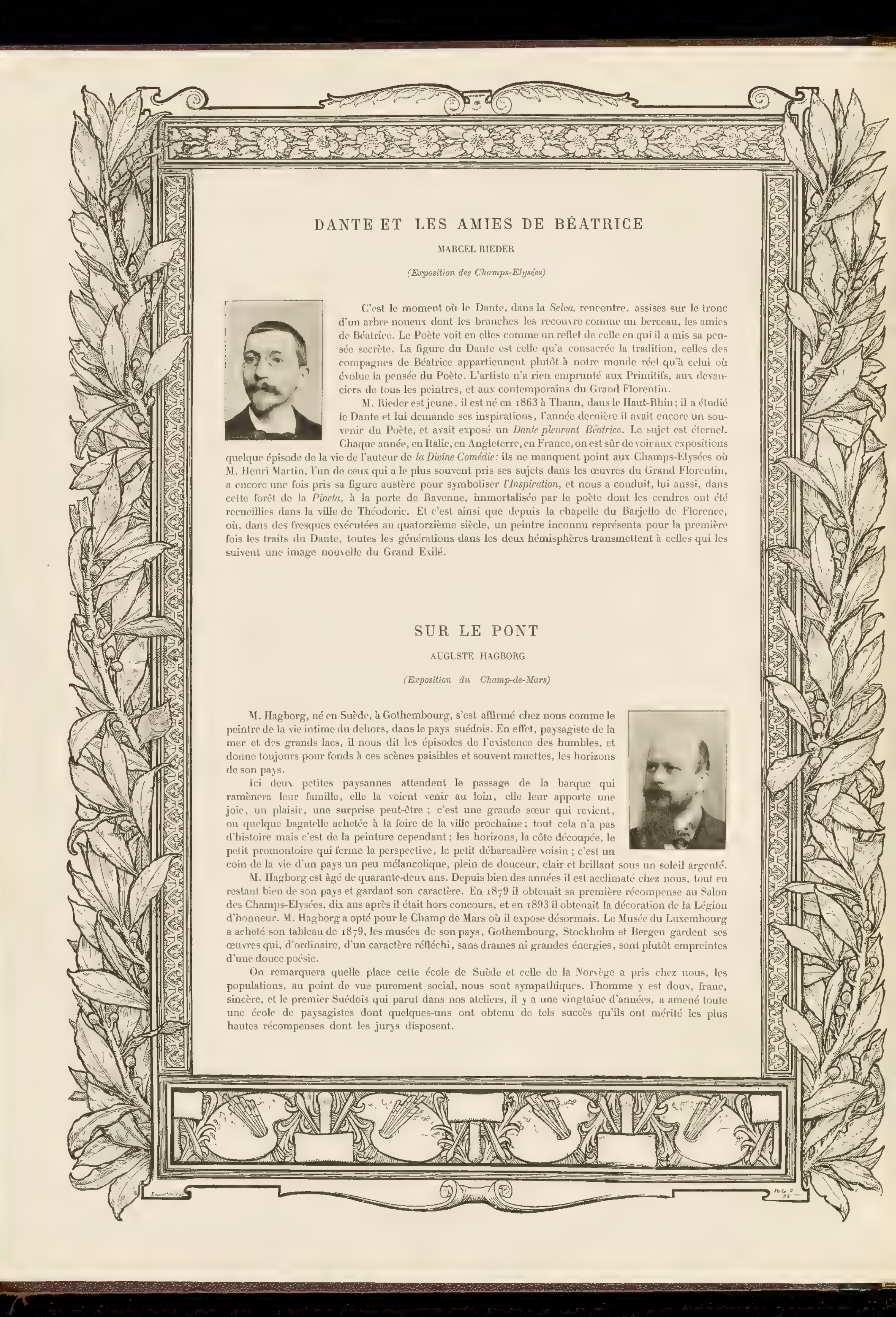
LA SÈVRE NANTAISE (CLISSON)

H.-J. HARPIGNIES

(Exposition des Champs-Elysées)

Ce qui distingue M. Harpignies, un de nos plus grands paysagistes, d'entre tous ses confrères, c'est la façon dont il établit ses compositions. La silhouette seule de ses tableaux est déjà un tableau; et, fût-elle traduite par la peinture, par l'aquarelle, par le simple dessin et quelques touches de sépia; sa toile serait déjà une œuvre au sens du mot. Ici la majesté de l'arbre, le vieux chêne rongé par le temps mais encore robuste, est intéressant comme un personnage qui fut témoin de bien des choses. Mais quand on reporte les yeux sur les fonds du paysage où se profile la silhouette du vieux château de Clisson, témoin de tant de luttes épiques au temps du moyen âge, et toujours pris et repris : au charme de la nature vient s'ajouter la poésie des souvenirs.

Henri-Joseph Harpignies atteint aujourd'hui sa soixante-seizième année. Robuste comme un vieux chêne, nature heureuse, simple, droite et loyale; il a eu ses temps d'épreuve; c'était l'ami de Corot, de Troyen, de Daubigny, de Rousseau, de Millet, des grands et des forts; aujourd'hui à côté de François-Louis Français, robuste comme lui, mais qui est son aîné : il est un des artistes dont s'honore le plus l'Ecole du Paysage.



DANTE ET LES AMIES DE BÉATRICE

MARCEL RIEDER

(Exposition des Champs-Elysées)

C'est le moment où le Dante, dans la *Selva*, rencontre, assises sur le tronc d'un arbre noueux dont les branches les recouvre comme un berceau, les amies de Béatrice. Le Poète voit en elles comme un reflet de celle en qui il a mis sa pensée secrète. La figure du Dante est celle qu'a consacrée la tradition, celles des compagnes de Béatrice appartiennent plutôt à notre monde réel qu'à celui où évolue la pensée du Poète. L'artiste n'a rien emprunté aux Primitifs, aux devanciers de tous les peintres, et aux contemporains du Grand Florentin.

M. Rieder est jeune, il est né en 1863 à Thann, dans le Haut-Rhin; il a étudié le Dante et lui demande ses inspirations, l'année dernière il avait encore un souvenir du Poète, et avait exposé un *Dante pleurant Béatrice*. Le sujet est éternel. Chaque année, en Italie, en Angleterre, en France, on est sûr de voir aux expositions quelque épisode de la vie de l'auteur de *la Divine Comédie*; ils ne manquent point aux Champs-Elysées où M. Henri Martin, l'un de ceux qui a le plus souvent pris ses sujets dans les œuvres du Grand Florentin, a encore une fois pris sa figure austère pour symboliser *l'Inspiration*, et nous a conduit, lui aussi, dans cette forêt de la *Pineta*, à la porte de Ravenne, immortalisée par le poète dont les cendres ont été recueillies dans la ville de Théodoric. Et c'est ainsi que depuis la chapelle du Barjello de Florence, où, dans des fresques exécutées au quatorzième siècle, un peintre inconnu représenta pour la première fois les traits du Dante, toutes les générations dans les deux hémisphères transmettent à celles qui les suivent une image nouvelle du Grand Exilé.

SUR LE PONT

AUGUSTE HAGBORG

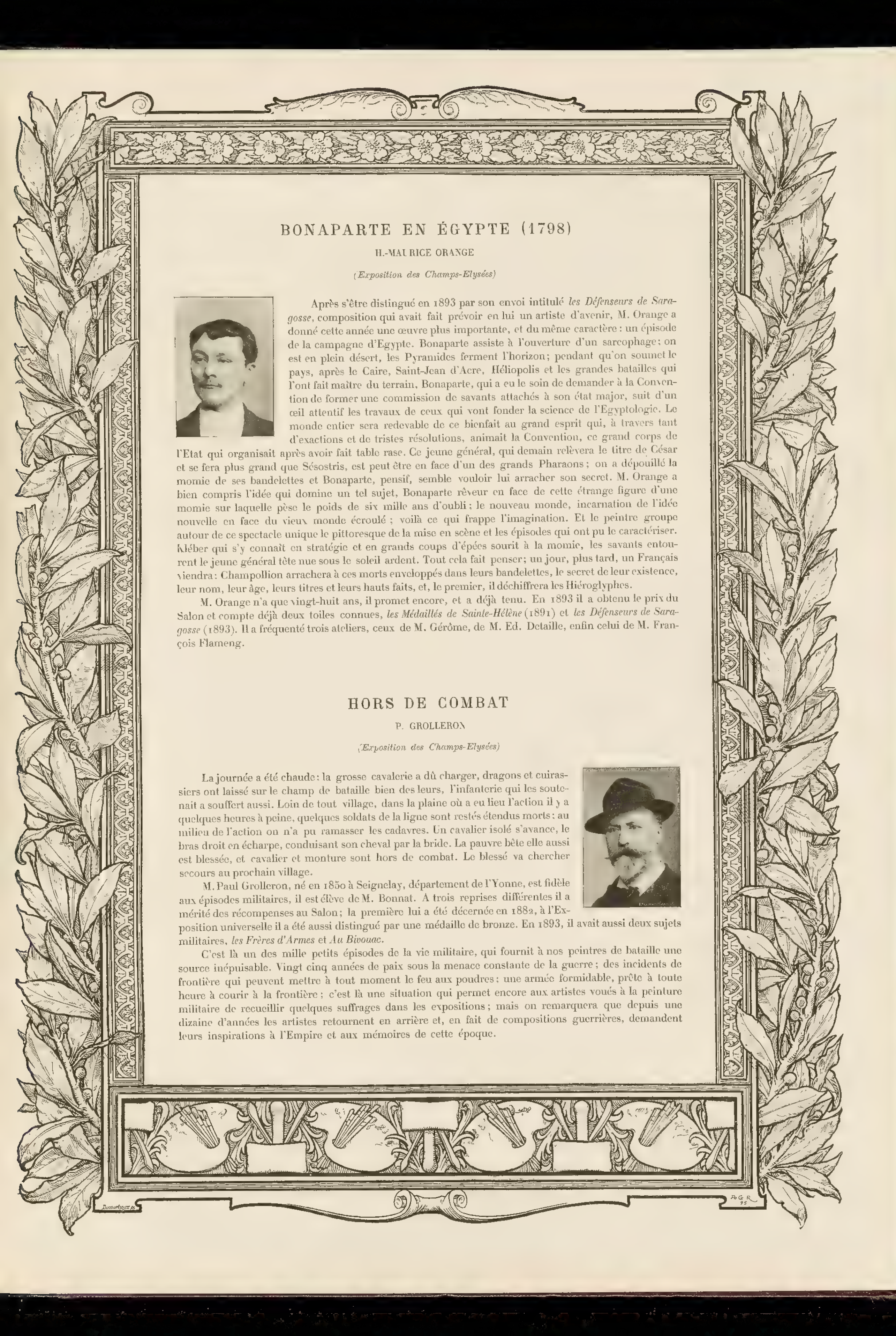
(Exposition du Champ-de-Mars)

M. Hagborg, né en Suède, à Gothembourg, s'est affirmé chez nous comme le peintre de la vie intime du dehors, dans le pays suédois. En effet, paysagiste de la mer et des grands lacs, il nous dit les épisodes de l'existence des humbles, et donne toujours pour fonds à ces scènes paisibles et souvent muettes, les horizons de son pays.

Ici deux petites paysannes attendent le passage de la barque qui ramènera leur famille, elle la voient venir au loin, elle leur apporte une joie, un plaisir, une surprise peut-être ; c'est une grande sœur qui revient, ou quelque bagatelle achetée à la foire de la ville prochaine ; tout cela n'a pas d'histoire mais c'est de la peinture cependant ; les horizons, la côte découpée, le petit promontoire qui ferme la perspective, le petit débarcadère voisin ; c'est un coin de la vie d'un pays un peu mélancolique, plein de douceur, clair et brillant sous un soleil argenté.

M. Hagborg est âgé de quarante-deux ans. Depuis bien des années il est acclimaté chez nous, tout en restant bien de son pays et gardant son caractère. En 1879 il obtenait sa première récompense au Salon des Champs-Elysées, dix ans après il était hors concours, et en 1893 il obtenait la décoration de la Légion d'honneur. M. Hagborg a opté pour le Champ de Mars où il expose désormais. Le Musée du Luxembourg a acheté son tableau de 1879, les musées de son pays, Gothembourg, Stockholm et Bergen gardent ses œuvres qui, d'ordinaire, d'un caractère réfléchi, sans drames ni grandes énergies, sont plutôt empreintes d'une douce poésie.

On remarquera quelle place cette école de Suède et celle de la Norvège a pris chez nous, les populations, au point de vue purement social, nous sont sympathiques, l'homme y est doux, franc, sincère, et le premier Suédois qui parut dans nos ateliers, il y a une vingtaine d'années, a amené toute une école de paysagistes dont quelques-uns ont obtenu de tels succès qu'ils ont mérité les plus hautes récompenses dont les jurys disposent.



BONAPARTE EN ÉGYPTE (1798)

H.-MAURICE ORANGE

(Exposition des Champs-Elysées)

Après s'être distingué en 1893 par son envoi intitulé *les Défenseurs de Saragosse*, composition qui avait fait prévoir en lui un artiste d'avenir, M. Orange a donné cette année une œuvre plus importante, et du même caractère : un épisode de la campagne d'Egypte. Bonaparte assiste à l'ouverture d'un sarcophage; on est en plein désert, les Pyramides ferment l'horizon; pendant qu'on soumet le pays, après le Caire, Saint-Jean d'Acre, Héliopolis et les grandes batailles qui l'ont fait maître du terrain, Bonaparte, qui a eu le soin de demander à la Convention de former une commission de savants attachés à son état major, suit d'un œil attentif les travaux de ceux qui vont fonder la science de l'Egyptologie. Le monde entier sera redevable de ce bienfait au grand esprit qui, à travers tant d'exactions et de tristes résolutions, animait la Convention, ce grand corps de l'Etat qui organisait après avoir fait table rase. Ce jeune général, qui demain relèvera le titre de César et se fera plus grand que Sésostris, est peut être en face d'un des grands Pharaons; on a dépouillé la momie de ses bandelettes et Bonaparte, pensif, semble vouloir lui arracher son secret. M. Orange a bien compris l'idée qui domine un tel sujet, Bonaparte rêveur en face de cette étrange figure d'une momie sur laquelle pèse le poids de six mille ans d'oubli; le nouveau monde, incarnation de l'idée nouvelle en face du vieux monde écroulé ; voilà ce qui frappe l'imagination. Et le peintre groupe autour de ce spectacle unique le pittoresque de la mise en scène et les épisodes qui ont pu le caractériser. Kléber qui s'y connaît en stratégie et en grands coups d'épées sourit à la momie, les savants entourent le jeune général tête nue sous le soleil ardent. Tout cela fait penser; un jour, plus tard, un Français viendra : Champollion arrachera à ces morts enveloppés dans leurs bandelettes, le secret de leur existence, leur nom, leur âge, leurs titres et leurs hauts faits, et, le premier, il déchiffrera les Hiéroglyphes.

M. Orange n'a que vingt-huit ans, il promet encore, et a déjà tenu. En 1893 il a obtenu le prix du Salon et compte déjà deux toiles connues, *les Médaillés de Sainte-Hélène* (1891) et *les Défenseurs de Saragosse* (1893). Il a fréquenté trois ateliers, ceux de M. Gérôme, de M. Ed. Detaille, enfin celui de M. François Flameng.

HORS DE COMBAT

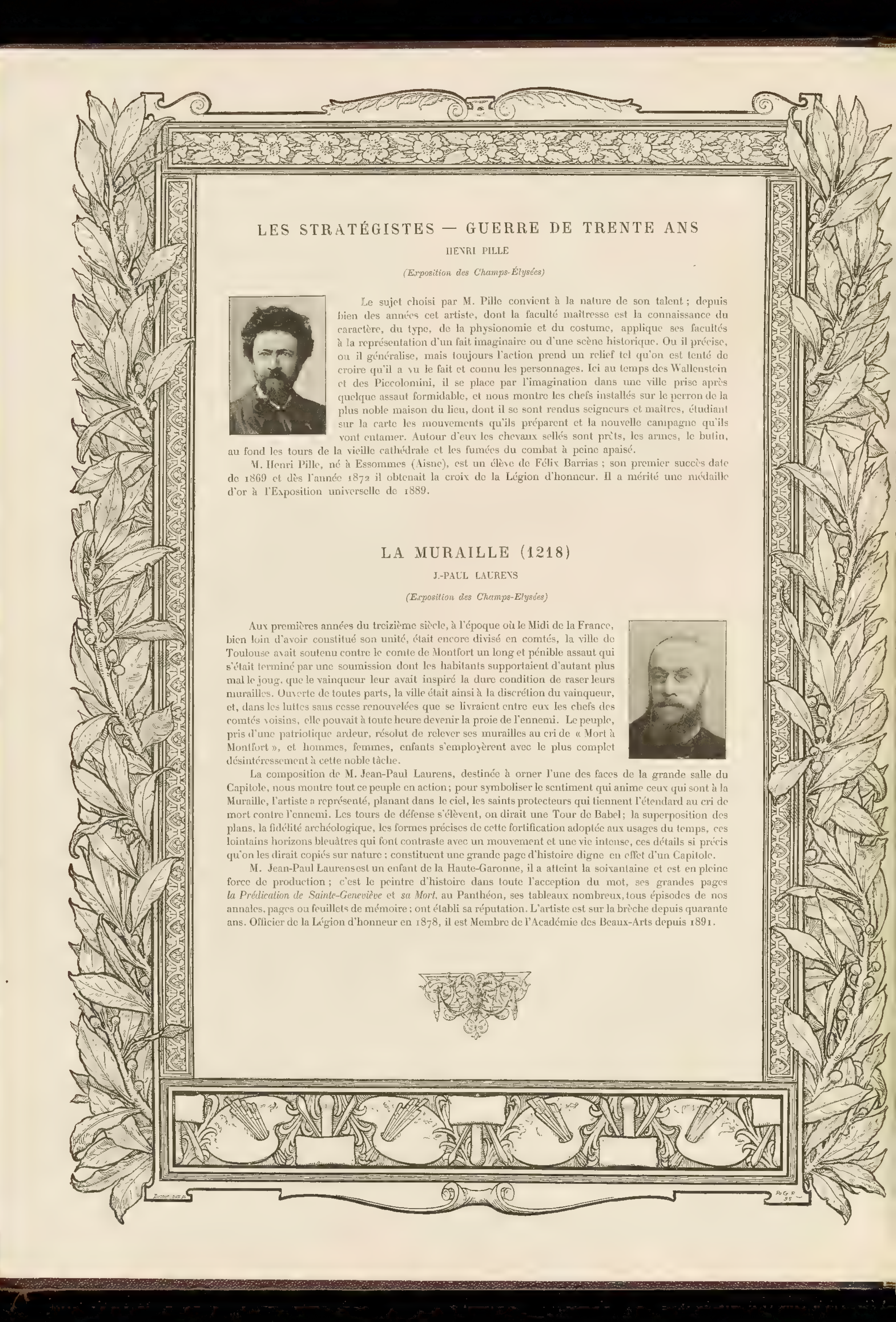
P. GROLLERON

(Exposition des Champs-Elysées)

La journée a été chaude : la grosse cavalerie a dû charger, dragons et cuirassiers ont laissé sur le champ de bataille bien des leurs, l'infanterie qui les soutenait a souffert aussi. Loin de tout village, dans la plaine où a eu lieu l'action il y a quelques heures à peine, quelques soldats de la ligne sont restés étendus morts : au milieu de l'action on n'a pu ramasser les cadavres. Un cavalier isolé s'avance, le bras droit en écharpe, conduisant son cheval par la bride. La pauvre bête elle aussi est blessée, et cavalier et monture sont hors de combat. Le blessé va chercher secours au prochain village.

M. Paul Grolleron, né en 1850 à Seignelay, département de l'Yonne, est fidèle aux épisodes militaires, il est élève de M. Bonnat. A trois reprises différentes il a mérité des récompenses au Salon; la première lui a été décernée en 1882, à l'Exposition universelle il a été aussi distingué par une médaille de bronze. En 1893, il avait aussi deux sujets militaires, *les Frères d'Armes* et *Au Bivouac*.

C'est là un des mille petits épisodes de la vie militaire, qui fournit à nos peintres de bataille une source inépuisable. Vingt cinq années de paix sous la menace constante de la guerre ; des incidents de frontière qui peuvent mettre à tout moment le feu aux poudres : une armée formidable, prête à toute heure à courir à la frontière ; c'est là une situation qui permet encore aux artistes voués à la peinture militaire de recueillir quelques suffrages dans les expositions ; mais on remarquera que depuis une dizaine d'années les artistes retournent en arrière et, en fait de compositions guerrières, demandent leurs inspirations à l'Empire et aux mémoires de cette époque.



LES STRATÉGISTES — GUERRE DE TRENTE ANS

HENRI PILLE

(Exposition des Champs-Élysées)

Le sujet choisi par M. Pille convient à la nature de son talent; depuis bien des années cet artiste, dont la faculté maîtresse est la connaissance du caractère, du type, de la physionomie et du costume, applique ses facultés à la représentation d'un fait imaginaire ou d'une scène historique. Ou il précise, ou il généralise, mais toujours l'action prend un relief tel qu'on est tenté de croire qu'il a vu le fait et connu les personnages. Ici au temps des Wallenstein et des Piccolomini, il se place par l'imagination dans une ville prise après quelque assaut formidable, et nous montre les chefs installés sur le perron de la plus noble maison du lieu, dont il se sont rendus seigneurs et maîtres, étudiant sur la carte les mouvements qu'ils préparent et la nouvelle campagne qu'ils vont entamer. Autour d'eux les chevaux sellés sont prêts, les armes, le butin, au fond les tours de la vieille cathédrale et les fumées du combat à peine apaisé.

M. Henri Pille, né à Essommes (Aisne), est un élève de Félix Barrias; son premier succès date de 1869 et dès l'année 1872 il obtenait la croix de la Légion d'honneur. Il a mérité une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1889.

LA MURAILLE (1218)

J.-PAUL LAURENS

(Exposition des Champs-Elysées)

Aux premières années du treizième siècle, à l'époque où le Midi de la France, bien loin d'avoir constitué son unité, était encore divisé en comtés, la ville de Toulouse avait soutenu contre le comte de Montfort un long et pénible assaut qui s'était terminé par une soumission dont les habitants supportaient d'autant plus mal le joug, que le vainqueur leur avait inspiré la dure condition de raser leurs murailles. Ouverte de toutes parts, la ville était ainsi à la discrétion du vainqueur, et, dans les luttes sans cesse renouvelées que se livraient entre eux les chefs des comtés voisins, elle pouvait à toute heure devenir la proie de l'ennemi. Le peuple, pris d'une patriotique ardeur, résolut de relever ses murailles au cri de « Mort à Montfort », et hommes, femmes, enfants s'employèrent avec le plus complet désintéressement à cette noble tâche.

La composition de M. Jean-Paul Laurens, destinée à orner l'une des faces de la grande salle du Capitole, nous montre tout ce peuple en action; pour symboliser le sentiment qui anime ceux qui sont à la Muraille, l'artiste a représenté, planant dans le ciel, les saints protecteurs qui tiennent l'étendard au cri de mort contre l'ennemi. Les tours de défense s'élèvent, on dirait une Tour de Babel; la superposition des plans, la fidélité archéologique, les formes précises de cette fortification adoptée aux usages du temps, ces lointains horizons bleuâtres qui font contraste avec un mouvement et une vie intense, ces détails si précis qu'on les dirait copiés sur nature; constituent une grande page d'histoire digne en effet d'un Capitole.

M. Jean-Paul Laurensest un enfant de la Haute-Garonne, il a atteint la soixantaine et est en pleine force de production; c'est le peintre d'histoire dans toute l'acception du mot, ses grandes pages *la Prédication de Sainte-Geneviève* et *sa Mort*, au Panthéon, ses tableaux nombreux, tous épisodes de nos annales, pages ou feuillets de mémoire; ont établi sa réputation. L'artiste est sur la brèche depuis quarante ans. Officier de la Légion d'honneur en 1878, il est Membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1891.



Paul Tavernier

Découplés



La Sèvre Nantaise à Clisson



Dante et les amies de Béatrice

Marcel Rieder



Imp. Draeger & Lesieur, Paris

Aug. Hagborg.

Sur le Pont



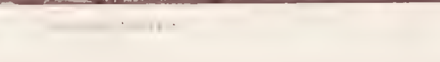
Bonaparte en Egypte



Imp. Draeger & Lesieur, Paris

P. Grolleron

Hors de Combat



H. PILLE

Les Stratégistes (Guerre de Trente Ans)



La Muraille — 1218

LE NU



Nous avons fait choix, pour composer ce numéro, parmi les peintres et les sculpteurs qui ont essayé de faire exprimer des sentiments ou des idées par des attitudes, sans d'autres ressources que la forme humaine, le geste et l'expression.

Il ne vient jamais à la pensée du spectateur qui s'arrête devant une statue antique, *l'Apollon du Belvédère*, la *Vénus de Médicis* ou la *Niobée*, de supposer que l'artiste, de quelque nom qu'il s'appelle, ait eu pour but d'éveiller une pensée peu chaste. Dans le temps « *où trois mille dieux n'avaient pas un athée* », l'homme et la femme, vêtus de grandes draperies flottantes qui laissaient aux mouvements du corps toute sa souplesse et sa grâce, ne répugnaient point à dépouiller tout vêtement et à enduire leur corps pour entrer dans le Gymnase ou la Palestre, et se livrer à la danse pyrrhique et aux luttes destinées à développer la force et à montrer la grâce de leurs mouvements. En réalité, il n'y a point de doute que le nu n'offre la plus haute expression de la beauté, qu'un beau torse ne soit par lui-même un beau tableau, qu'un mouvement qui met en relief les formes humaines, n'offre aux yeux, par la seule harmonie des lignes, un spectacle aussi noble et aussi plein de charme qu'une symphonie musicale qui nous enchante et caresse nos oreilles.

Je ne répondrai point que nos artistes modernes aient eu des vues aussi désintéressées et aussi hautes; cependant la sculpture, qui n'a pas les mêmes ressources que la peinture et qui parle moins à notre imagination, est restée fidèle au culte du nu, et si on peut citer dans nos expositions un certain nombre de toiles dont la chasteté n'est pas le premier mérite, il reste encore nombre d'artistes qui, comme ceux de l'antiquité, ne cherchent en reproduisant le corps humain que la plus haute expression de la beauté plastique, source éternelle la plus féconde et la plus digne de les inspirer.

Les dieux et les déesses ne sont plus à la mode, les autels sont renversés: il nous faut descendre de l'Olympe et du Parnasse et assister à des spectacles moins épiques.

TEXTE DES GRAVURES

LE MIROIR

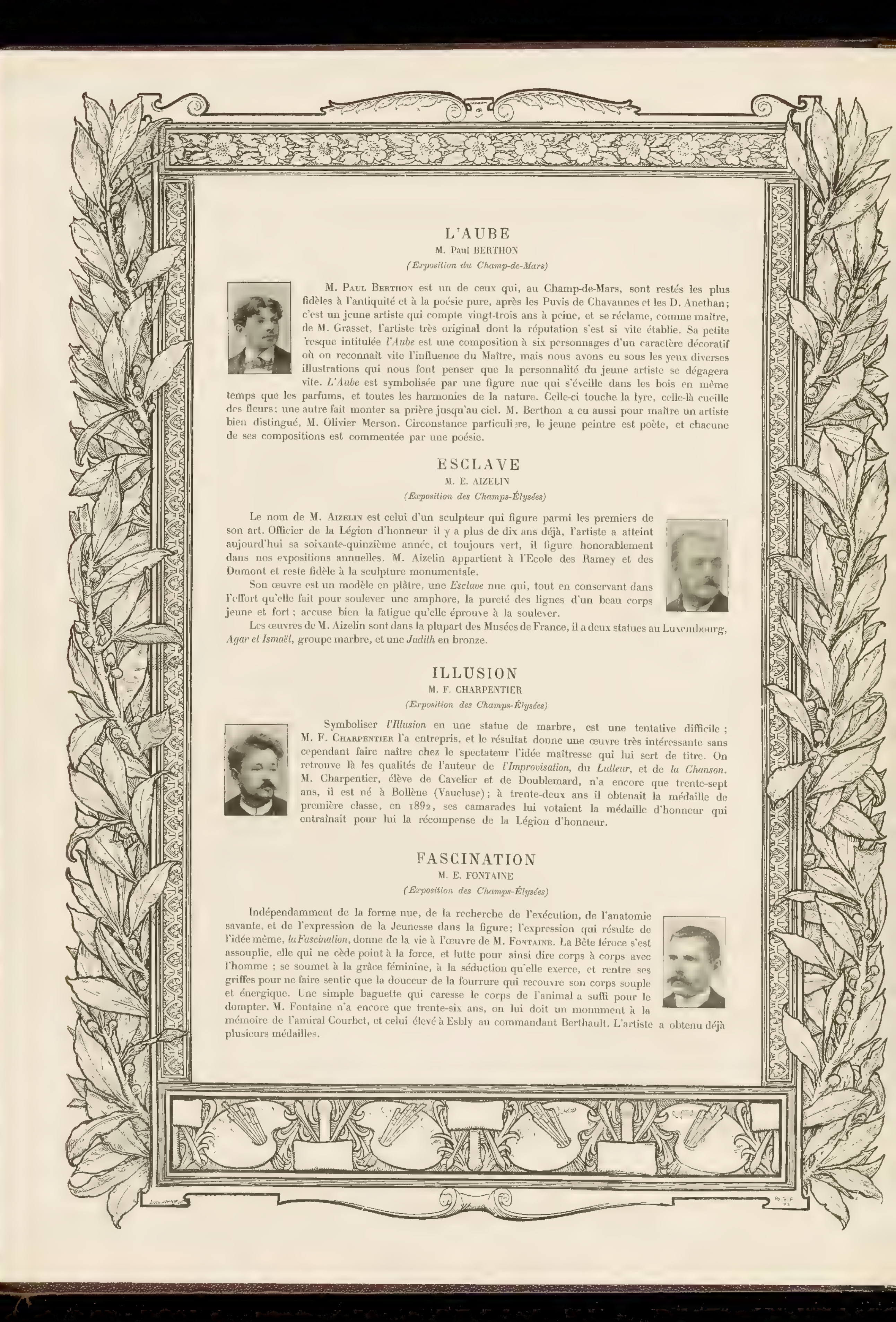
Mme LEE-ROBBINS

(Exposition du Champ-de-Mars)



Mme Lee-Robbins semble avoir mis tout son espoir dans les réalités, nous avons suivi ses efforts avec l'attention que comporte le talent d'une jeune femme éprise de son art, et qui, fidèlement, chaque année, donne des preuves de sa persévérance et de son activité artistique. *Le Miroir* est encore un prétexte à étude du nu, l'artiste ne se place jamais dans la pleine nature, elle déshabille le modèle et nous le représente dans un intérieur réel, ne lui prêtant d'autre pensée que celles de la vie ordinaire. Les titres seuls, *A la Toilette*, — *A la Fenêtre*, indiquent un horizon borné; et au lieu d'évoquer des pensées de poésie et des rêveries profondes, il faut se contenter là d'une anatomie plus ou moins forte, et du jeu de la lumière sur un corps humain. Elève de M. Carolus Duran et de M. Henner, Mme Lee-Robbins relève surtout du premier: on lui doit de bons portraits, très francs de touche, et dans la rare légion des femmes peintres qu'on remarque aux Salons annuels, elle tient une place honorable. Mme Lee-Robbins expose au Champ-de-Mars.

Ducourtioux sc. — Fo G. R. 95



L'AUBE

M. Paul BERTHON

(Exposition du Champ-de-Mars)

M. Paul Berthon est un de ceux qui, au Champ-de-Mars, sont restés les plus fidèles à l'antiquité et à la poésie pure, après les Puvis de Chavannes et les D. Anethan; c'est un jeune artiste qui compte vingt-trois ans à peine, et se réclame, comme maître, de M. Grasset, l'artiste très original dont la réputation s'est si vite établie. Sa petite 'resque intitulée *l'Aube* est une composition à six personnages d'un caractère décoratif où on reconnaît vite l'influence du Maître, mais nous avons eu sous les yeux diverses illustrations qui nous font penser que la personnalité du jeune artiste se dégagera vite. *L'Aube* est symbolisée par une figure nue qui s'éveille dans les bois en même temps que les parfums, et toutes les harmonies de la nature. Celle-ci touche la lyre, celle-là cueille des fleurs; une autre fait monter sa prière jusqu'au ciel. M. Berthon a eu aussi pour maître un artiste bien distingué, M. Olivier Merson. Circonstance particulière, le jeune peintre est poète, et chacune de ses compositions est commentée par une poésie.

ESCLAVE

M. E. AIZELIN

(Exposition des Champs-Élysées)

Le nom de M. Aizelin est celui d'un sculpteur qui figure parmi les premiers de son art. Officier de la Légion d'honneur il y a plus de dix ans déjà, l'artiste a atteint aujourd'hui sa soixante-quinzième année, et toujours vert, il figure honorablement dans nos expositions annuelles. M. Aizelin appartient à l'Ecole des Ramey et des Dumont et reste fidèle à la sculpture monumentale.

Son œuvre est un modèle en plâtre, une *Esclave* nue qui, tout en conservant dans l'effort qu'elle fait pour soulever une amphore, la pureté des lignes d'un beau corps jeune et fort ; accuse bien la fatigue qu'elle éprouve à la soulever.

Les œuvres de M. Aizelin sont dans la plupart des Musées de France, il a deux statues au Luxembourg, *Agar et Ismaël*, groupe marbre, et une *Judith* en bronze.

ILLUSION

M. F. CHARPENTIER

(Exposition des Champs-Élysées)

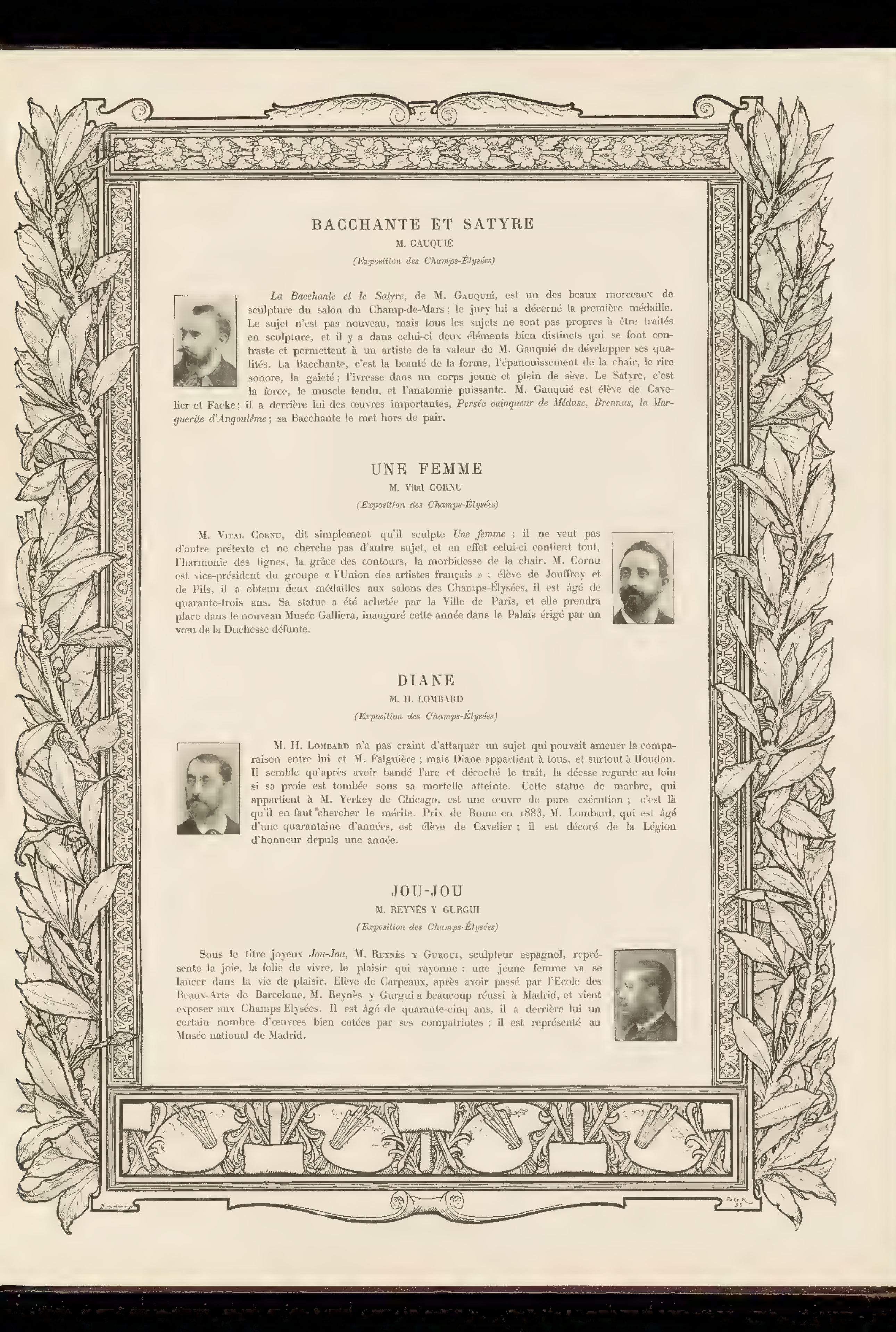
Symboliser *l'Illusion* en une statue de marbre, est une tentative difficile ; M. F. Charpentier l'a entrepris, et le résultat donne une œuvre très intéressante sans cependant faire naître chez le spectateur l'idée maîtresse qui lui sert de titre. On retrouve là les qualités de l'auteur de *l'Improvisation*, du *Lutteur*, et de *la Chanson*. M. Charpentier, élève de Cavelier et de Doublemard, n'a encore que trente-sept ans, il est né à Bollène (Vaucluse); à trente-deux ans il obtenait la médaille de première classe, en 1892, ses camarades lui votaient la médaille d'honneur qui entraînait pour lui la récompense de la Légion d'honneur.

FASCINATION

M. E. FONTAINE

(Exposition des Champs-Élysées)

Indépendamment de la forme nue, de la recherche de l'exécution, de l'anatomie savante, et de l'expression de la Jeunesse dans la figure; l'expression qui résulte de l'idée même, *la Fascination*, donne de la vie à l'œuvre de M. Fontaine. La Bête féroce s'est assouplie, elle qui ne cède point à la force, et lutte pour ainsi dire corps à corps avec l'homme ; se soumet à la grâce féminine, à la séduction qu'elle exerce, et rentre ses griffes pour ne faire sentir que la douceur de la fourrure qui recouvre son corps souple et énergique. Une simple baguette qui caresse le corps de l'animal a suffi pour le dompter. M. Fontaine n'a encore que trente-six ans, on lui doit un monument à la mémoire de l'amiral Courbet, et celui élevé à Esbly au commandant Berthault. L'artiste a obtenu déjà plusieurs médailles.



BACCHANTE ET SATYRE

M. GAUQUIÉ

(Exposition des Champs-Élysées)

La Bacchante et le Satyre, de M. Gauquié, est un des beaux morceaux de sculpture du salon du Champ-de-Mars ; le jury lui a décerné la première médaille. Le sujet n'est pas nouveau, mais tous les sujets ne sont pas propres à être traités en sculpture, et il y a dans celui-ci deux éléments bien distincts qui se font contraste et permettent à un artiste de la valeur de M. Gauquié de développer ses qualités. La Bacchante, c'est la beauté de la forme, l'épanouissement de la chair, le rire sonore, la gaieté ; l'ivresse dans un corps jeune et plein de sève. Le Satyre, c'est la force, le muscle tendu, et l'anatomie puissante. M. Gauquié est élève de Cavelier et Facke ; il a derrière lui des œuvres importantes, *Persée vainqueur de Méduse, Brennus, la Marguerite d'Angoulême* ; sa Bacchante le met hors de pair.

UNE FEMME

M. Vital CORNU

(Exposition des Champs-Élysées)

M. Vital Cornu, dit simplement qu'il sculpte *Une femme* ; il ne veut pas d'autre prétexte et ne cherche pas d'autre sujet, et en effet celui-ci contient tout, l'harmonie des lignes, la grâce des contours, la morbidesse de la chair. M. Cornu est vice-président du groupe « l'Union des artistes français » ; élève de Jouffroy et de Pils, il a obtenu deux médailles aux salons des Champs-Élysées, il est âgé de quarante-trois ans. Sa statue a été achetée par la Ville de Paris, et elle prendra place dans le nouveau Musée Galliera, inauguré cette année dans le Palais érigé par un vœu de la Duchesse défunte.

DIANE

M. H. LOMBARD

(Exposition des Champs-Élysées)

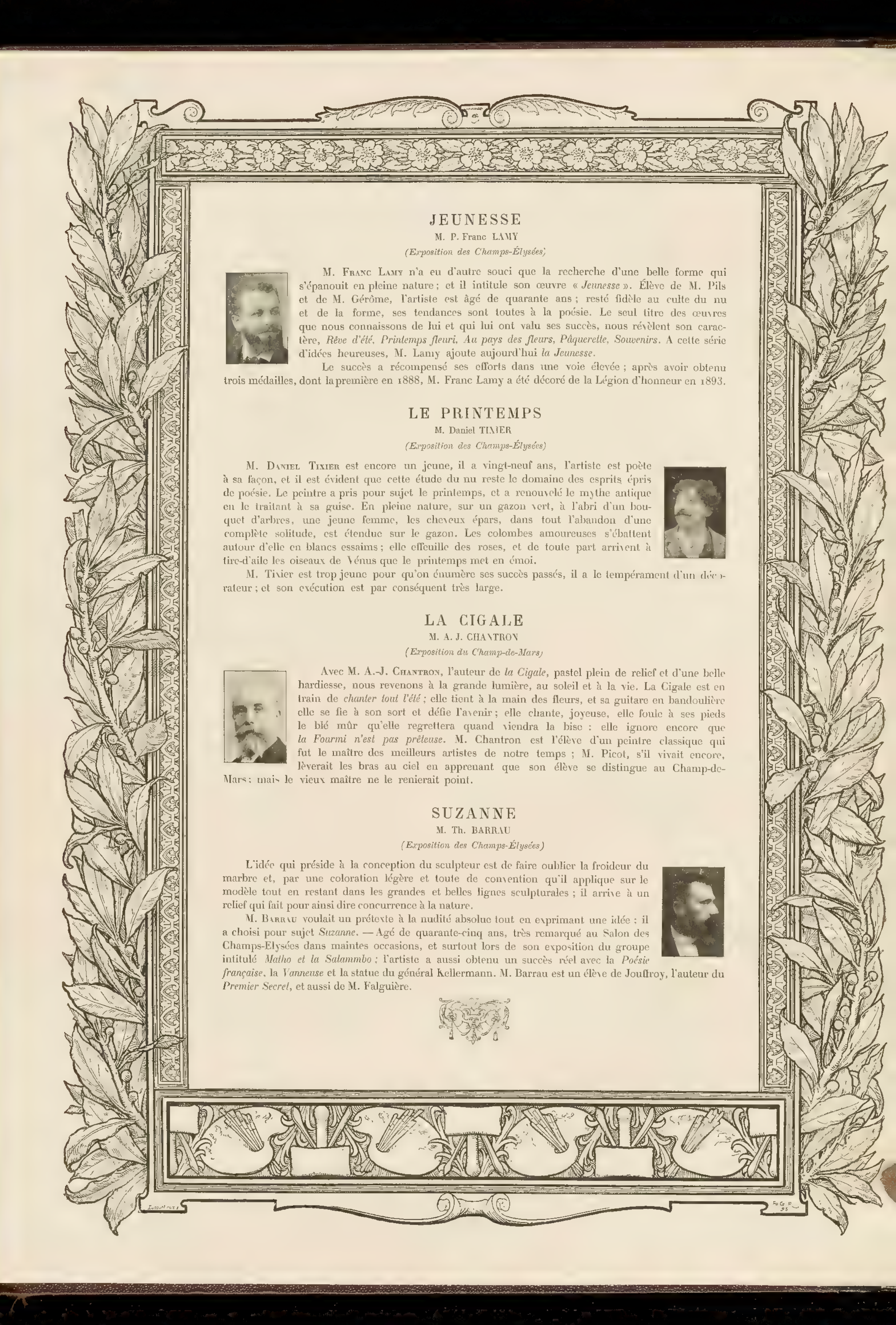
M. H. Lombard n'a pas craint d'attaquer un sujet qui pouvait amener la comparaison entre lui et M. Falguière ; mais Diane appartient à tous, et surtout à Houdon. Il semble qu'après avoir bandé l'arc et décoché le trait, la déesse regarde au loin si sa proie est tombée sous sa mortelle atteinte. Cette statue de marbre, qui appartient à M. Yerkey de Chicago, est une œuvre de pure exécution ; c'est là qu'il en faut chercher le mérite. Prix de Rome en 1883, M. Lombard, qui est âgé d'une quarantaine d'années, est élève de Cavelier ; il est décoré de la Légion d'honneur depuis une année.

JOU-JOU

M. REYNÈS Y GURGUI

(Exposition des Champs-Élysées)

Sous le titre joyeux *Jou-Jou*, M. Reynès y Gurgui, sculpteur espagnol, représente la joie, la folie de vivre, le plaisir qui rayonne : une jeune femme va se lancer dans la vie de plaisir. Elève de Carpeaux, après avoir passé par l'Ecole des Beaux-Arts de Barcelone, M. Reynès y Gurgui a beaucoup réussi à Madrid, et vient exposer aux Champs Elysées. Il est âgé de quarante-cinq ans, il a derrière lui un certain nombre d'œuvres bien cotées par ses compatriotes : il est représenté au Musée national de Madrid.



JEUNESSE

M. P. Franc LAMY

(Exposition des Champs-Élysées)

M. Franc Lamy n'a eu d'autre souci que la recherche d'une belle forme qui s'épanouit en pleine nature ; et il intitule son œuvre « *Jeunesse* ». Élève de M. Pils et de M. Gérôme, l'artiste est âgé de quarante ans ; resté fidèle au culte du nu et de la forme, ses tendances sont toutes à la poésie. Le seul titre des œuvres que nous connaissons de lui et qui lui ont valu ses succès, nous révèlent son caractère, *Rêve d'été. Printemps fleuri. Au pays des fleurs, Pâquerette, Souvenirs*. A cette série d'idées heureuses, M. Lamy ajoute aujourd'hui *la Jeunesse*.

Le succès a récompensé ses efforts dans une voie élevée ; après avoir obtenu trois médailles, dont la première en 1888, M. Franc Lamy a été décoré de la Légion d'honneur en 1893.

LE PRINTEMPS

M. Daniel TIXIER

(Exposition des Champs-Élysées)

M. Daniel Tixier est encore un jeune, il a vingt-neuf ans, l'artiste est poète à sa façon, et il est évident que cette étude du nu reste le domaine des esprits épris de poésie. Le peintre a pris pour sujet le printemps, et a renouvelé le mythe antique en le traitant à sa guise. En pleine nature, sur un gazon vert, à l'abri d'un bouquet d'arbres, une jeune femme, les cheveux épars, dans tout l'abandon d'une complète solitude, est étendue sur le gazon. Les colombes amoureuses s'ébattent autour d'elle en blancs essaims ; elle effeuille des roses, et de toute part arrivent à tire-d'aile les oiseaux de Vénus que le printemps met en émoi.

M. Tixier est trop jeune pour qu'on énumère ses succès passés, il a le tempérament d'un décorateur ; et son exécution est par conséquent très large.

LA CIGALE

M. A. J. CHANTRON

(Exposition du Champ-de-Mars)

Avec M. A.-J. Chantron, l'auteur de *la Cigale*, pastel plein de relief et d'une belle hardiesse, nous revenons à la grande lumière, au soleil et à la vie. La Cigale est en train de *chanter tout l'été ;* elle tient à la main des fleurs, et sa guitare en bandoulière elle se fie à son sort et défie l'avenir ; elle chante, joyeuse, elle foule à ses pieds le blé mûr qu'elle regrettera quand viendra la bise : elle ignore encore que *la Fourmi n'est pas prêteuse*. M. Chantron est l'élève d'un peintre classique qui fut le maître des meilleurs artistes de notre temps ; M. Picot, s'il vivait encore, lèverait les bras au ciel en apprenant que son élève se distingue au Champ-de-Mars ; mais le vieux maître ne le renierait point.

SUZANNE

M. Th. BARRAU

(Exposition des Champs-Élysées)

L'idée qui préside à la conception du sculpteur est de faire oublier la froideur du marbre et, par une coloration légère et toute de convention qu'il applique sur le modèle tout en restant dans les grandes et belles lignes sculpturales ; il arrive à un relief qui fait pour ainsi dire concurrence à la nature.

M. Barrau voulait un prétexte à la nudité absolue tout en exprimant une idée : il a choisi pour sujet *Suzanne*. — Agé de quarante-cinq ans, très remarqué au Salon des Champs-Elysées dans maintes occasions, et surtout lors de son exposition du groupe intitulé *Matho et la Salammbo ;* l'artiste a aussi obtenu un succès réel avec la *Poésie française*, la *Vanneuse* et la statue du général Kellermann. M. Barrau est un élève de Jouffroy, l'auteur du *Premier Secret*, et aussi de M. Falguière.







L'Aube (Petite Fresque)



I M. Charpentier. - Illusion (Marbre) E. Aizelin. — Esclave (Plâtre) E. Fontaine. — Fascination (Plâtre)



Imp. Draeger & Lesieur, Paris

Bacchante et Satyre (Marbre)



H. Lombard. — Diane (Marbre) Vital Cornu. Une femme (Marbre) Blanes y Gurgui. — Jou-Jou (Plâtre)



P. Franc Lamy

Jeunesse



Le Printemps



Suzanne (Marbre)



TEXTE DES GRAVURES

CHEZ LE BARBIER

H. BRISPOT

(Exposition des Champs Élysées)



Nous avions autrefois un peintre, célèbre, très célèbre, bien mort hélas, bien oublié ; dont on ne revoit jamais les tableaux, qui ne figurent, que je sache, dans aucun musée officiel ; et qui a fait *se tordre* de rire deux générations consécutives. C'était Biard, le célèbre Biard, qui peignait *le Mal de Mer*, ou *Messieurs... On ferme !* et *Avant la Soirée*, et *Après la Soirée*... enfin cinquante autres toiles qui étaient la gaieté du Salon. Un grand nombre de visiteurs, dès qu'ils entraient, s'écriaient : *Allons d'abord voir les Biard !* Un certain nombre de visiteurs d'aujourd'hui cherchent consciencieusement les *Brispot*, et les demandent aux gardiens de salle ; mais M. Brispot, dont nous publions ici la toile *Chez le Barbier*, n'est pas un Biard ; celui-ci visait à la caricature et excellait dans l'expression du ridicule, tandis que M. Brispot représente, dans une mesure qui se rapproche autant que possible de la vérité, l'observation attentive et exacte des épisodes de la vie du populaire et de la petite bourgeoisie ; on ne se tord point devant ses toiles, on rit, ou même ce qui est plus fin et marque bien la nuance : on sourit. Il y a certainement en M. Brispot du vaudevilliste, mais il y a encore plus en lui du peintre de mœurs.

Ce doit être un dimanche, par un beau temps, entre neuf et dix heures, les vieux du pays, anciens petits cultivateurs, qui ont *du bien*, comme on dit, attendent leur tour chez le barbier. C'est bien la tenue et l'aspect, tous sont en bras de chemise, assis sur un banc, devant, non point la boutique, mais la maisonnette du barbier, un rez-de-chaussée tout ouvert, avec une seule grande baie qui nous laisse voir le patient qu'on rase. Tout cela est gai, il fait soleil, la vigne grimpe le long de la muraille, les roses trémières vont fleurir ; et pour que la pointe comique ne manque point, le dernier *rasé*, plus jeune que tous ceux qui vont lui succéder, se caresse le menton en sortant des mains du barbier en passant devant la glace suspendue à la porte, et se montre assez satisfait de lui-même.

M. Brispot, né à Beauvais en 1847, est un élève de M. Bonnat, ses toiles les plus remarquées sont intitulées : *En Province*, — *Noce surprise par l'orage*, — *Une Maîtrise*, toile aujourd'hui au musée de Dieppe, — *le Roi boit !* — *le Bon Bourgeois*. Après avoir obtenu une médaille de troisième classe en 1885, l'artiste a mérité une médaille d'argent à l'Exposition universelle.

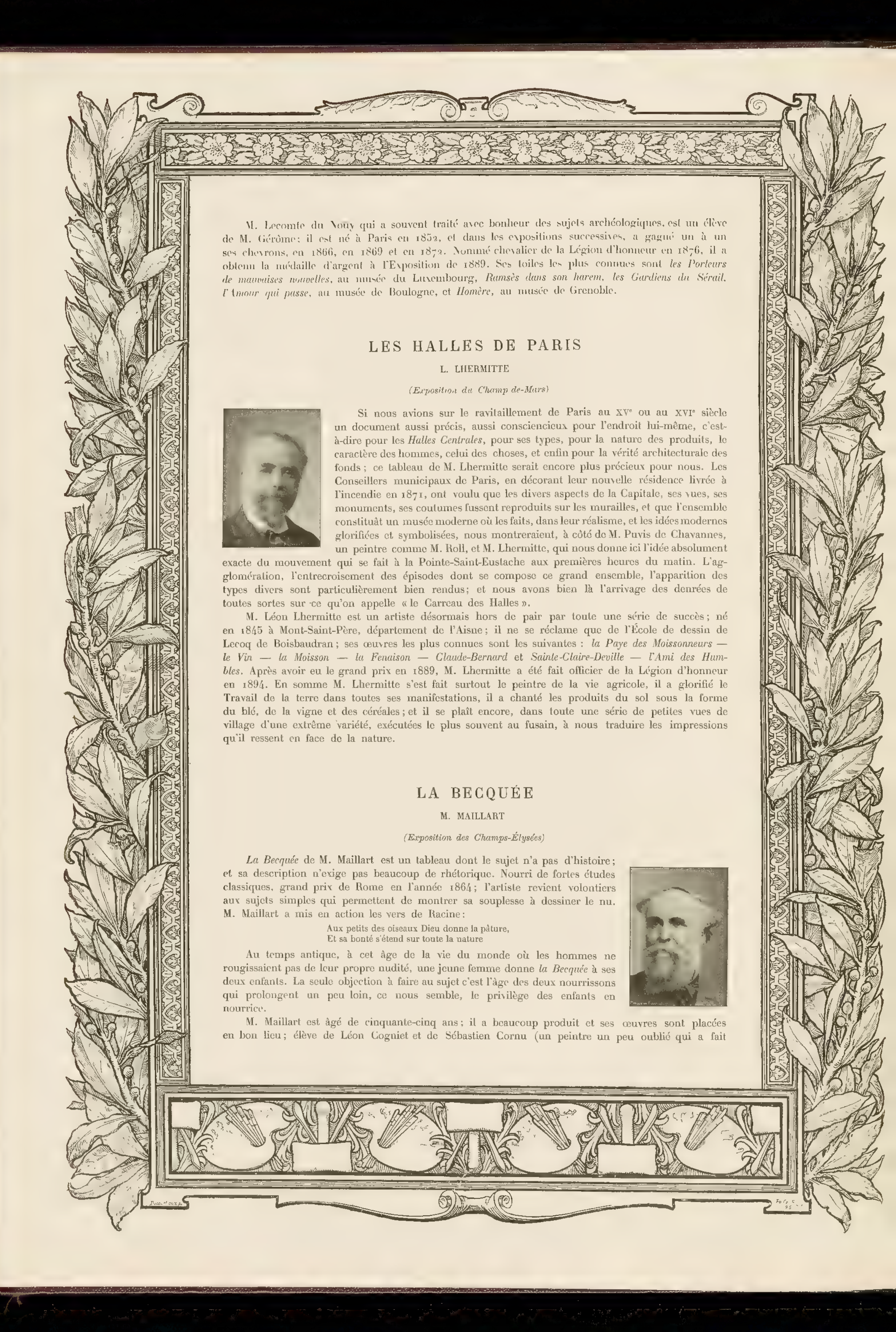
LA PREMIÈRE ÉTOILE

LECOMTE DU NOÜY

(Exposition des Champs-Élysées)



M. Lecomte du Noüy s'est inspiré d'une coutume juive qui a beaucoup de caractère, et il a donné pour cadre à son sujet *la Première Étoile*, les horizons de la ville de Tanger, du Maroc. Toute une famille juive, depuis les vieillards jusqu'aux enfants les plus jeunes, s'est réunie sur la terrasse d'une maison du Barrio des juifs à Tanger et attend l'heure qui verra la fin du grand jeûne. Un rabbin, à gauche du tableau, tient à la main les rouleaux des prières, tous épient dans le ciel l'apparition de la première étoile. La ville de Tanger, dominée par la Mosquée, se détache à l'horizon sur des collines qui déjà disparaissent dans les brumes du soir. Un grand caractère religieux marque cette scène de la vie juive que l'artiste a observée au pays même, ajoutant ainsi à l'impression du tableau la vérité de la couleur locale, pour les types et pour l'atmosphère même de la contrée.



M. Lecomte du Nouy qui a souvent traité avec bonheur des sujets archéologiques, est un élève de M. Gérôme; il est né à Paris en 1852, et dans les expositions successives, a gagné un à un ses chevrons, en 1866, en 1869 et en 1872. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1876, il a obtenu la médaille d'argent à l'Exposition de 1889. Ses toiles les plus connues sont *les Porteurs de mauvaises nouvelles*, au musée du Luxembourg, *Ramsès dans son harem*, *les Gardiens du Sérail*, *l'Amour qui passe*, au musée de Boulogne, et *Homère*, au musée de Grenoble.

LES HALLES DE PARIS

L. LHERMITTE

(Exposition du Champ de-Mars)

Si nous avions sur le ravitaillement de Paris au XVe ou au XVIe siècle un document aussi précis, aussi consciencieux pour l'endroit lui-même, c'est-à-dire pour les *Halles Centrales*, pour ses types, pour la nature des produits, le caractère des hommes, celui des choses, et enfin pour la vérité architecturale des fonds ; ce tableau de M. Lhermitte serait encore plus précieux pour nous. Les Conseillers municipaux de Paris, en décorant leur nouvelle résidence livrée à l'incendie en 1871, ont voulu que les divers aspects de la Capitale, ses vues, ses monuments, ses coutumes fussent reproduits sur les murailles, et que l'ensemble constituât un musée moderne où les faits, dans leur réalisme, et les idées modernes glorifiées et symbolisées, nous montreraient, à côté de M. Puvis de Chavannes, un peintre comme M. Roll, et M. Lhermitte, qui nous donne ici l'idée absolument exacte du mouvement qui se fait à la Pointe-Saint-Eustache aux premières heures du matin. L'agglomération, l'entrecroisement des épisodes dont se compose ce grand ensemble, l'apparition des types divers sont particulièrement bien rendus; et nous avons bien là l'arrivage des denrées de toutes sortes sur ce qu'on appelle « le Carreau des Halles ».

M. Léon Lhermitte est un artiste désormais hors de pair par toute une série de succès; né en 1845 à Mont-Saint-Père, département de l'Aisne; il ne se réclame que de l'École de dessin de Lecoq de Boisbaudran; ses œuvres les plus connues sont les suivantes : *la Paye des Moissonneurs* — *le Vin* — *la Moisson* — *la Fenaison* — *Claude-Bernard* et *Sainte-Claire-Deville* — *l'Ami des Humbles*. Après avoir eu le grand prix en 1889, M. Lhermitte a été fait officier de la Légion d'honneur en 1894. En somme M. Lhermitte s'est fait surtout le peintre de la vie agricole, il a glorifié le Travail de la terre dans toutes ses manifestations, il a chanté les produits du sol sous la forme du blé, de la vigne et des céréales ; et il se plaît encore, dans toute une série de petites vues de village d'une extrême variété, exécutées le plus souvent au fusain, à nous traduire les impressions qu'il ressent en face de la nature.

LA BECQUÉE

M. MAILLART

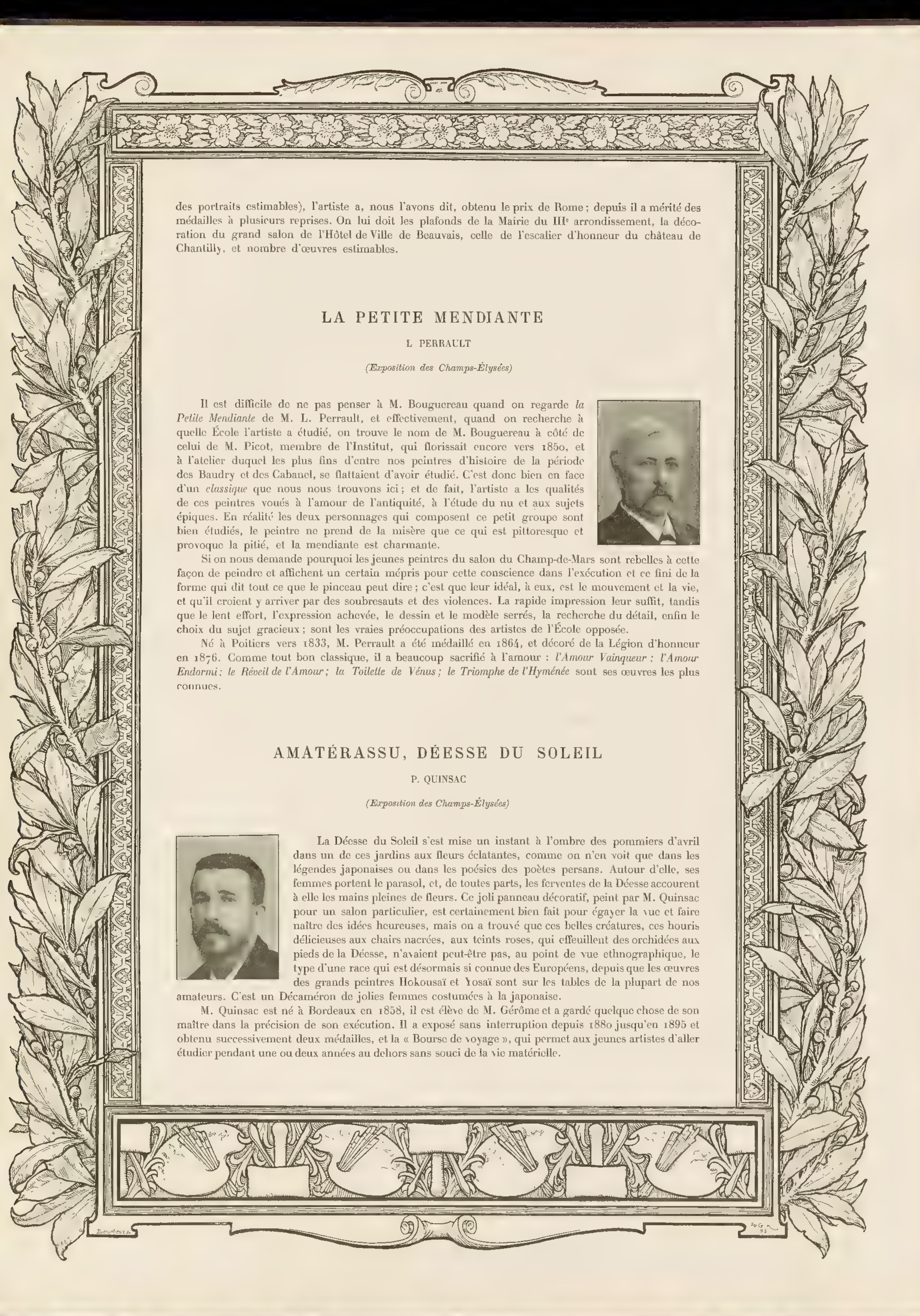
(Exposition des Champs-Élysées)

La Becquée de M. Maillart est un tableau dont le sujet n'a pas d'histoire ; et sa description n'exige pas beaucoup de rhétorique. Nourri de fortes études classiques, grand prix de Rome en l'année 1864 ; l'artiste revient volontiers aux sujets simples qui permettent de montrer sa souplesse à dessiner le nu. M. Maillart a mis en action les vers de Racine :

> Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend sur toute la nature

Au temps antique, à cet âge de la vie du monde où les hommes ne rougissaient pas de leur propre nudité, une jeune femme donne *la Becquée* à ses deux enfants. La seule objection à faire au sujet c'est l'âge des deux nourrissons qui prolongent un peu loin, ce nous semble, le privilège des enfants en nourrice.

M. Maillart est âgé de cinquante-cinq ans ; il a beaucoup produit et ses œuvres sont placées en bon lieu ; élève de Léon Cogniet et de Sébastien Cornu (un peintre un peu oublié qui a fait



des portraits estimables), l'artiste a, nous l'avons dit, obtenu le prix de Rome ; depuis il a mérité des médailles à plusieurs reprises. On lui doit les plafonds de la Mairie du IIIe arrondissement, la décoration du grand salon de l'Hôtel de Ville de Beauvais, celle de l'escalier d'honneur du château de Chantilly, et nombre d'œuvres estimables.

LA PETITE MENDIANTE

L. PERRAULT

(Exposition des Champs-Élysées)

Il est difficile de ne pas penser à M. Bouguereau quand on regarde *la Petite Mendiante* de M. L. Perrault, et effectivement, quand on recherche à quelle École l'artiste a étudié, on trouve le nom de M. Bouguereau à côté de celui de M. Picot, membre de l'Institut, qui florissait encore vers 1850, et à l'atelier duquel les plus fins d'entre nos peintres d'histoire de la période des Baudry et des Cabanel, se flattaient d'avoir étudié. C'est donc bien en face d'un *classique* que nous nous trouvons ici ; et de fait, l'artiste a les qualités de ces peintres voués à l'amour de l'antiquité, à l'étude du nu et aux sujets épiques. En réalité les deux personnages qui composent ce petit groupe sont bien étudiés, le peintre ne prend de la misère que ce qui est pittoresque et provoque la pitié, et la mendiante est charmante.

Si on nous demande pourquoi les jeunes peintres du salon du Champ-de-Mars sont rebelles à cette façon de peindre et affichent un certain mépris pour cette conscience dans l'exécution et ce fini de la forme qui dit tout ce que le pinceau peut dire ; c'est que leur idéal, à eux, est le mouvement et la vie, et qu'il croient y arriver par des soubresauts et des violences. La rapide impression leur suffit, tandis que le lent effort, l'expression achevée, le dessin et le modèle serrés, la recherche du détail, enfin le choix du sujet gracieux ; sont les vraies préoccupations des artistes de l'École opposée.

Né à Poitiers vers 1833, M. Perrault a été médaillé en 1864, et décoré de la Légion d'honneur en 1876. Comme tout bon classique, il a beaucoup sacrifié à l'amour : *l'Amour Vainqueur ; l'Amour Endormi ; le Réveil de l'Amour ; la Toilette de Vénus ; le Triomphe de l'Hyménée* sont ses œuvres les plus connues.

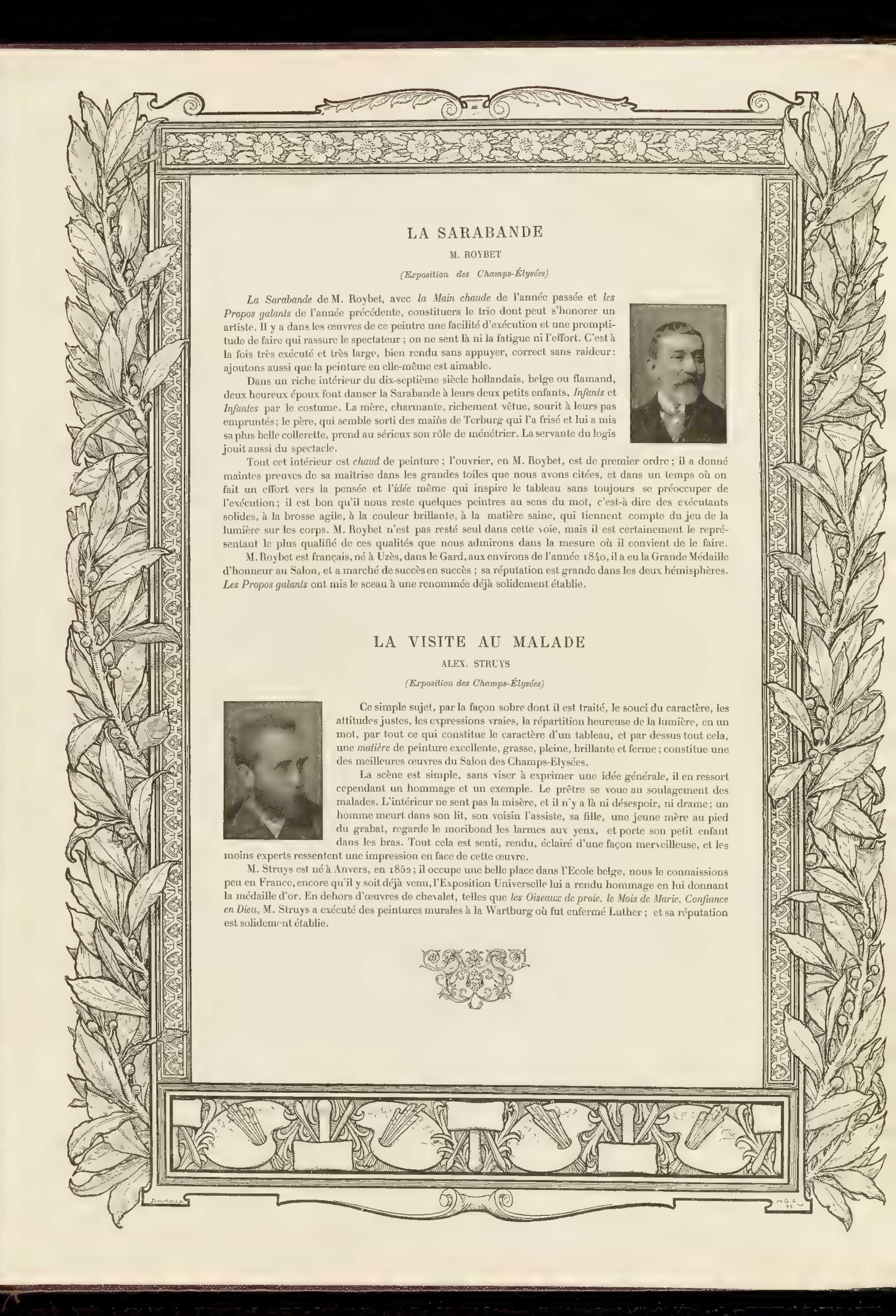
AMATÉRASSU, DÉESSE DU SOLEIL

P. QUINSAC

(Exposition des Champs-Élysées)

La Déesse du Soleil s'est mise un instant à l'ombre des pommiers d'avril dans un de ces jardins aux fleurs éclatantes, comme on n'en voit que dans les légendes japonaises ou dans les poésies des poètes persans. Autour d'elle, ses femmes portent le parasol, et, de toutes parts, les ferventes de la Déesse accourent à elle les mains pleines de fleurs. Ce joli panneau décoratif, peint par M. Quinsac pour un salon particulier, est certainement bien fait pour égayer la vue et faire naître des idées heureuses, mais on a trouvé que ces belles créatures, ces houris délicieuses aux chairs nacrées, aux teints roses, qui effeuillent des orchidées aux pieds de la Déesse, n'avaient peut-être pas, au point de vue ethnographique, le type d'une race qui est désormais si connue des Européens, depuis que les œuvres des grands peintres Hokousaï et Yosaï sont sur les tables de la plupart de nos amateurs. C'est un Décaméron de jolies femmes costumées à la japonaise.

M. Quinsac est né à Bordeaux en 1858, il est élève de M. Gérôme et a gardé quelque chose de son maître dans la précision de son exécution. Il a exposé sans interruption depuis 1880 jusqu'en 1895 et obtenu successivement deux médailles, et la « Bourse de voyage », qui permet aux jeunes artistes d'aller étudier pendant une ou deux années au dehors sans souci de la vie matérielle.



LA SARABANDE

M. ROYBET

(Exposition des Champs-Élysées)

La Sarabande de M. Roybet, avec *la Main chaude* de l'année passée et *les Propos galants* de l'année précédente, constituera le trio dont peut s'honorer un artiste. Il y a dans les œuvres de ce peintre une facilité d'exécution et une promptitude de faire qui rassure le spectateur ; on ne sent là ni la fatigue ni l'effort. C'est à la fois très exécuté et très large, bien rendu sans appuyer, correct sans raideur : ajoutons aussi que la peinture en elle-même est aimable.

Dans un riche intérieur du dix-septième siècle hollandais, belge ou flamand, deux heureux époux font danser la Sarabande à leurs deux petits enfants, *Infants* et *Infantes* par le costume. La mère, charmante, richement vêtue, sourit à leurs pas empruntés ; le père, qui semble sorti des mains de Terburg qui l'a frisé et lui a mis sa plus belle collerette, prend au sérieux son rôle de ménétrier. La servante du logis jouit aussi du spectacle.

Tout cet intérieur est *chaud* de peinture ; l'ouvrier, en M. Roybet, est de premier ordre ; il a donné maintes preuves de sa maîtrise dans les grandes toiles que nous avons citées, et dans un temps où on fait un effort vers la pensée et l'*idée* même qui inspire le tableau sans toujours se préoccuper de l'exécution ; il est bon qu'il nous reste quelques peintres au sens du mot, c'est-à dire des exécutants solides, à la brosse agile, à la couleur brillante, à la matière saine, qui tiennent compte du jeu de la lumière sur les corps. M. Roybet n'est pas resté seul dans cette voie, mais il est certainement le représentant le plus qualifié de ces qualités que nous admirons dans la mesure où il convient de le faire.

M. Roybet est français, né à Uzès, dans le Gard, aux environs de l'année 1840, il a eu la Grande Médaille d'honneur au Salon, et a marché de succès en succès ; sa réputation est grande dans les deux hémisphères. *Les Propos galants* ont mis le sceau à une renommée déjà solidement établie.

LA VISITE AU MALADE

ALEX. STRUYS

(Exposition des Champs-Élysées)

Ce simple sujet, par la façon sobre dont il est traité, le souci du caractère, les attitudes justes, les expressions vraies, la répartition heureuse de la lumière, en un mot, par tout ce qui constitue le caractère d'un tableau, et par dessus tout cela, une *matière* de peinture excellente, grasse, pleine, brillante et ferme ; constitue une des meilleures œuvres du Salon des Champs-Elysées.

La scène est simple, sans viser à exprimer une idée générale, il en ressort cependant un hommage et un exemple. Le prêtre se voue au soulagement des malades. L'intérieur ne sent pas la misère, et il n'y a là ni désespoir, ni drame ; un homme meurt dans son lit, son voisin l'assiste, sa fille, une jeune mère au pied du grabat, regarde le moribond les larmes aux yeux, et porte son petit enfant dans les bras. Tout cela est senti, rendu, éclairé d'une façon merveilleuse, et les moins experts ressentent une impression en face de cette œuvre.

M. Struys est né à Anvers, en 1852 ; il occupe une belle place dans l'Ecole belge, nous le connaissions peu en France, encore qu'il y soit déjà venu, l'Exposition Universelle lui a rendu hommage en lui donnant la médaille d'or. En dehors d'œuvres de chevalet, telles que *les Oiseaux de proie, le Mois de Marie, Confiance en Dieu*, M. Struys a exécuté des peintures murales à la Wartburg où fut enfermé Luther ; et sa réputation est solidement établie.



H. Brispot

Chez le Barbier

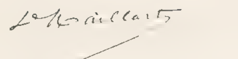


Lecomte du Nouy

La première étoile



Les Halles



La becquée



Petite mendiante

Léon Perrault



Amatérassu, la déesse du soleil



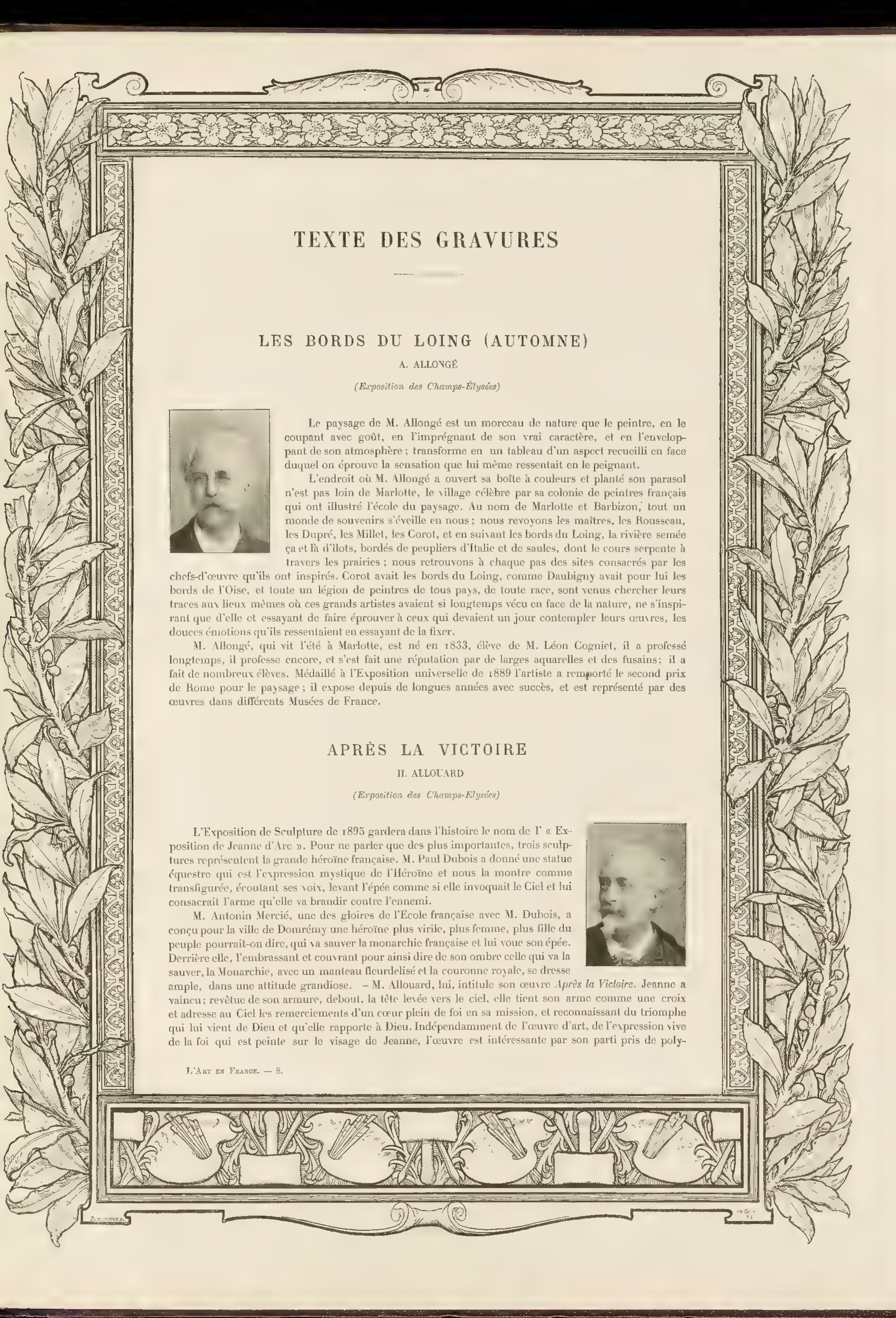
F. Roybet

La Sarabande



Alexandre Struys

La visite au malade



TEXTE DES GRAVURES

LES BORDS DU LOING (AUTOMNE)

A. ALLONGÉ

(Exposition des Champs-Élysées)

Le paysage de M. Allongé est un morceau de nature que le peintre, en le coupant avec goût, en l'imprégnant de son vrai caractère, et en l'enveloppant de son atmosphère ; transforme en un tableau d'un aspect recueilli en face duquel on éprouve la sensation que lui même ressentait en le peignant.

L'endroit où M. Allongé a ouvert sa boîte à couleurs et planté son parasol n'est pas loin de Marlotte, le village célèbre par sa colonie de peintres français qui ont illustré l'école du paysage. Au nom de Marlotte et Barbizon, tout un monde de souvenirs s'éveille en nous ; nous revoyons les maîtres, les Rousseau, les Dupré, les Millet, les Corot, et en suivant les bords du Loing, la rivière semée çà et là d'îlots, bordés de peupliers d'Italie et de saules, dont le cours serpente à travers les prairies ; nous retrouvons à chaque pas des sites consacrés par les chefs-d'œuvre qu'ils ont inspirés. Corot avait les bords du Loing, comme Daubigny avait pour lui les bords de l'Oise, et toute un légion de peintres de tous pays, de toute race, sont venus chercher leurs traces aux lieux mêmes où ces grands artistes avaient si longtemps vécu en face de la nature, ne s'inspirant que d'elle et essayant de faire éprouver à ceux qui devaient un jour contempler leurs œuvres, les douces émotions qu'ils ressentaient en essayant de la fixer.

M. Allongé, qui vit l'été à Marlotte, est né en 1833, élève de M. Léon Cogniet, il a professé longtemps, il professe encore, et s'est fait une réputation par de larges aquarelles et des fusains; il a fait de nombreux élèves. Médaillé à l'Exposition universelle de 1889 l'artiste a remporté le second prix de Rome pour le paysage ; il expose depuis de longues années avec succès, et est représenté par des œuvres dans différents Musées de France.

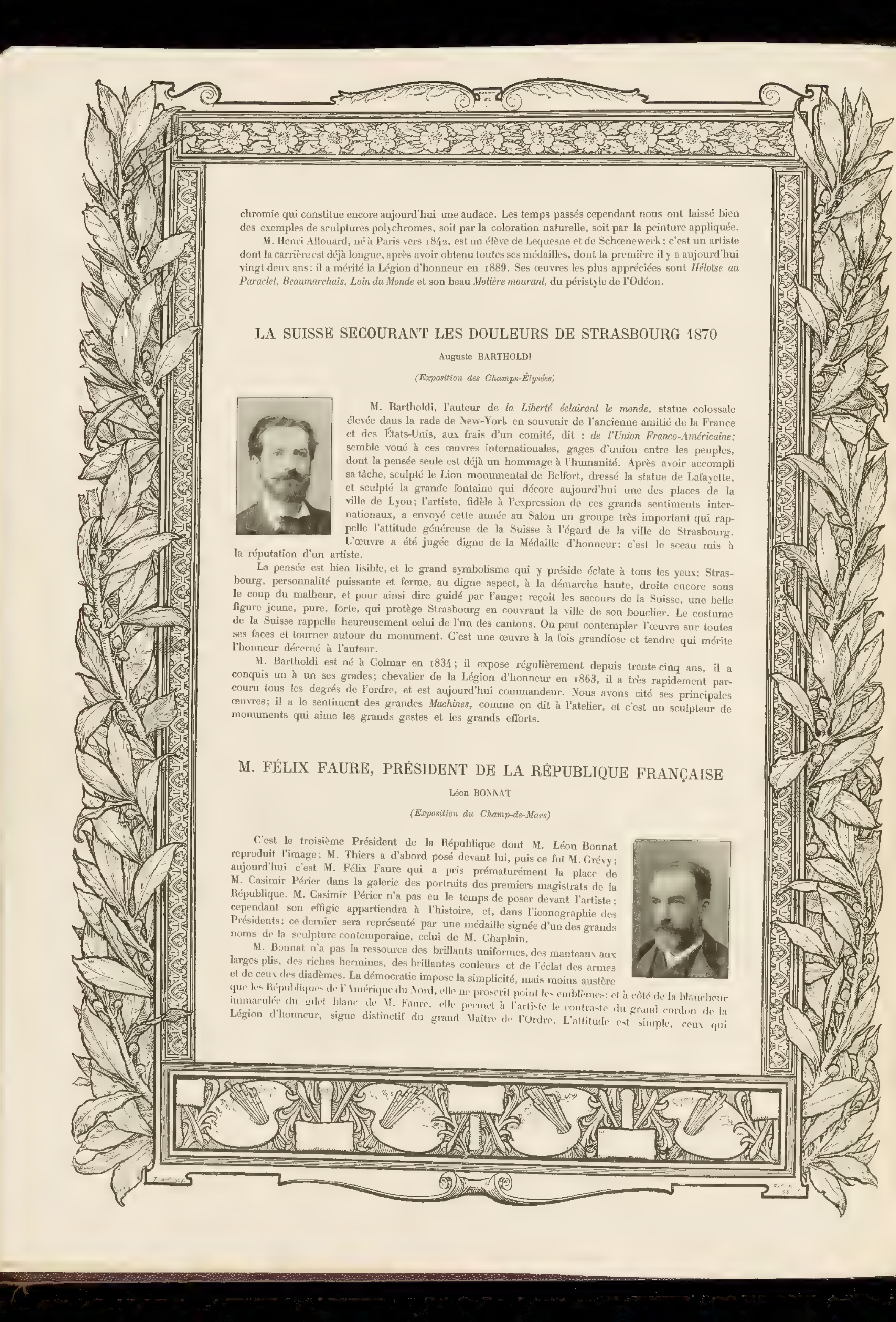
APRÈS LA VICTOIRE

H. ALLOUARD

(Exposition des Champs-Elysées)

L'Exposition de Sculpture de 1895 gardera dans l'histoire le nom de l' « Exposition de Jeanne d'Arc ». Pour ne parler que des plus importantes, trois sculptures représentent la grande héroïne française. M. Paul Dubois a donné une statue équestre qui est l'expression mystique de l'Héroïne et nous la montre comme transfigurée, écoutant ses voix, levant l'épée comme si elle invoquait le Ciel et lui consacrait l'arme qu'elle va brandir contre l'ennemi.

M. Antonin Mercié, une des gloires de l'École française avec M. Dubois, a conçu pour la ville de Domrémy une héroïne plus virile, plus femme, plus fille du peuple pourrait-on dire, qui va sauver la monarchie française et lui voue son épée. Derrière elle, l'embrassant et couvrant pour ainsi dire de son ombre celle qui va la sauver, la Monarchie, avec un manteau fleurdelisé et la couronne royale, se dresse ample, dans une attitude grandiose. — M. Allouard, lui, intitule son œuvre *Après la Victoire*. Jeanne a vaincu; revêtue de son armure, debout, la tête levée vers le ciel, elle tient son arme comme une croix et adresse au Ciel les remerciements d'un cœur plein de foi en sa mission, et reconnaissant du triomphe qui lui vient de Dieu et qu'elle rapporte à Dieu. Indépendamment de l'œuvre d'art, de l'expression vive de la foi qui est peinte sur le visage de Jeanne, l'œuvre est intéressante par son parti pris de poly-



chromie qui constitue encore aujourd'hui une audace. Les temps passés cependant nous ont laissé bien des exemples de sculptures polychromes, soit par la coloration naturelle, soit par la peinture appliquée.

M. Henri Allouard, né à Paris vers 1842, est un élève de Lequesne et de Schœnewerk ; c'est un artiste dont la carrière est déjà longue, après avoir obtenu toutes ses médailles, dont la première il y a aujourd'hui vingt deux ans : il a mérité la Légion d'honneur en 1889. Ses œuvres les plus appréciées sont *Héloïse au Paraclet, Beaumarchais, Loin du Monde* et son beau *Molière mourant*, du péristyle de l'Odéon.

LA SUISSE SECOURANT LES DOULEURS DE STRASBOURG 1870

Auguste BARTHOLDI

(Exposition des Champs-Élysées)

M. Bartholdi, l'auteur de *la Liberté éclairant le monde*, statue colossale élevée dans la rade de New-York en souvenir de l'ancienne amitié de la France et des États-Unis, aux frais d'un comité, dit : *de l'Union Franco-Américaine;* semble voué à ces œuvres internationales, gages d'union entre les peuples, dont la pensée seule est déjà un hommage à l'humanité. Après avoir accompli sa tâche, sculpté le Lion monumental de Belfort, dressé la statue de Lafayette, et sculpté la grande fontaine qui décore aujourd'hui une des places de la ville de Lyon; l'artiste, fidèle à l'expression de ces grands sentiments internationaux, a envoyé cette année au Salon un groupe très important qui rappelle l'attitude généreuse de la Suisse à l'égard de la ville de Strasbourg. L'œuvre a été jugée digne de la Médaille d'honneur; c'est le sceau mis à la réputation d'un artiste.

La pensée est bien lisible, et le grand symbolisme qui y préside éclate à tous les yeux; Strasbourg, personnalité puissante et ferme, au digne aspect, à la démarche haute, droite encore sous le coup du malheur, et pour ainsi dire guidé par l'ange; reçoit les secours de la Suisse, une belle figure jeune, pure, forte, qui protège Strasbourg en couvrant la ville de son bouclier. Le costume de la Suisse rappelle heureusement celui de l'un des cantons. On peut contempler l'œuvre sur toutes ses faces et tourner autour du monument. C'est une œuvre à la fois grandiose et tendre qui mérite l'honneur décerné à l'auteur.

M. Bartholdi est né à Colmar en 1834 ; il expose régulièrement depuis trente-cinq ans, il a conquis un à un ses grades; chevalier de la Légion d'honneur en 1863, il a très rapidement parcouru tous les degrés de l'ordre, et est aujourd'hui commandeur. Nous avons cité ses principales œuvres; il a le sentiment des grandes *Machines*, comme on dit à l'atelier, et c'est un sculpteur de monuments qui aime les grands gestes et les grands efforts.

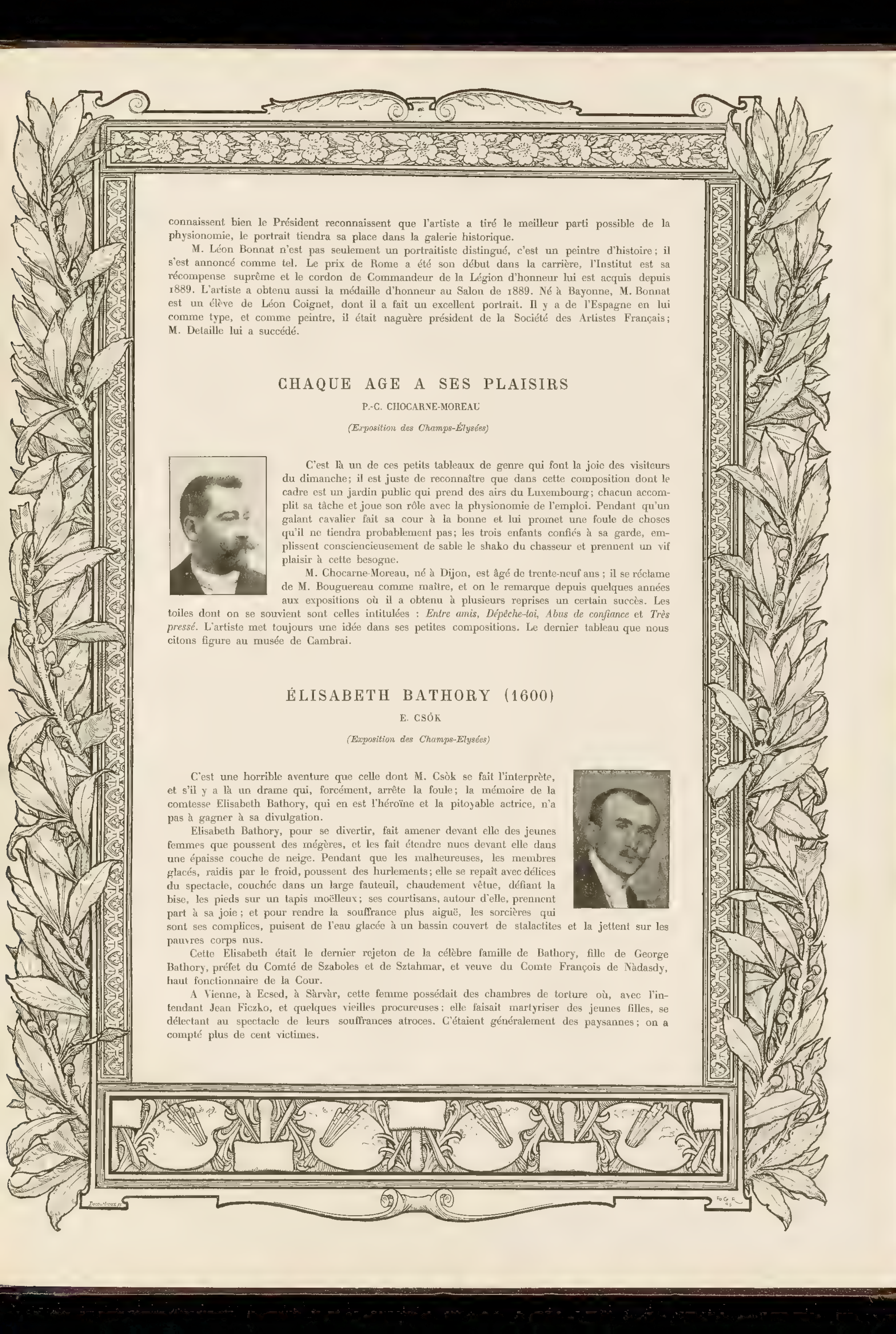
M. FÉLIX FAURE, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Léon BONNAT

(Exposition du Champ-de-Mars)

C'est le troisième Président de la République dont M. Léon Bonnat reproduit l'image; M. Thiers a d'abord posé devant lui, puis ce fut M. Grévy; aujourd'hui c'est M. Félix Faure qui a pris prématurément la place de M. Casimir Périer dans la galerie des portraits des premiers magistrats de la République. M. Casimir Périer n'a pas eu le temps de poser devant l'artiste ; cependant son effigie appartiendra à l'histoire, et, dans l'iconographie des Présidents : ce dernier sera représenté par une médaille signée d'un des grands noms de la sculpture contemporaine, celui de M. Chaplain.

M. Bonnat n'a pas la ressource des brillants uniformes, des manteaux aux larges plis, des riches hermines, des brillantes couleurs et de l'éclat des armes et de ceux des diadèmes. La démocratie impose la simplicité, mais moins austère que les Républiques de l'Amérique du Nord, elle ne proscrit point les emblèmes; et à côté de la blancheur immaculée du gilet blanc de M. Faure, elle permet à l'artiste le contraste du grand cordon de la Légion d'honneur, signe distinctif du grand Maître de l'Ordre. L'attitude est simple, ceux qui



connaissent bien le Président reconnaissent que l'artiste a tiré le meilleur parti possible de la physionomie, le portrait tiendra sa place dans la galerie historique.

M. Léon Bonnat n'est pas seulement un portraitiste distingué, c'est un peintre d'histoire; il s'est annoncé comme tel. Le prix de Rome a été son début dans la carrière, l'Institut est sa récompense suprême et le cordon de Commandeur de la Légion d'honneur lui est acquis depuis 1889. L'artiste a obtenu aussi la médaille d'honneur au Salon de 1889. Né à Bayonne, M. Bonnat est un élève de Léon Coignet, dont il a fait un excellent portrait. Il y a de l'Espagne en lui comme type, et comme peintre, il était naguère président de la Société des Artistes Français; M. Detaille lui a succédé.

CHAQUE AGE A SES PLAISIRS

P.-C. CHOCARNE-MOREAU

(Exposition des Champs-Élysées)

C'est là un de ces petits tableaux de genre qui font la joie des visiteurs du dimanche; il est juste de reconnaître que dans cette composition dont le cadre est un jardin public qui prend des airs du Luxembourg; chacun accomplit sa tâche et joue son rôle avec la physionomie de l'emploi. Pendant qu'un galant cavalier fait sa cour à la bonne et lui promet une foule de choses qu'il ne tiendra probablement pas; les trois enfants confiés à sa garde, emplissent consciencieusement de sable le shako du chasseur et prennent un vif plaisir à cette besogne.

M. Chocarne-Moreau, né à Dijon, est âgé de trente-neuf ans; il se réclame de M. Bouguereau comme maître, et on le remarque depuis quelques années aux expositions où il a obtenu à plusieurs reprises un certain succès. Les toiles dont on se souvient sont celles intitulées : *Entre amis, Dépêche-toi, Abus de confiance* et *Très pressé.* L'artiste met toujours une idée dans ses petites compositions. Le dernier tableau que nous citons figure au musée de Cambrai.

ÉLISABETH BATHORY (1600)

E. CSÒK

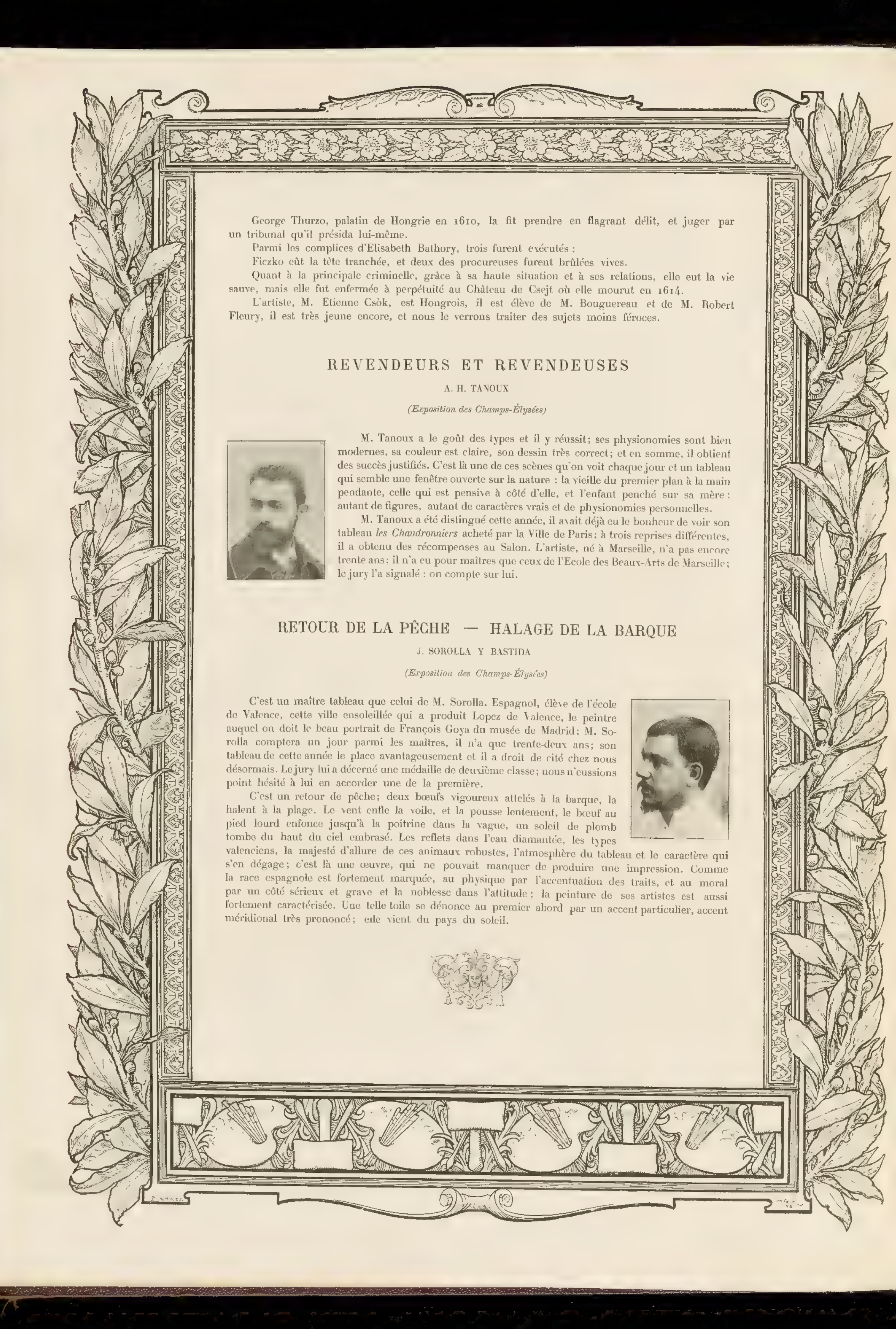
(Exposition des Champs-Elysées)

C'est une horrible aventure que celle dont M. Csòk se fait l'interprète, et s'il y a là un drame qui, forcément, arrête la foule; la mémoire de la comtesse Elisabeth Bathory, qui en est l'héroïne et la pitoyable actrice, n'a pas à gagner à sa divulgation.

Elisabeth Bathory, pour se divertir, fait amener devant elle des jeunes femmes que poussent des mégères, et les fait étendre nues devant elle dans une épaisse couche de neige. Pendant que les malheureuses, les membres glacés, raidis par le froid, poussent des hurlements; elle se repaît avec délices du spectacle, couchée dans un large fauteuil, chaudement vêtue, défiant la bise, les pieds sur un tapis moëlleux; ses courtisans, autour d'elle, prennent part à sa joie; et pour rendre la souffrance plus aiguë, les sorcières qui sont ses complices, puisent de l'eau glacée à un bassin couvert de stalactites et la jettent sur les pauvres corps nus.

Cette Elisabeth était le dernier rejeton de la célèbre famille de Bathory, fille de George Bathory, préfet du Comté de Szaboles et de Sztahmar, et veuve du Comte François de Nàdasdy, haut fonctionnaire de la Cour.

A Vienne, à Ecsed, à Sàrvàr, cette femme possédait des chambres de torture où, avec l'intendant Jean Ficzko, et quelques vieilles procureuses; elle faisait martyriser des jeunes filles, se délectant au spectacle de leurs souffrances atroces. C'étaient généralement des paysannes; on a compté plus de cent victimes.



George Thurzo, palatin de Hongrie en 1610, la fit prendre en flagrant délit, et juger par un tribunal qu'il présida lui-même.

Parmi les complices d'Elisabeth Bathory, trois furent exécutés :

Ficzko eût la tête tranchée, et deux des procureuses furent brûlées vives.

Quant à la principale criminelle, grâce à sa haute situation et à ses relations, elle eut la vie sauve, mais elle fut enfermée à perpétuité au Château de Csejt où elle mourut en 1614.

L'artiste, M. Etienne Csòk, est Hongrois, il est élève de M. Bouguereau et de M. Robert Fleury, il est très jeune encore, et nous le verrons traiter des sujets moins féroces.

REVENDEURS ET REVENDEUSES

A. H. TANOUX

(Exposition des Champs-Élysées)

M. Tanoux a le goût des types et il y réussit; ses physionomies sont bien modernes, sa couleur est claire, son dessin très correct; et en somme, il obtient des succès justifiés. C'est là une de ces scènes qu'on voit chaque jour et un tableau qui semble une fenêtre ouverte sur la nature : la vieille du premier plan à la main pendante, celle qui est pensive à côté d'elle, et l'enfant penché sur sa mère ; autant de figures, autant de caractères vrais et de physionomies personnelles.

M. Tanoux a été distingué cette année, il avait déjà eu le bonheur de voir son tableau *les Chaudronniers* acheté par la Ville de Paris; à trois reprises différentes, il a obtenu des récompenses au Salon. L'artiste, né à Marseille, n'a pas encore trente ans; il n'a eu pour maîtres que ceux de l'Ecole des Beaux-Arts de Marseille; le jury l'a signalé : on compte sur lui.

RETOUR DE LA PÊCHE — HALAGE DE LA BARQUE

J. SOROLLA Y BASTIDA

(Exposition des Champs-Élysées)

C'est un maître tableau que celui de M. Sorolla. Espagnol, élève de l'école de Valence, cette ville ensoleillée qui a produit Lopez de Valence, le peintre auquel on doit le beau portrait de François Goya du musée de Madrid; M. Sorolla comptera un jour parmi les maîtres, il n'a que trente-deux ans; son tableau de cette année le place avantageusement et il a droit de cité chez nous désormais. Le jury lui a décerné une médaille de deuxième classe; nous n'eussions point hésité à lui en accorder une de la première.

C'est un retour de pêche; deux bœufs vigoureux attelés à la barque, la halent à la plage. Le vent enfle la voile, et la pousse lentement, le bœuf au pied lourd enfonce jusqu'à la poitrine dans la vague, un soleil de plomb tombe du haut du ciel embrasé. Les reflets dans l'eau diamantée, les types valenciens, la majesté d'allure de ces animaux robustes, l'atmosphère du tableau et le caractère qui s'en dégage; c'est là une œuvre, qui ne pouvait manquer de produire une impression. Comme la race espagnole est fortement marquée, au physique par l'accentuation des traits, et au moral par un côté sérieux et grave et la noblesse dans l'attitude ; la peinture de ses artistes est aussi fortement caractérisée. Une telle toile se dénonce au premier abord par un accent particulier, accent méridional très prononcé; elle vient du pays du soleil.



Imp. Draeger & Lesieur Paris

Les bords du Loing (automne)

Allongé



Après la victoire (marbre polychrome)

M. Allouard



Imp. Draeger &

Bartholdi

La Suisse secourant les douleurs de Strasbourg



M. le Président Félix Faure



Chaque âge a ses plaisirs



Elisabeth Bathori (Hongrie, 1600)

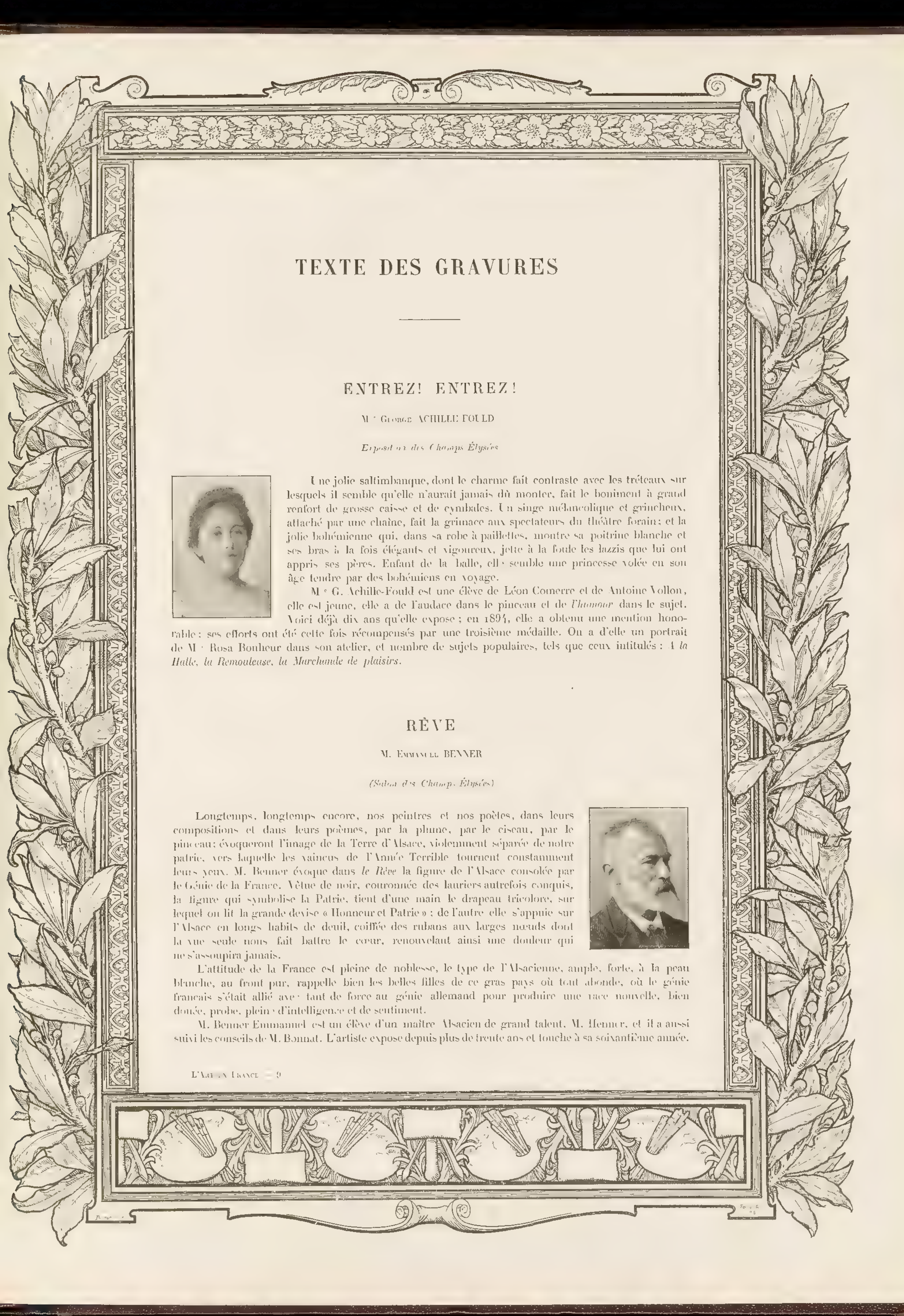
Étienne Csók



Revendeurs et Revendeuses



Retour de la pêche; hâlage de la barque



TEXTE DES GRAVURES

ENTREZ! ENTREZ!

Mme George ACHILLE FOULD

Exposition des Champs Élysées

Une jolie saltimbanque, dont le charme fait contraste avec les tréteaux sur lesquels il semble qu'elle n'aurait jamais dû monter, fait le boniment à grand renfort de grosse caisse et de cymbales. Un singe mélancolique et grincheux, attaché par une chaîne, fait la grimace aux spectateurs du théâtre forain; et la jolie bohémienne qui, dans sa robe à paillettes, montre sa poitrine blanche et ses bras à la fois élégants et vigoureux, jette à la foule les lazzis que lui ont appris ses pères. Enfant de la balle, elle semble une princesse volée en son âge tendre par des bohémiens en voyage.

Mme G. Achille-Fould est une élève de Léon Comerre et de Antoine Vollon, elle est jeune, elle a de l'audace dans le pinceau et de l'*humour* dans le sujet. Voici déjà dix ans qu'elle expose ; en 1894, elle a obtenu une mention honorable : ses efforts ont été cette fois récompensés par une troisième médaille. On a d'elle un portrait de Mlle Rosa Bonheur dans son atelier, et nombre de sujets populaires, tels que ceux intitulés : *A la Halle, la Remouleuse, la Marchande de plaisirs.*

RÊVE

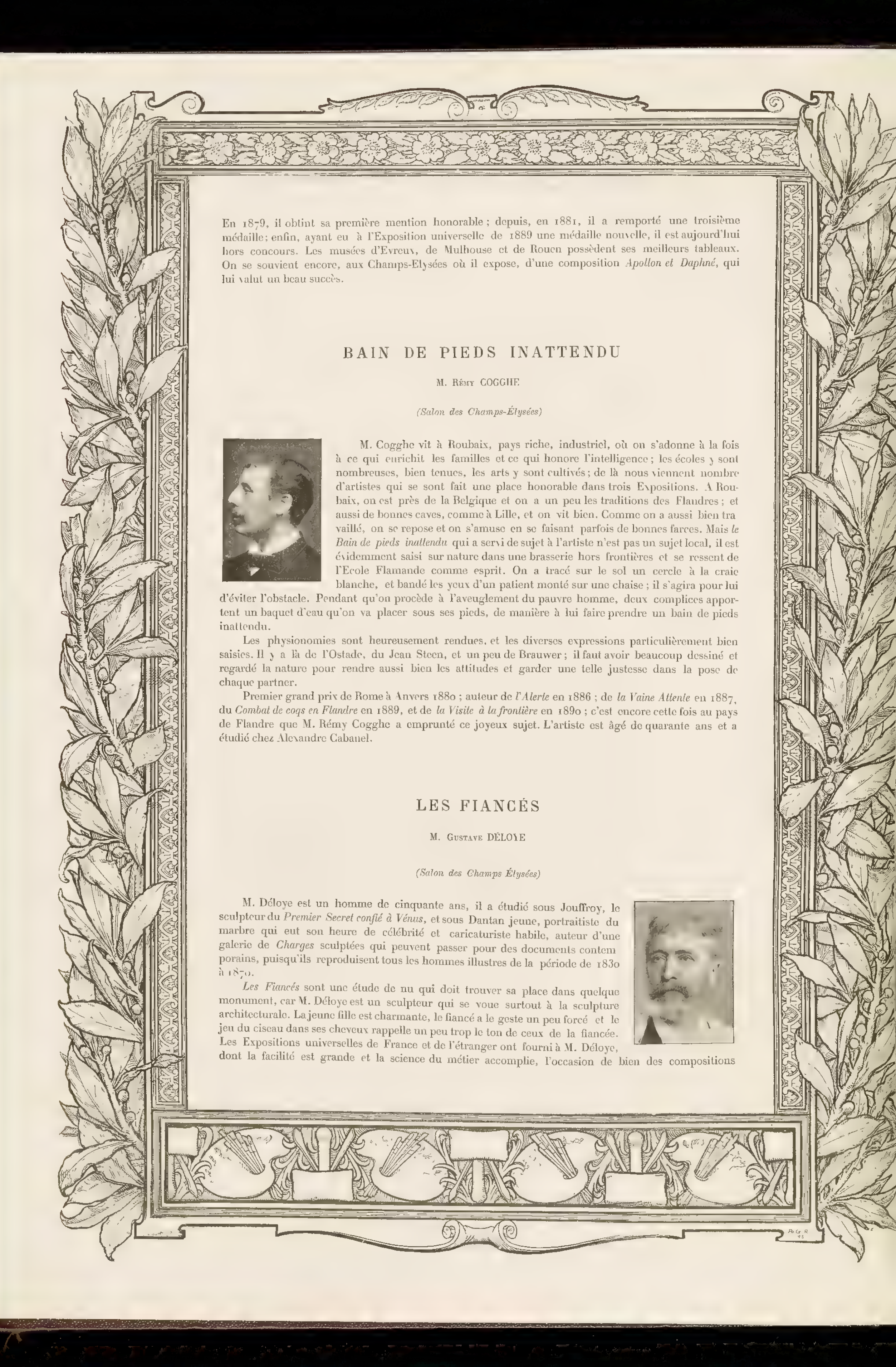
M. Emmanuel BENNER

(Salon des Champs Élysées)

Longtemps, longtemps encore, nos peintres et nos poètes, dans leurs compositions et dans leurs poèmes, par la plume, par le ciseau, par le pinceau; évoqueront l'image de la Terre d'Alsace, violemment séparée de notre patrie, vers laquelle les vaincus de l'Année Terrible tournent constamment leurs yeux. M. Benner évoque dans *le Rêve* la figure de l'Alsace consolée par le Génie de la France. Vêtue de noir, couronnée des lauriers autrefois conquis, la figure qui symbolise la Patrie, tient d'une main le drapeau tricolore, sur lequel on lit la grande devise « Honneur et Patrie » ; de l'autre elle s'appuie sur l'Alsace en longs habits de deuil, coiffée des rubans aux larges nœuds dont la vue seule nous fait battre le cœur, renouvelant ainsi une douleur qui ne s'assoupira jamais.

L'attitude de la France est pleine de noblesse, le type de l'Alsacienne, ample, forte, à la peau blanche, au front pur, rappelle bien les belles filles de ce gras pays où tout abonde, où le génie français s'était allié avec tant de force au génie allemand pour produire une race nouvelle, bien douée, probe, pleine d'intelligence et de sentiment.

M. Benner Emmanuel est un élève d'un maître Alsacien de grand talent, M. Henner, et il a aussi suivi les conseils de M. Bonnat. L'artiste expose depuis plus de trente ans et touche à sa soixantième année.



En 1879, il obtint sa première mention honorable ; depuis, en 1881, il a remporté une troisième médaille; enfin, ayant eu à l'Exposition universelle de 1889 une médaille nouvelle, il est aujourd'hui hors concours. Les musées d'Evreux, de Mulhouse et de Rouen possèdent ses meilleurs tableaux. On se souvient encore, aux Champs-Elysées où il expose, d'une composition *Apollon et Daphné*, qui lui valut un beau succès.

BAIN DE PIEDS INATTENDU

M. Rémy COGGHE

(Salon des Champs-Élysées)

M. Cogghe vit à Roubaix, pays riche, industriel, où on s'adonne à la fois à ce qui enrichit les familles et ce qui honore l'intelligence ; les écoles y sont nombreuses, bien tenues, les arts y sont cultivés; de là nous viennent nombre d'artistes qui se sont fait une place honorable dans trois Expositions. A Roubaix, on est près de la Belgique et on a un peu les traditions des Flandres ; et aussi de bonnes caves, comme à Lille, et on vit bien. Comme on a aussi bien travaillé, on se repose et on s'amuse en se faisant parfois de bonnes farces. Mais *le Bain de pieds inattendu* qui a servi de sujet à l'artiste n'est pas un sujet local, il est évidemment saisi sur nature dans une brasserie hors frontières et se ressent de l'Ecole Flamande comme esprit. On a tracé sur le sol un cercle à la craie blanche, et bandé les yeux d'un patient monté sur une chaise ; il s'agira pour lui d'éviter l'obstacle. Pendant qu'on procède à l'aveuglement du pauvre homme, deux complices apportent un baquet d'eau qu'on va placer sous ses pieds, de manière à lui faire prendre un bain de pieds inattendu.

Les physionomies sont heureusement rendues, et les diverses expressions particulièrement bien saisies. Il y a là de l'Ostade, du Jean Steen, et un peu de Brauwer ; il faut avoir beaucoup dessiné et regardé la nature pour rendre aussi bien les attitudes et garder une telle justesse dans la pose de chaque partner.

Premier grand prix de Rome à Anvers 1880 ; auteur de *l'Alerte* en 1886 ; de *la Vaine Attente* en 1887, du *Combat de coqs en Flandre* en 1889, et de *la Visite à la frontière* en 1890 ; c'est encore cette fois au pays de Flandre que M. Rémy Cogghe a emprunté ce joyeux sujet. L'artiste est âgé de quarante ans et a étudié chez Alexandre Cabanel.

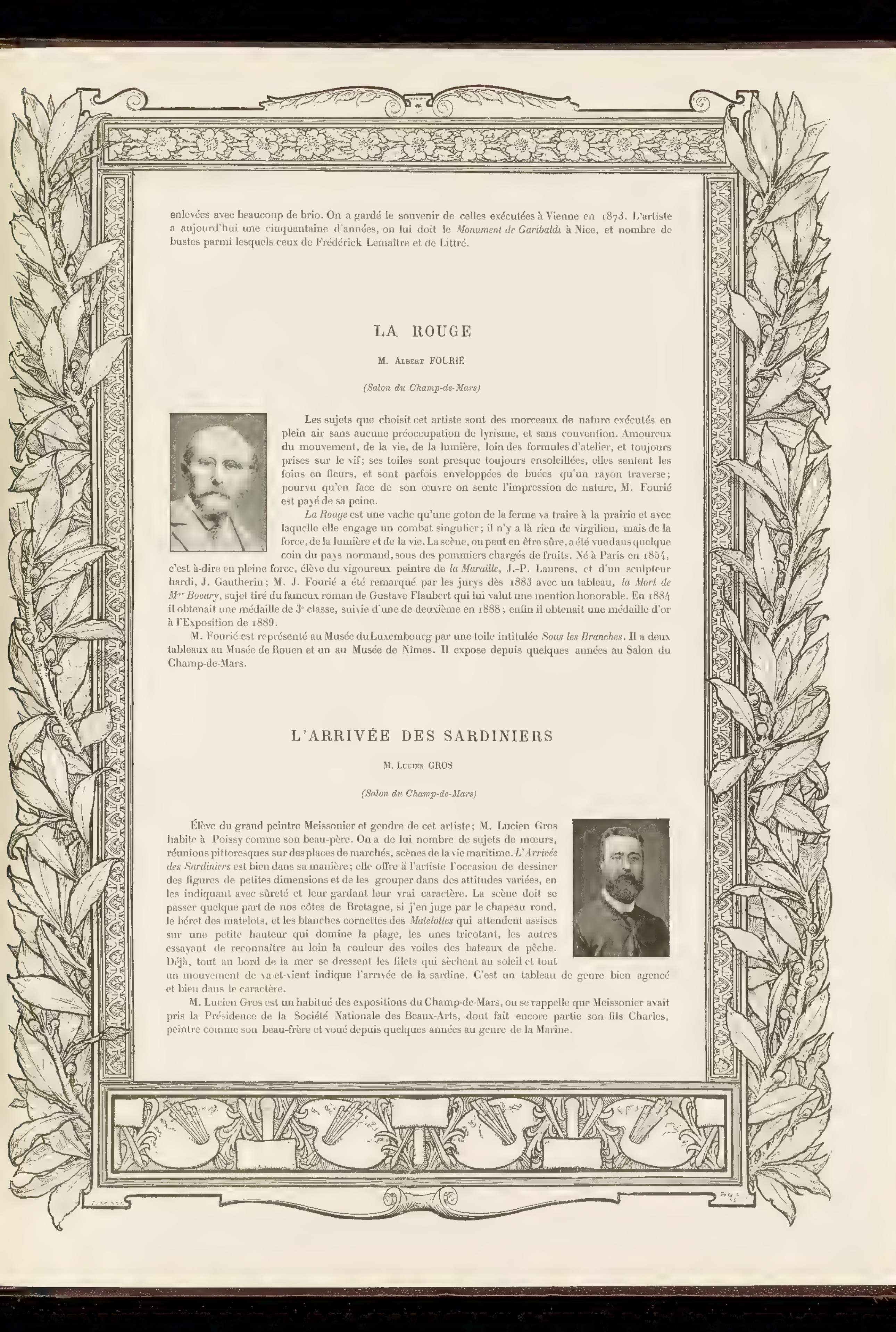
LES FIANCÉS

M. Gustave DÉLOYE

(Salon des Champs Élysées)

M. Déloye est un homme de cinquante ans, il a étudié sous Jouffroy, le sculpteur du *Premier Secret confié à Vénus*, et sous Dantan jeune, portraitiste du marbre qui eut son heure de célébrité et caricaturiste habile, auteur d'une galerie de *Charges* sculptées qui peuvent passer pour des documents contemporains, puisqu'ils reproduisent tous les hommes illustres de la période de 1830 à 1870.

Les Fiancés sont une étude de nu qui doit trouver sa place dans quelque monument, car M. Déloye est un sculpteur qui se voue surtout à la sculpture architecturale. La jeune fille est charmante, le fiancé a le geste un peu forcé et le jeu du ciseau dans ses cheveux rappelle un peu trop le ton de ceux de la fiancée. Les Expositions universelles de France et de l'étranger ont fourni à M. Déloye, dont la facilité est grande et la science du métier accomplie, l'occasion de bien des compositions



enlevées avec beaucoup de brio. On a gardé le souvenir de celles exécutées à Vienne en 1873. L'artiste a aujourd'hui une cinquantaine d'années, on lui doit le *Monument de Garibaldi* à Nice, et nombre de bustes parmi lesquels ceux de Frédérick Lemaître et de Littré.

LA ROUGE

M. Albert FOURIÉ

(Salon du Champ-de-Mars)

Les sujets que choisit cet artiste sont des morceaux de nature exécutés en plein air sans aucune préoccupation de lyrisme, et sans convention. Amoureux du mouvement, de la vie, de la lumière, loin des formules d'atelier, et toujours prises sur le vif; ses toiles sont presque toujours ensoleillées, elles sentent les foins en fleurs, et sont parfois enveloppées de buées qu'un rayon traverse; pourvu qu'en face de son œuvre on sente l'impression de nature, M. Fourié est payé de sa peine.

La Rouge est une vache qu'une goton de la ferme va traire à la prairie et avec laquelle elle engage un combat singulier; il n'y a là rien de virgilien, mais de la force, de la lumière et de la vie. La scène, on peut en être sûre, a été vue dans quelque coin du pays normand, sous des pommiers chargés de fruits. Né à Paris en 1854, c'est à-dire en pleine force, élève du vigoureux peintre de *la Muraille*, J.-P. Laurens, et d'un sculpteur hardi, J. Gautherin; M. J. Fourié a été remarqué par les jurys dès 1883 avec un tableau, *la Mort de Mme Bovary*, sujet tiré du fameux roman de Gustave Flaubert qui lui valut une mention honorable. En 1884 il obtenait une médaille de 3e classe, suivie d'une de deuxième en 1888; enfin il obtenait une médaille d'or à l'Exposition de 1889.

M. Fourié est représenté au Musée du Luxembourg par une toile intitulée *Sous les Branches*. Il a deux tableaux au Musée de Rouen et un au Musée de Nîmes. Il expose depuis quelques années au Salon du Champ-de-Mars.

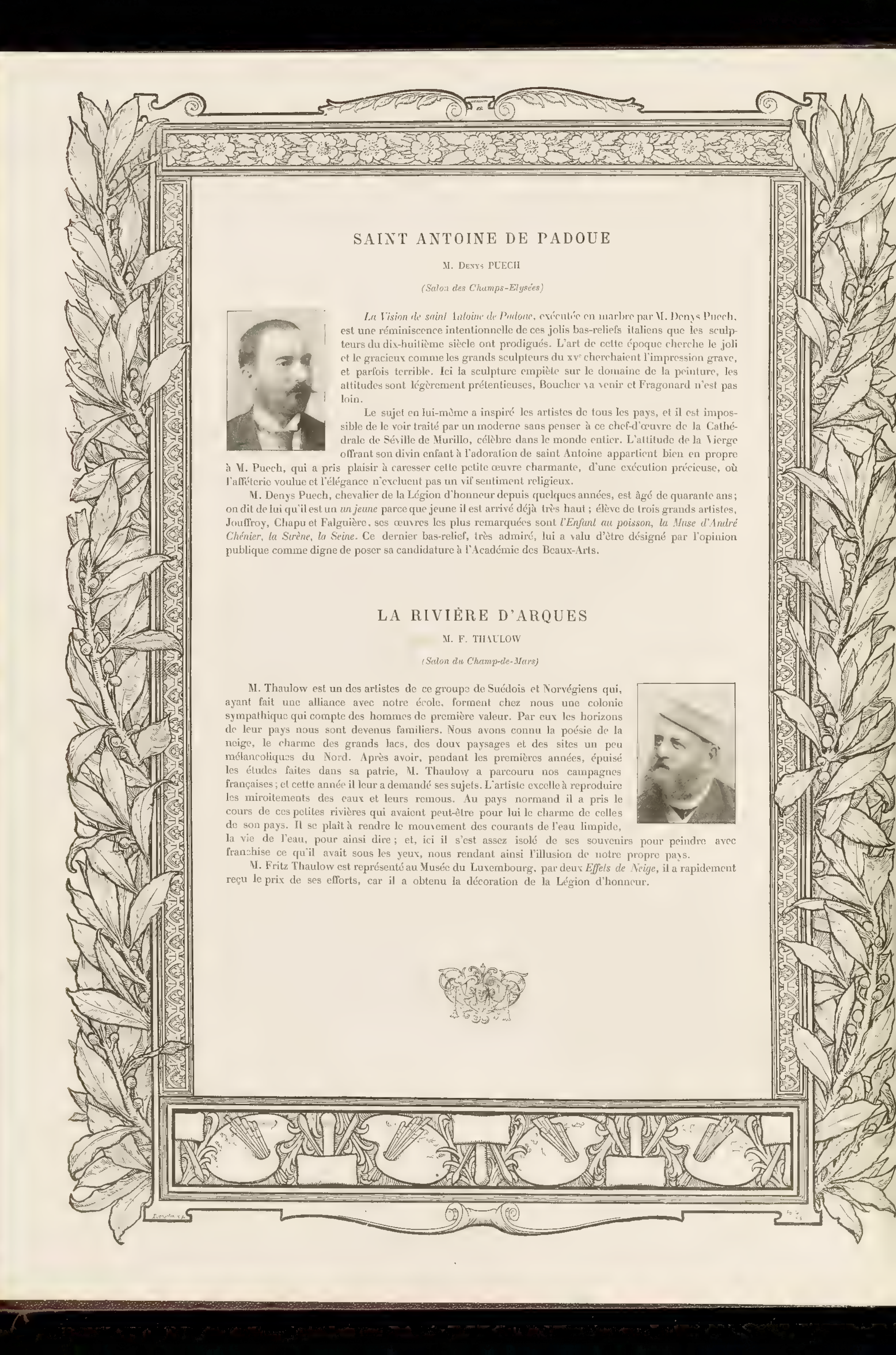
L'ARRIVÉE DES SARDINIERS

M. Lucien GROS

(Salon du Champ-de-Mars)

Élève du grand peintre Meissonier et gendre de cet artiste; M. Lucien Gros habite à Poissy comme son beau-père. On a de lui nombre de sujets de mœurs, réunions pittoresques sur des places de marchés, scènes de la vie maritime. *L'Arrivée des Sardiniers* est bien dans sa manière; elle offre à l'artiste l'occasion de dessiner des figures de petites dimensions et de les grouper dans des attitudes variées, en les indiquant avec sûreté et leur gardant leur vrai caractère. La scène doit se passer quelque part de nos côtes de Bretagne, si j'en juge par le chapeau rond, le béret des matelots, et les blanches cornettes des *Matelottes* qui attendent assises sur une petite hauteur qui domine la plage, les unes tricotant, les autres essayant de reconnaître au loin la couleur des voiles des bateaux de pêche. Déjà, tout au bord de la mer se dressent les filets qui sèchent au soleil et tout un mouvement de va-et-vient indique l'arrivée de la sardine. C'est un tableau de genre bien agencé et bien dans le caractère.

M. Lucien Gros est un habitué des expositions du Champ-de-Mars, on se rappelle que Meissonier avait pris la Présidence de la Société Nationale des Beaux-Arts, dont fait encore partie son fils Charles, peintre comme son beau-frère et voué depuis quelques années au genre de la Marine.



SAINT ANTOINE DE PADOUE

M. Denys PUECH

(Salon des Champs-Elysées)

La Vision de saint Antoine de Padoue, exécutée en marbre par M. Denys Puech, est une réminiscence intentionnelle de ces jolis bas-reliefs italiens que les sculpteurs du dix-huitième siècle ont prodigués. L'art de cette époque cherche le joli et le gracieux comme les grands sculpteurs du xve cherchaient l'impression grave, et parfois terrible. Ici la sculpture empiète sur le domaine de la peinture, les attitudes sont légèrement prétentieuses, Boucher va venir et Fragonard n'est pas loin.

Le sujet en lui-même a inspiré les artistes de tous les pays, et il est impossible de le voir traité par un moderne sans penser à ce chef-d'œuvre de la Cathédrale de Séville de Murillo, célèbre dans le monde entier. L'attitude de la Vierge offrant son divin enfant à l'adoration de saint Antoine appartient bien en propre à M. Puech, qui a pris plaisir à caresser cette petite œuvre charmante, d'une exécution précieuse, où l'afféterie voulue et l'élégance n'excluent pas un vif sentiment religieux.

M. Denys Puech, chevalier de la Légion d'honneur depuis quelques années, est âgé de quarante ans; on dit de lui qu'il est un *un jeune* parce que jeune il est arrivé déjà très haut ; élève de trois grands artistes, Jouffroy, Chapu et Falguière, ses œuvres les plus remarquées sont *l'Enfant au poisson, la Muse d'André Chénier, la Sirène, la Seine*. Ce dernier bas-relief, très admiré, lui a valu d'être désigné par l'opinion publique comme digne de poser sa candidature à l'Académie des Beaux-Arts.

LA RIVIÈRE D'ARQUES

M. F. THAULOW

(Salon du Champ-de-Mars)

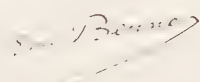
M. Thaulow est un des artistes de ce groupe de Suédois et Norvégiens qui, ayant fait une alliance avec notre école, forment chez nous une colonie sympathique qui compte des hommes de première valeur. Par eux les horizons de leur pays nous sont devenus familiers. Nous avons connu la poésie de la neige, le charme des grands lacs, des doux paysages et des sites un peu mélancoliques du Nord. Après avoir, pendant les premières années, épuisé les études faites dans sa patrie, M. Thaulow a parcouru nos campagnes françaises ; et cette année il leur a demandé ses sujets. L'artiste excelle à reproduire les miroitements des eaux et leurs remous. Au pays normand il a pris le cours de ces petites rivières qui avaient peut-être pour lui le charme de celles de son pays. Il se plaît à rendre le mouvement des courants de l'eau limpide, la vie de l'eau, pour ainsi dire ; et, ici il s'est assez isolé de ses souvenirs pour peindre avec franchise ce qu'il avait sous les yeux, nous rendant ainsi l'illusion de notre propre pays.

M. Fritz Thaulow est représenté au Musée du Luxembourg, par deux *Effets de Neige*, il a rapidement reçu le prix de ses efforts, car il a obtenu la décoration de la Légion d'honneur.



Entrez! Entrez!

Rêve





Le bain de pieds inattendu

Remy Cogghe



Les Fiancés marbre

GÉLOYE



La " Rouge "



L'arrivée des Sardiniers

L Groy



Vision de Saint Antoine de Padoue marbre D. PUECH



La rivière d'Arques

Frits Thaulow

TEXTE DES GRAVURES



UN PHILOSOPHE

Mme LUCAS ROBIQUET

(Salon des Champs-Elysées)



Parmi les *Orientalistes* qui forment une école à part dans l'Ecole moderne, Mme Lucas Robiquet sollicite une place et l'obtient puisque déjà plusieurs de ses scènes de mœurs de la vie arabe ont été remarquées, et l'une d'elles a mérité une médaille en 1894.

Le *Philosophe* qui a servi de type à l'artiste est un de ces Diogènes de l'Orient qu'on rencontre dans toutes les villes mahométanes au coin des ruelles ou des places publiques accroupis au soleil, objet du respect de tous malgré ses haillons, insoucieux du temps, de la fortune et des choses d'ici bas, vivant dans un *kief* perpétuel. « Ne le dérange pas, dit le poète, il t'appellerait chien » ; le philosophe ne demande comme Diogène qu'une seule grâce : « Ote-toi de mon soleil ». L'artiste a voulu reproduire un des caractères les plus frappants de la vie arabe, et en même temps, elle a fait œuvre de peintre en luttant avec la lumière, en enveloppant sa figure dans la lumière et s'essayant à détacher le grossier burnous clair qui revêt son philosophe sur le fond blanc de la muraille près de laquelle il passe de longues heures accroupi.

Madame Lucas Robiquet est une élève de Barrias, elle ne néglige aucune occasion d'exposer ; et nous avions déjà remarqué son œuvre, en dehors des Expositions annuelles, dans les salons de la rue de Sèze.

ÉCOLE DE MISÈRE

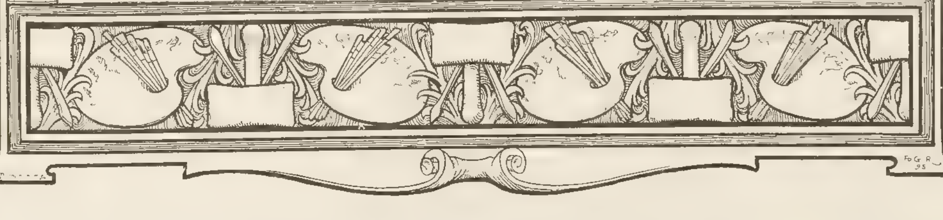
Mr P. M. BEYLE

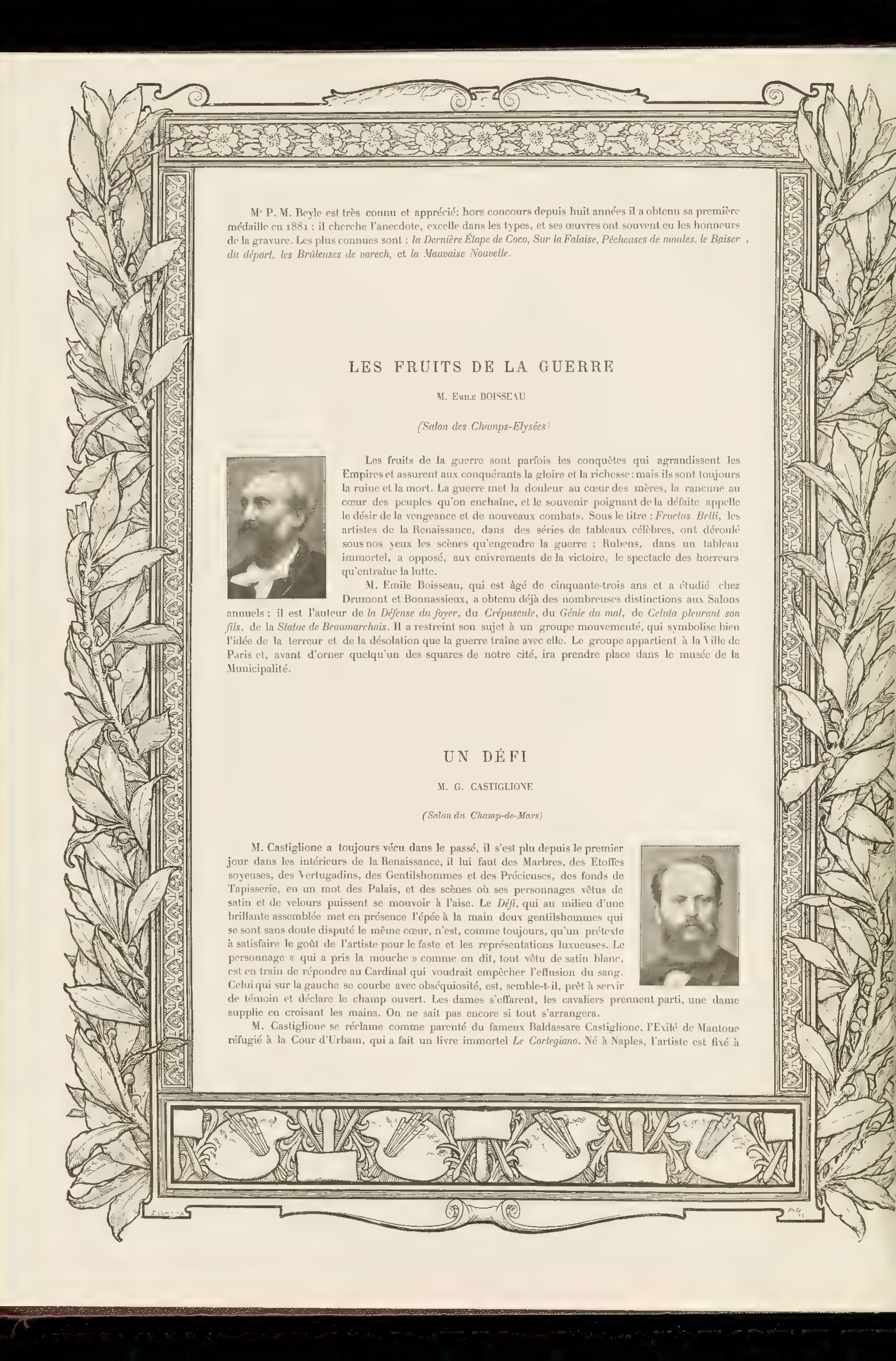
(Salon des Champs-Elysées)



A la porte d'un village français, des *Forains*, de ceux qui voyagent à petite journée dans des voitures qui contiennent toute leur fortune et offrent un abri à la famille souvent très nombreuse, se sont arrêtés et font des préparatifs de fête. Le chef de la Troupe, qui fait un peu tous les métiers, même au besoin celui de peintre d'enseigne, prépare un gigantesque programme de la séance extraordinaire qu'il donnera le jour même. C'est le matin, on est sorti de bonne heure de la maison ambulante, et tout le monde est à l'œuvre. Celle-ci prépare le tambour, celle-là les instruments de musique ; la mère donne à téter à son dernier-né, le fils aîné surveille le pot-au feu, et l'impresario, grimpé sur une échelle, dessine d'une main sûre le portrait de « *la Belle Fathmmah, âgée de dix-huit ans qui pèse trois cents kilogs d'un seul bloc* ». Il ne faut pas laisser ignorer à la foule qui cette après-midi va se presser autour des tréteaux que « *cette superbe personne fut honorée par le sultan Moucharabi II et par la faculté de médecine de Tombouctou* ».

Ecole de Misère, tel est le titre que l'artiste donne à son sujet, mais c'est une misère à l'air libre, et cette vie de bohème a de l'attrait pour tout ce monde-là.





Mr P. M. Beyle est très connu et apprécié; hors concours depuis huit années il a obtenu sa première médaille en 1881 ; il cherche l'anecdote, excelle dans les types, et ses œuvres ont souvent eu les honneurs de la gravure. Les plus connues sont : *la Dernière Étape de Coco, Sur la Falaise, Pêcheuses de moules, le Baiser du départ, les Brûleuses de varech,* et *la Mauvaise Nouvelle.*

LES FRUITS DE LA GUERRE

M. Emile BOISSEAU

(Salon des Champs-Elysées)

Les fruits de la guerre sont parfois les conquêtes qui agrandissent les Empires et assurent aux conquérants la gloire et la richesse ; mais ils sont toujours la ruine et la mort. La guerre met la douleur au cœur des mères, la rancune au cœur des peuples qu'on enchaîne, et le souvenir poignant de la défaite appelle le désir de la vengeance et de nouveaux combats. Sous le titre : *Fructus Belli,* les artistes de la Renaissance, dans des séries de tableaux célèbres, ont déroulé sous nos yeux les scènes qu'engendre la guerre ; Rubens, dans un tableau immortel, a opposé, aux enivrements de la victoire, le spectacle des horreurs qu'entraîne la lutte.

M. Emile Boisseau, qui est âgé de cinquante-trois ans et a étudié chez Drumont et Bonnassieux, a obtenu déjà des nombreuses distinctions aux Salons annuels ; il est l'auteur de *la Défense du foyer,* du *Crépuscule,* du *Génie du mal,* de *Celuta pleurant son fils,* de la *Statue de Beaumarchais.* Il a restreint son sujet à un groupe mouvementé, qui symbolise bien l'idée de la terreur et de la désolation que la guerre traîne avec elle. Le groupe appartient à la Ville de Paris et, avant d'orner quelqu'un des squares de notre cité, ira prendre place dans le musée de la Municipalité.

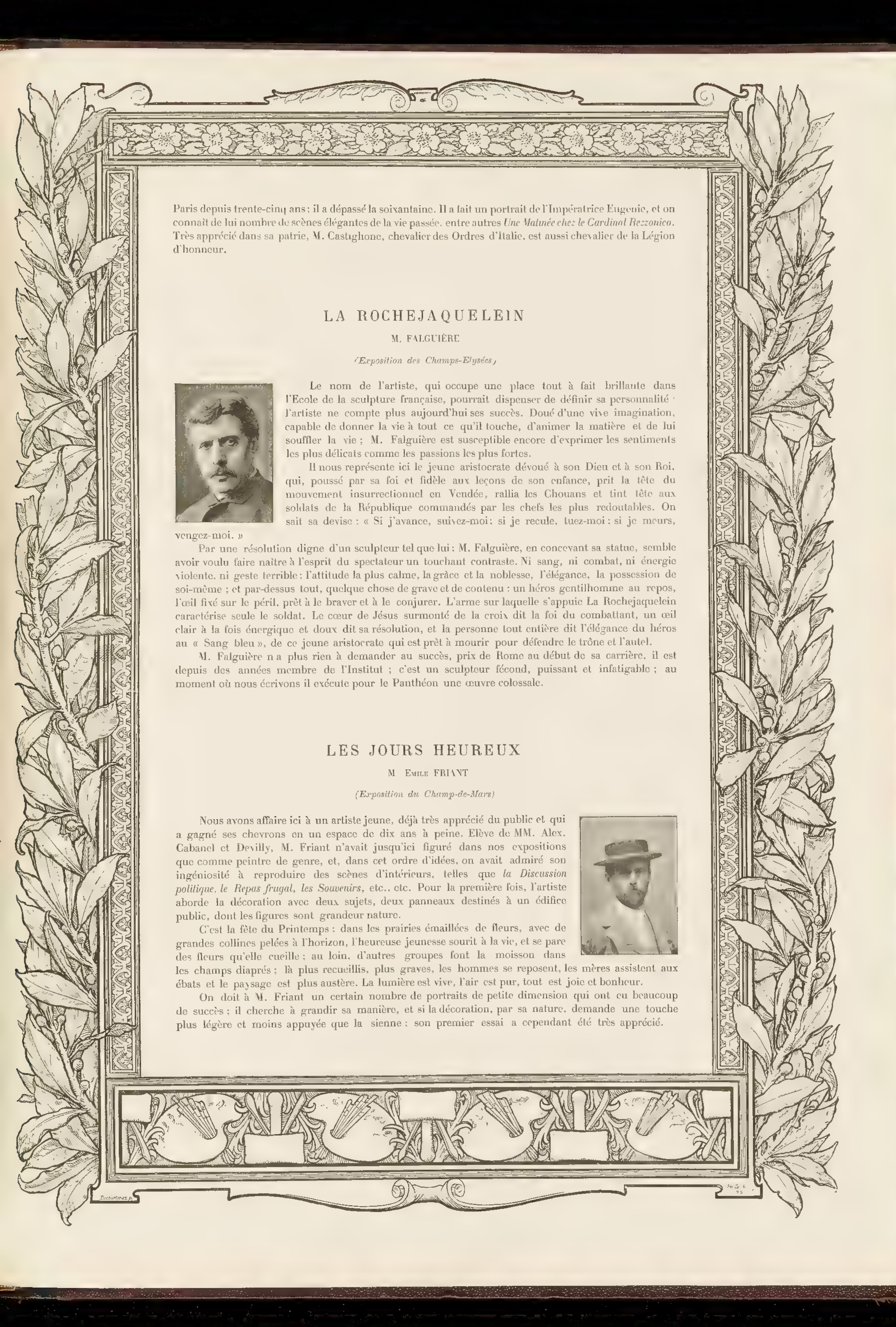
UN DÉFI

M. G. CASTIGLIONE

(Salon du Champ-de-Mars)

M. Castiglione a toujours vécu dans le passé, il s'est plu depuis le premier jour dans les intérieurs de la Renaissance, il lui faut des Marbres, des Etoffes soyeuses, des Vertugadins, des Gentilshommes et des Précieuses, des fonds de Tapisserie, en un mot des Palais, et des scènes où ses personnages vêtus de satin et de velours puissent se mouvoir à l'aise. Le *Défi,* qui au milieu d'une brillante assemblée met en présence l'épée à la main deux gentilshommes qui se sont sans doute disputé le même cœur, n'est, comme toujours, qu'un prétexte à satisfaire le goût de l'artiste pour le faste et les représentations luxueuses. Le personnage « qui a pris la mouche » comme on dit, tout vêtu de satin blanc, est en train de répondre au Cardinal qui voudrait empêcher l'effusion du sang. Celui qui sur la gauche se courbe avec obséquiosité, est, semble-t-il, prêt à servir de témoin et déclare le champ ouvert. Les dames s'effarent, les cavaliers prennent parti, une dame supplie en croisant les mains. On ne sait pas encore si tout s'arrangera.

M. Castiglione se réclame comme parenté du fameux Baldassare Castiglione, l'Exilé de Mantoue réfugié à la Cour d'Urbain, qui a fait un livre immortel *Le Cortegiano.* Né à Naples, l'artiste est fixé à



Paris depuis trente-cinq ans; il a dépassé la soixantaine. Il a fait un portrait de l'Impératrice Eugenie, et on connaît de lui nombre de scènes élégantes de la vie passée, entre autres *Une Matinée chez le Cardinal Rezzonico*. Très apprécié dans sa patrie, M. Castiglione, chevalier des Ordres d'Italie, est aussi chevalier de la Légion d'honneur.

LA ROCHEJAQUELEIN

M. FALGUIÈRE

(Exposition des Champs-Elysées)

Le nom de l'artiste, qui occupe une place tout à fait brillante dans l'Ecole de la sculpture française, pourrait dispenser de définir sa personnalité : l'artiste ne compte plus aujourd'hui ses succès. Doué d'une vive imagination, capable de donner la vie à tout ce qu'il touche, d'animer la matière et de lui souffler la vie ; M. Falguière est susceptible encore d'exprimer les sentiments les plus délicats comme les passions les plus fortes.

Il nous représente ici le jeune aristocrate dévoué à son Dieu et à son Roi, qui, poussé par sa foi et fidèle aux leçons de son enfance, prit la tête du mouvement insurrectionnel en Vendée, rallia les Chouans et tint tête aux soldats de la République commandés par les chefs les plus redoutables. On sait sa devise : « Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi. »

Par une résolution digne d'un sculpteur tel que lui : M. Falguière, en concevant sa statue, semble avoir voulu faire naître à l'esprit du spectateur un touchant contraste. Ni sang, ni combat, ni énergie violente, ni geste terrible ; l'attitude la plus calme, la grâce et la noblesse, l'élégance, la possession de soi-même ; et par-dessus tout, quelque chose de grave et de contenu : un héros gentilhomme au repos, l'œil fixé sur le péril, prêt à le braver et à le conjurer. L'arme sur laquelle s'appuie La Rochejaquelein caractérise seule le soldat. Le cœur de Jésus surmonté de la croix dit la foi du combattant, un œil clair à la fois énergique et doux dit sa résolution, et la personne tout entière dit l'élégance du héros au « Sang bleu », de ce jeune aristocrate qui est prêt à mourir pour défendre le trône et l'autel.

M. Falguière n'a plus rien à demander au succès, prix de Rome au début de sa carrière, il est depuis des années membre de l'Institut ; c'est un sculpteur fécond, puissant et infatigable ; au moment où nous écrivons il exécute pour le Panthéon une œuvre colossale.

LES JOURS HEUREUX

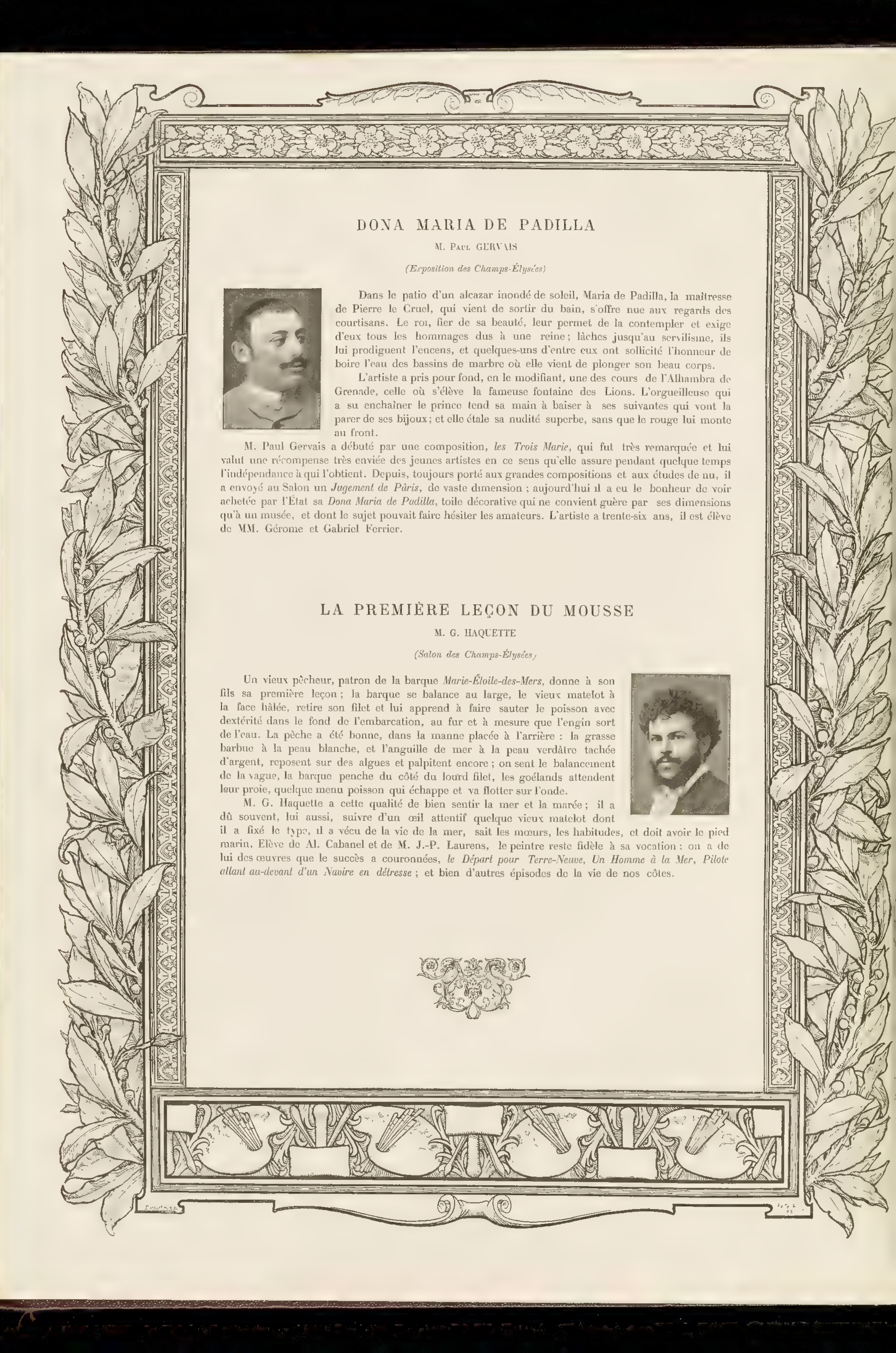
M. EMILE FRIANT

(Exposition du Champ-de-Mars)

Nous avons affaire ici à un artiste jeune, déjà très apprécié du public et qui a gagné ses chevrons en un espace de dix ans à peine. Elève de MM. Alex. Cabanel et Devilly, M. Friant n'avait jusqu'ici figuré dans nos expositions que comme peintre de genre, et, dans cet ordre d'idées, on avait admiré son ingéniosité à reproduire des scènes d'intérieurs, telles que *la Discussion politique, le Repas frugal, les Souvenirs*, etc., etc. Pour la première fois, l'artiste aborde la décoration avec deux sujets, deux panneaux destinés à un édifice public, dont les figures sont grandeur nature.

C'est la fête du Printemps : dans les prairies émaillées de fleurs, avec de grandes collines pelées à l'horizon, l'heureuse jeunesse sourit à la vie, et se pare des fleurs qu'elle cueille ; au loin, d'autres groupes font la moisson dans les champs diaprés ; là plus recueillis, plus graves, les hommes se reposent, les mères assistent aux ébats et le paysage est plus austère. La lumière est vive, l'air est pur, tout est joie et bonheur.

On doit à M. Friant un certain nombre de portraits de petite dimension qui ont eu beaucoup de succès ; il cherche à grandir sa manière, et si la décoration, par sa nature, demande une touche plus légère et moins appuyée que la sienne ; son premier essai a cependant été très apprécié.



DONA MARIA DE PADILLA

M. Paul GERVAIS

(Exposition des Champs-Élysées)

Dans le patio d'un alcazar inondé de soleil, Maria de Padilla, la maîtresse de Pierre le Cruel, qui vient de sortir du bain, s'offre nue aux regards des courtisans. Le roi, fier de sa beauté, leur permet de la contempler et exige d'eux tous les hommages dus à une reine; lâches jusqu'au servilisme, ils lui prodiguent l'encens, et quelques-uns d'entre eux ont sollicité l'honneur de boire l'eau des bassins de marbre où elle vient de plonger son beau corps.

L'artiste a pris pour fond, en le modifiant, une des cours de l'Alhambra de Grenade, celle où s'élève la fameuse fontaine des Lions. L'orgueilleuse qui a su enchaîner le prince tend sa main à baiser à ses suivantes qui vont la parer de ses bijoux; et elle étale sa nudité superbe, sans que le rouge lui monte au front.

M. Paul Gervais a débuté par une composition, *les Trois Marie*, qui fut très remarquée et lui valut une récompense très enviée des jeunes artistes en ce sens qu'elle assure pendant quelque temps l'indépendance à qui l'obtient. Depuis, toujours porté aux grandes compositions et aux études de nu, il a envoyé au Salon un *Jugement de Pâris*, de vaste dimension ; aujourd'hui il a eu le bonheur de voir achetée par l'État sa *Dona Maria de Padilla*, toile décorative qui ne convient guère par ses dimensions qu'à un musée, et dont le sujet pouvait faire hésiter les amateurs. L'artiste a trente-six ans, il est élève de MM. Gérome et Gabriel Ferrier.

LA PREMIÈRE LEÇON DU MOUSSE

M. G. HAQUETTE

(Salon des Champs-Élysées)

Un vieux pêcheur, patron de la barque *Marie-Étoile-des-Mers*, donne à son fils sa première leçon ; la barque se balance au large, le vieux matelot à la face hâlée, retire son filet et lui apprend à faire sauter le poisson avec dextérité dans le fond de l'embarcation, au fur et à mesure que l'engin sort de l'eau. La pêche a été bonne, dans la manne placée à l'arrière : la grasse barbue à la peau blanche, et l'anguille de mer à la peau verdâtre tachée d'argent, reposent sur des algues et palpitent encore ; on sent le balancement de la vague, la barque penche du côté du lourd filet, les goélands attendent leur proie, quelque menu poisson qui échappe et va flotter sur l'onde.

M. G. Haquette a cette qualité de bien sentir la mer et la marée ; il a dû souvent, lui aussi, suivre d'un œil attentif quelque vieux matelot dont il a fixé le type, il a vécu de la vie de la mer, sait les mœurs, les habitudes, et doit avoir le pied marin. Élève de Al. Cabanel et de M. J.-P. Laurens, le peintre reste fidèle à sa vocation : on a de lui des œuvres que le succès a couronnées, *le Départ pour Terre-Neuve*, *Un Homme à la Mer*, *Pilote allant au-devant d'un Navire en détresse* ; et bien d'autres épisodes de la vie de nos côtes.



Un Philosophe



École de misère ; préparatifs de fête

Bayle



Imp. Draeger & Lesieur, Paris

Les fruits de la guerre groupe marbre

E. Boisseau



Un défi (Venise, XVIe siècle)



Henri de la Rochejacquelin plâtre



Les jours heureux panneaux décoratifs

María de Padilla





La première leçon du mousse

G. Haquette



TEXTE DES GRAVURES

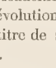
ORANGS-OUTANGS ET SAUVAGE DE BORNÉO

M. M. E. FRÉMIET

(Salon des Champs-Élysées)

Le sculpteur auquel on doit cette composition énergique est un des *Animaliers* qui représente le mieux cette spécialité depuis la mort de Barye, si apprécié dans toute l'Europe. Après M. Mène et le sculpteur Caïn, il reste presque seul à soutenir la renommée de l'Ecole Française. Mais M. Frémiet ne s'est pas borné à représenter des animaux, il s'est mesuré avec la figure humaine, et on lui doit quelques statues équestres, la *Jeanne d'Arc* de la place des Pyramides à Paris, le *Velasquez* du Jardin du Louvre et le *Raffet*, peintre militaire, placées au Jardin de l'Infante et groupées autour de notre Musée national.

La composition qu'on met sous les yeux du lecteur fait partie d'un ensemble destiné à la décoration du Muséum d'histoire naturelle dont M. Dutert est l'architecte, elle est destinée au Jardin des Plantes, où on s'attache à représenter plastiquement le règne animal et le règne végétal, elle nous montre un orang-outang luttant avec les nègres de Bornéo, et il y a là un drame palpitant. Poursuivi dans son repaire par un des naturels du pays, l'orang-outang, dont la force est terrible, a triomphé de l'homme et le tient sous sa patte puissante; ses petits, alléchés par la vue d'une proie qui ne saurait leur échapper, montrent leur joie et s'apprêtent à prendre part à la victoire remportée sur le Roi de la création.



M. Frémiet est tout à fait célèbre aujourd'hui, et a obtenu toutes les plus hautes récompenses des Jurys d'exposition, et il a couronné sa carrière en obtenant une place à l'Académie des Beaux-Arts, section de sculpture. Il est âgé aujourd'hui de soixante ans. Il a accompli une évolution rare dans la vie d'un artiste ; classé comme sculpteur animalier, il a voulu conquérir le titre de sculpteur, sans épithète ; le voilà désormais désigné lorsqu'il s'agit d'élever une statue équestre.



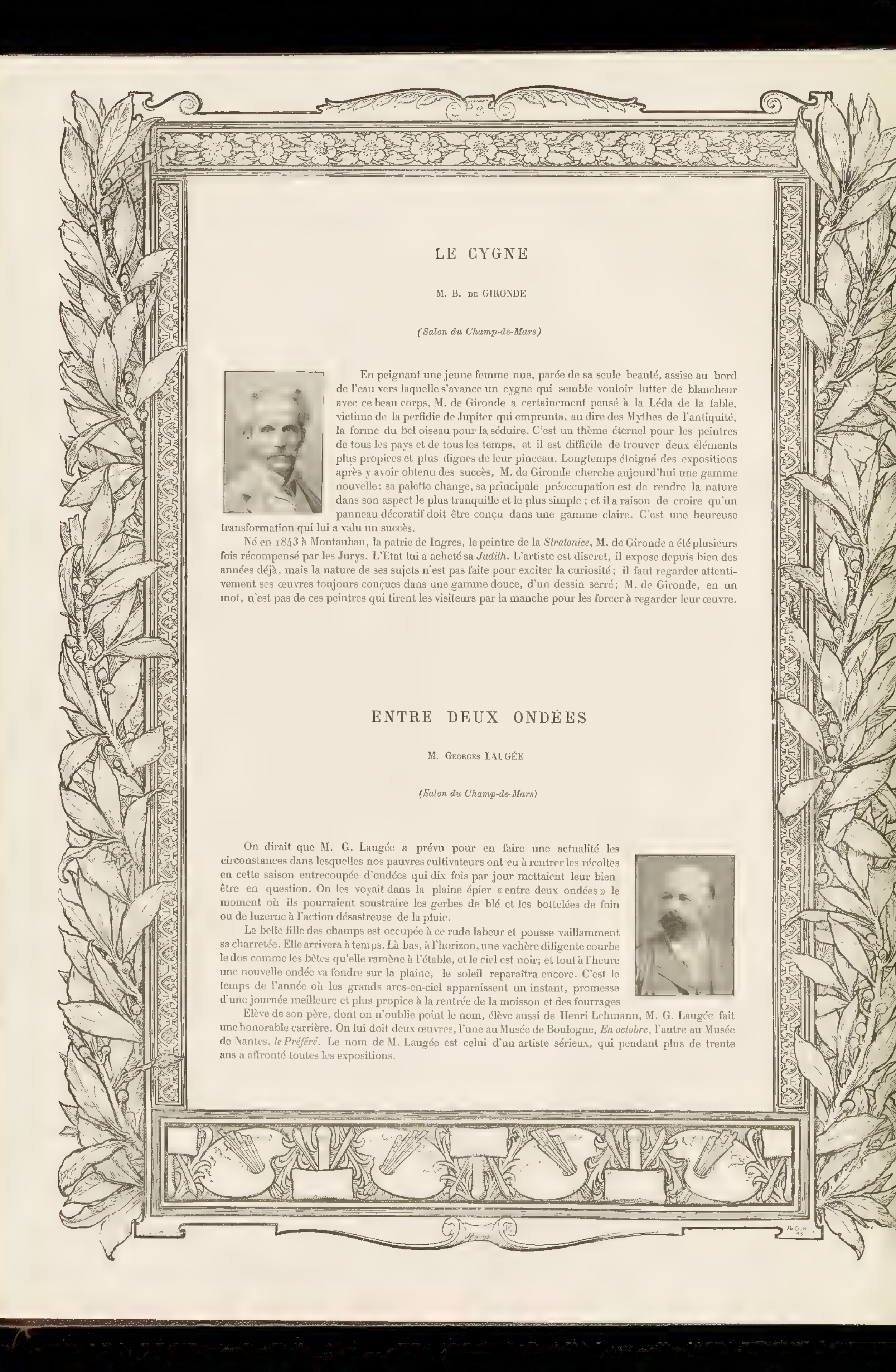
COCKERS AU MARAIS

M. J. Bertrand GÉLIBERT

(Salon des Champs-Élysées)



La Chasse au Marais de M. J. Bertrand Gélibert est plutôt un carnage qu'un divertissement de chasseurs. Les cockers nageaient paisiblement dans le marais, les chiens les ont poursuivis à vue et, avant que les chasseurs aient pu les tirer, il se sont élancés dans les roseaux et semblent les dévorer à belles dents. Il y a là beaucoup d'entrain et de verve, et l'épisode est très vif. M. Gélibert, qui est élève de son père dont le nom est très apprécié, est hors concours dans nos expositions; c'est un artiste qui dépasse maintenant la soixantaine. Un grand nombre de ses œuvres sont classées dans les châteaux et les rendez-vous de chasse, on voit une série de ses œuvres cynégitiques au château de Saint-Gerand-du-Vaux, chez M. Collas ; il a décoré aussi le château de Chamant du vicomte Greffulhe, celui du prince de Wagram, et le château des Carayon-Latour ; enfin après avoir orné l'église de Cap-Breton dans les Landes, pays où il a pris naissance, l'artiste a travaillé pour l'Ecosse, pour l'Amérique et pour la Russie.



LE CYGNE

M. B. de GIRONDE

(Salon du Champ-de-Mars)

En peignant une jeune femme nue, parée de sa seule beauté, assise au bord de l'eau vers laquelle s'avance un cygne qui semble vouloir lutter de blancheur avec ce beau corps, M. de Gironde a certainement pensé à la Léda de la fable, victime de la perfidie de Jupiter qui emprunta, au dire des Mythes de l'antiquité, la forme du bel oiseau pour la séduire. C'est un thème éternel pour les peintres de tous les pays et de tous les temps, et il est difficile de trouver deux éléments plus propices et plus dignes de leur pinceau. Longtemps éloigné des expositions après y avoir obtenu des succès, M. de Gironde cherche aujourd'hui une gamme nouvelle; sa palette change, sa principale préoccupation est de rendre la nature dans son aspect le plus tranquille et le plus simple ; et il a raison de croire qu'un panneau décoratif doit être conçu dans une gamme claire. C'est une heureuse transformation qui lui a valu un succès.

Né en 1843 à Montauban, la patrie de Ingres, le peintre de la *Stratonice*, M. de Gironde a été plusieurs fois récompensé par les Jurys. L'Etat lui a acheté sa *Judith*. L'artiste est discret, il expose depuis bien des années déjà, mais la nature de ses sujets n'est pas faite pour exciter la curiosité ; il faut regarder attentivement ses œuvres toujours conçues dans une gamme douce, d'un dessin serré; M. de Gironde, en un mot, n'est pas de ces peintres qui tirent les visiteurs par la manche pour les forcer à regarder leur œuvre.

ENTRE DEUX ONDÉES

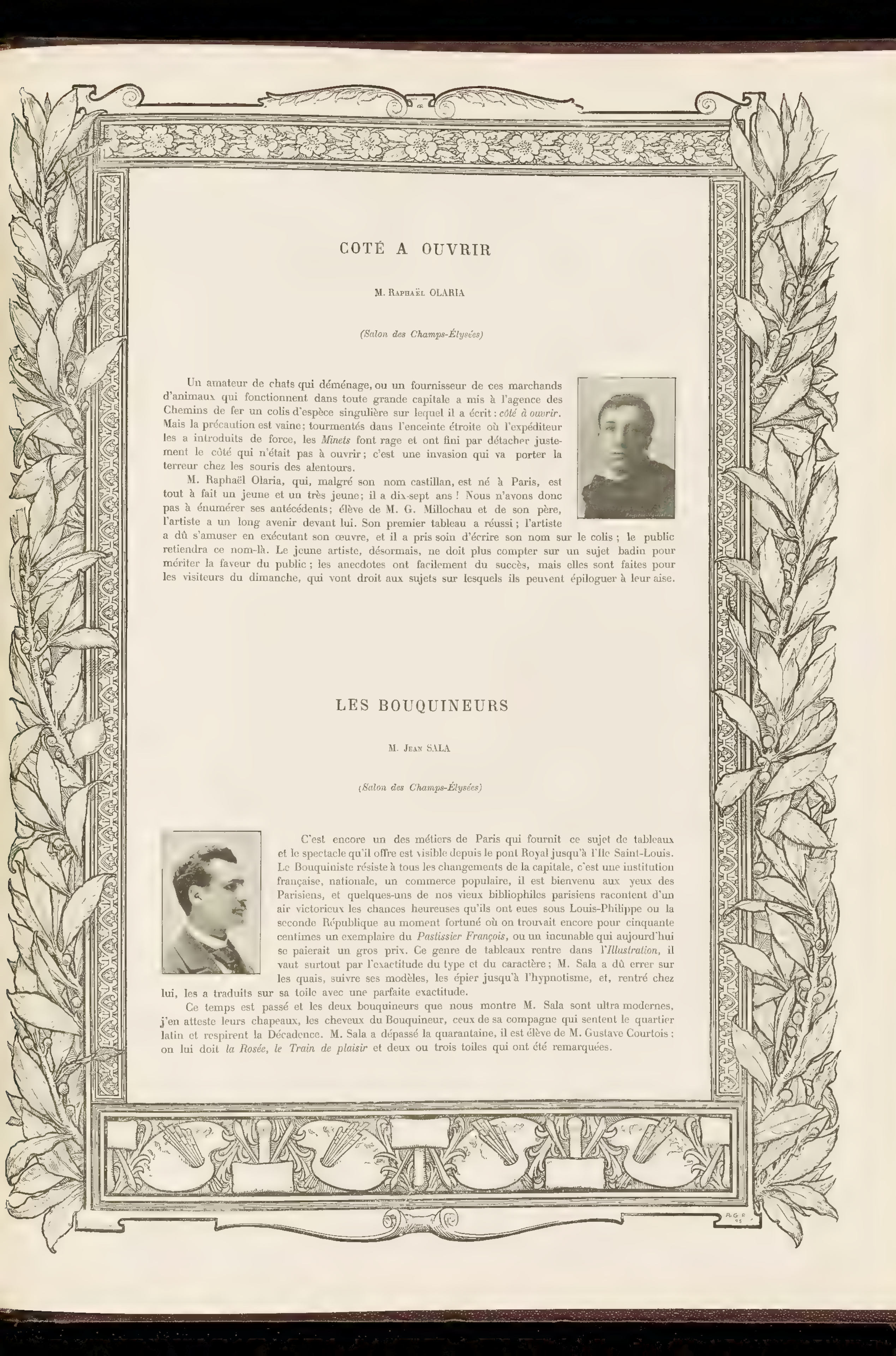
M. Georges LAUGÉE

(Salon du Champ-de-Mars)

On dirait que M. G. Laugée a prévu pour en faire une actualité les circonstances dans lesquelles nos pauvres cultivateurs ont eu à rentrer les récoltes en cette saison entrecoupée d'ondées qui dix fois par jour mettaient leur bien être en question. On les voyait dans la plaine épier « entre deux ondées » le moment où ils pourraient soustraire les gerbes de blé et les bottelées de foin ou de luzerne à l'action désastreuse de la pluie.

La belle fille des champs est occupée à ce rude labeur et pousse vaillamment sa charretée. Elle arrivera à temps. Là bas, à l'horizon, une vachère diligente courbe le dos comme les bêtes qu'elle ramène à l'étable, et le ciel est noir; et tout à l'heure une nouvelle ondée va fondre sur la plaine, le soleil reparaîtra encore. C'est le temps de l'année où les grands arcs-en-ciel apparaissent un instant, promesse d'une journée meilleure et plus propice à la rentrée de la moisson et des fourrages

Elève de son père, dont on n'oublie point le nom, élève aussi de Henri Lehmann, M. G. Laugée fait une honorable carrière. On lui doit deux œuvres, l'une au Musée de Boulogne, *En octobre*, l'autre au Musée de Nantes, *le Préféré*. Le nom de M. Laugée est celui d'un artiste sérieux, qui pendant plus de trente ans a affronté toutes les expositions.



COTÉ A OUVRIR

M. Raphaël OLARIA

(Salon des Champs-Élysées)

Un amateur de chats qui déménage, ou un fournisseur de ces marchands d'animaux qui fonctionnent dans toute grande capitale a mis à l'agence des Chemins de fer un colis d'espèce singulière sur lequel il a écrit : *côté à ouvrir*. Mais la précaution est vaine; tourmentés dans l'enceinte étroite où l'expéditeur les a introduits de force, les *Minets* font rage et ont fini par détacher justement le côté qui n'était pas à ouvrir; c'est une invasion qui va porter la terreur chez les souris des alentours.

M. Raphaël Olaria, qui, malgré son nom castillan, est né à Paris, est tout à fait un jeune et un très jeune; il a dix-sept ans ! Nous n'avons donc pas à énumérer ses antécédents; élève de M. G. Millochau et de son père, l'artiste a un long avenir devant lui. Son premier tableau a réussi; l'artiste a dû s'amuser en exécutant son œuvre, et il a pris soin d'écrire son nom sur le colis; le public retiendra ce nom-là. Le jeune artiste, désormais, ne doit plus compter sur un sujet badin pour mériter la faveur du public; les anecdotes ont facilement du succès, mais elles sont faites pour les visiteurs du dimanche, qui vont droit aux sujets sur lesquels ils peuvent épiloguer à leur aise.

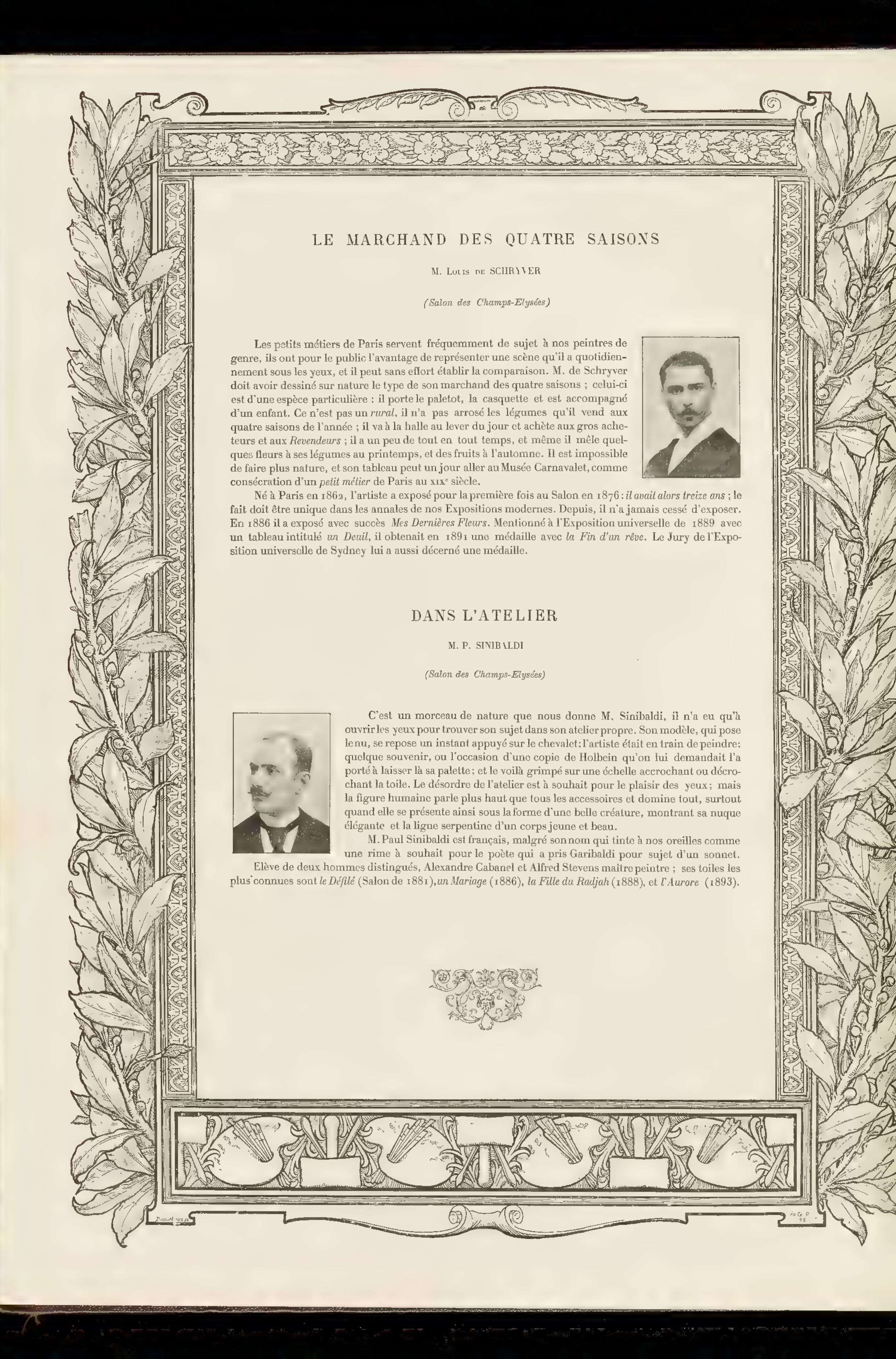
LES BOUQUINEURS

M. Jean SALA

(Salon des Champs-Élysées)

C'est encore un des métiers de Paris qui fournit ce sujet de tableaux et le spectacle qu'il offre est visible depuis le pont Royal jusqu'à l'Ile Saint-Louis. Le Bouquiniste résiste à tous les changements de la capitale, c'est une institution française, nationale, un commerce populaire, il est bienvenu aux yeux des Parisiens, et quelques-uns de nos vieux bibliophiles parisiens racontent d'un air victorieux les chances heureuses qu'ils ont eues sous Louis-Philippe ou la seconde République au moment fortuné où on trouvait encore pour cinquante centimes un exemplaire du *Pastissier François*, ou un incunable qui aujourd'hui se paierait un gros prix. Ce genre de tableaux rentre dans l'*Illustration*, il vaut surtout par l'exactitude du type et du caractère; M. Sala a dû errer sur les quais, suivre ses modèles, les épier jusqu'à l'hypnotisme, et, rentré chez lui, les a traduits sur sa toile avec une parfaite exactitude.

Ce temps est passé et les deux bouquineurs que nous montre M. Sala sont ultra modernes, j'en atteste leurs chapeaux, les cheveux du Bouquineur, ceux de sa compagne qui sentent le quartier latin et respirent la Décadence. M. Sala a dépassé la quarantaine, il est élève de M. Gustave Courtois; on lui doit *la Rosée*, *le Train de plaisir* et deux ou trois toiles qui ont été remarquées.



LE MARCHAND DES QUATRE SAISONS

M. Louis de SCHRYVER

(Salon des Champs-Elysées)

Les petits métiers de Paris servent fréquemment de sujet à nos peintres de genre, ils ont pour le public l'avantage de représenter une scène qu'il a quotidiennement sous les yeux, et il peut sans effort établir la comparaison. M. de Schryver doit avoir dessiné sur nature le type de son marchand des quatre saisons ; celui-ci est d'une espèce particulière : il porte le paletot, la casquette et est accompagné d'un enfant. Ce n'est pas un *rural*, il n'a pas arrosé les légumes qu'il vend aux quatre saisons de l'année ; il va à la halle au lever du jour et achète aux gros acheteurs et aux *Revendeurs* ; il a un peu de tout en tout temps, et même il mêle quelques fleurs à ses légumes au printemps, et des fruits à l'automne. Il est impossible de faire plus nature, et son tableau peut un jour aller au Musée Carnavalet, comme consécration d'un *petit métier* de Paris au XIXe siècle.

Né à Paris en 1862, l'artiste a exposé pour la première fois au Salon en 1876 : *il avait alors treize ans* ; le fait doit être unique dans les annales de nos Expositions modernes. Depuis, il n'a jamais cessé d'exposer. En 1886 il a exposé avec succès *Mes Dernières Fleurs*. Mentionné à l'Exposition universelle de 1889 avec un tableau intitulé *un Deuil*, il obtenait en 1891 une médaille avec *la Fin d'un rêve*. Le Jury de l'Exposition universelle de Sydney lui a aussi décerné une médaille.

DANS L'ATELIER

M. P. SINIBALDI

(Salon des Champs-Elysées)

C'est un morceau de nature que nous donne M. Sinibaldi, il n'a eu qu'à ouvrir les yeux pour trouver son sujet dans son atelier propre. Son modèle, qui pose le nu, se repose un instant appuyé sur le chevalet; l'artiste était en train de peindre; quelque souvenir, ou l'occasion d'une copie de Holbein qu'on lui demandait l'a porté à laisser là sa palette; et le voilà grimpé sur une échelle accrochant ou décrochant la toile. Le désordre de l'atelier est à souhait pour le plaisir des yeux; mais la figure humaine parle plus haut que tous les accessoires et domine tout, surtout quand elle se présente ainsi sous la forme d'une belle créature, montrant sa nuque élégante et la ligne serpentine d'un corps jeune et beau.

M. Paul Sinibaldi est français, malgré son nom qui tinte à nos oreilles comme une rime à souhait pour le poète qui a pris Garibaldi pour sujet d'un sonnet. Elève de deux hommes distingués, Alexandre Cabanel et Alfred Stevens maître peintre ; ses toiles les plus connues sont *le Défilé* (Salon de 1881), *un Mariage* (1886), *la Fille du Radjah* (1888), et *l'Aurore* (1893).



E. Frémiet. — Orangs-Outangs et Sauvage de Bornéo (plâtre)



Cockers au Marais



Le Cygne panneau décoratif



Entre deux ondées



Côté à ouvrir



Bouquineurs



Le Marchand de Quatre Saisons



Dans l'atelier

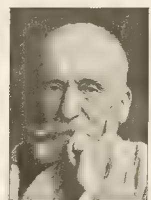


P. Puvis de Chavannes

TEXTE DES GRAVURES

LES MUSES INSPIRATRICES ACCLAMENT LE GÉNIE

(Salon du Champ-de-Mars)



La composition qui sert de frontispice à ce fascicule est destinée à figurer sur la façade intérieure de la grande Bibliothèque de la ville de Boston. De chaque côté de l'entrée veillent deux statues symboliques, l'*Etude* et la *Méditation*; le génie messager de la lumière plane dans le ciel bleu sur lequel se détachent les arcs des voussures de la voûte, sur une colline bornée par un horizon de mer, plantée de lauriers et d'élégants arbustes au pâle feuillage. Les Muses divisées en deux groupes, drapées dans de larges draperies d'un pli noble et grandiose qui font penser aux peintres de l'antiquité, se portent audevant du génie, les lauriers de gloire à la main, rendant hommage à la source de toute grande pensée et de toute inspiration souveraine.

M. Puvis de Chavannes, qui a lutté si longtemps pour imposer sa manière simple et sévère, aujourd'hui reconnue par nombre d'admirateurs, et auquel tous les honneurs ont été décernés, trouve encore des rebelles dans les sphères officielles des Académies. On a célébré naguère par un banquet splendide le soixante-dixième anniversaire de sa naissance, et les Musées d'Amiens, de Marseille, de Lyon, la grande Sorbonne de Paris sont décorés d'œuvres magistrales de son pinceau, toujours consacré aux nobles symboles et aux vastes pensées.

PROJET D'UN MONUMENT AUX MORTS

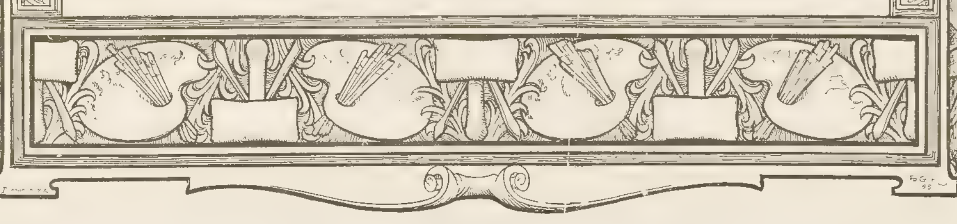
SCULPTURE

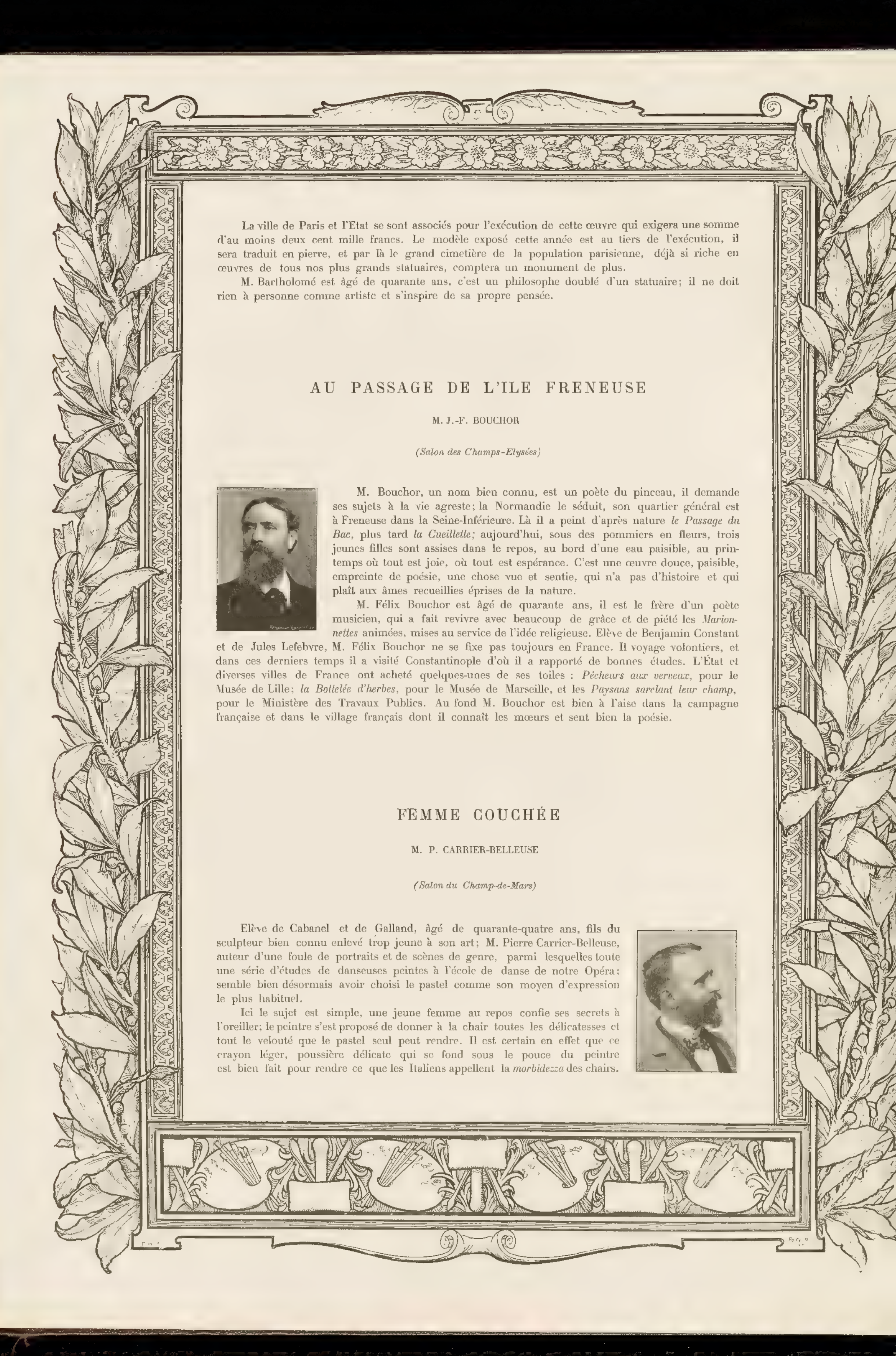
(Salon du Champ-de-Mars)

M. Albert BARTHOLOMÉ



Depuis qu'un deuil privé, la mort de la femme de l'artiste, avait inspiré à M. Bartholomé l'idée d'un tombeau consacré à l'objet d'un éternel regret, sept années se sont écoulées. D'abord l'artiste avait envoyé au Salon du Champ-de-Mars la porte seule de ce mausolée où deux personnages, entrant nus dans la mort comme ils étaient entrés dans la vie, s'appuyaient l'un sur l'autre. Après de longues méditations, l'artiste a complété son œuvre, et nous a montré toutes les générations arrivant de deux points de l'horizon à la demeure dernière qui attend chaque mortel. Des vieillards, des jeunes filles, des enfants, des fiancés appelés avant l'heure au tombeau forment une longue procession où tous les âges de la vie sont représentés, et il se dégage de là une idée philosophique traduite en pierre qui devra désormais trouver son application pratique dans un cimetière, à la porte même du Père-Lachaise.





La ville de Paris et l'Etat se sont associés pour l'exécution de cette œuvre qui exigera une somme d'au moins deux cent mille francs. Le modèle exposé cette année est au tiers de l'exécution, il sera traduit en pierre, et par là le grand cimetière de la population parisienne, déjà si riche en œuvres de tous nos plus grands statuaires, comptera un monument de plus.

M. Bartholomé est âgé de quarante ans, c'est un philosophe doublé d'un statuaire; il ne doit rien à personne comme artiste et s'inspire de sa propre pensée.

AU PASSAGE DE L'ILE FRENEUSE

M. J.-F. BOUCHOR

(Salon des Champs-Elysées)

M. Bouchor, un nom bien connu, est un poète du pinceau, il demande ses sujets à la vie agreste; la Normandie le séduit, son quartier général est à Freneuse dans la Seine-Inférieure. Là il a peint d'après nature *le Passage du Bac*, plus tard *la Cueillette;* aujourd'hui, sous des pommiers en fleurs, trois jeunes filles sont assises dans le repos, au bord d'une eau paisible, au printemps où tout est joie, où tout est espérance. C'est une œuvre douce, paisible, empreinte de poésie, une chose vue et sentie, qui n'a pas d'histoire et qui plaît aux âmes recueillies éprises de la nature.

M. Félix Bouchor est âgé de quarante ans, il est le frère d'un poète musicien, qui a fait revivre avec beaucoup de grâce et de piété les *Marionnettes* animées, mises au service de l'idée religieuse. Elève de Benjamin Constant et de Jules Lefebvre, M. Félix Bouchor ne se fixe pas toujours en France. Il voyage volontiers, et dans ces derniers temps il a visité Constantinople d'où il a rapporté de bonnes études. L'État et diverses villes de France ont acheté quelques-unes de ses toiles : *Pêcheurs aux verveux*, pour le Musée de Lille; *la Bottelée d'herbes*, pour le Musée de Marseille, et les *Paysans sarclant leur champ*, pour le Ministère des Travaux Publics. Au fond M. Bouchor est bien à l'aise dans la campagne française et dans le village français dont il connaît les mœurs et sent bien la poésie.

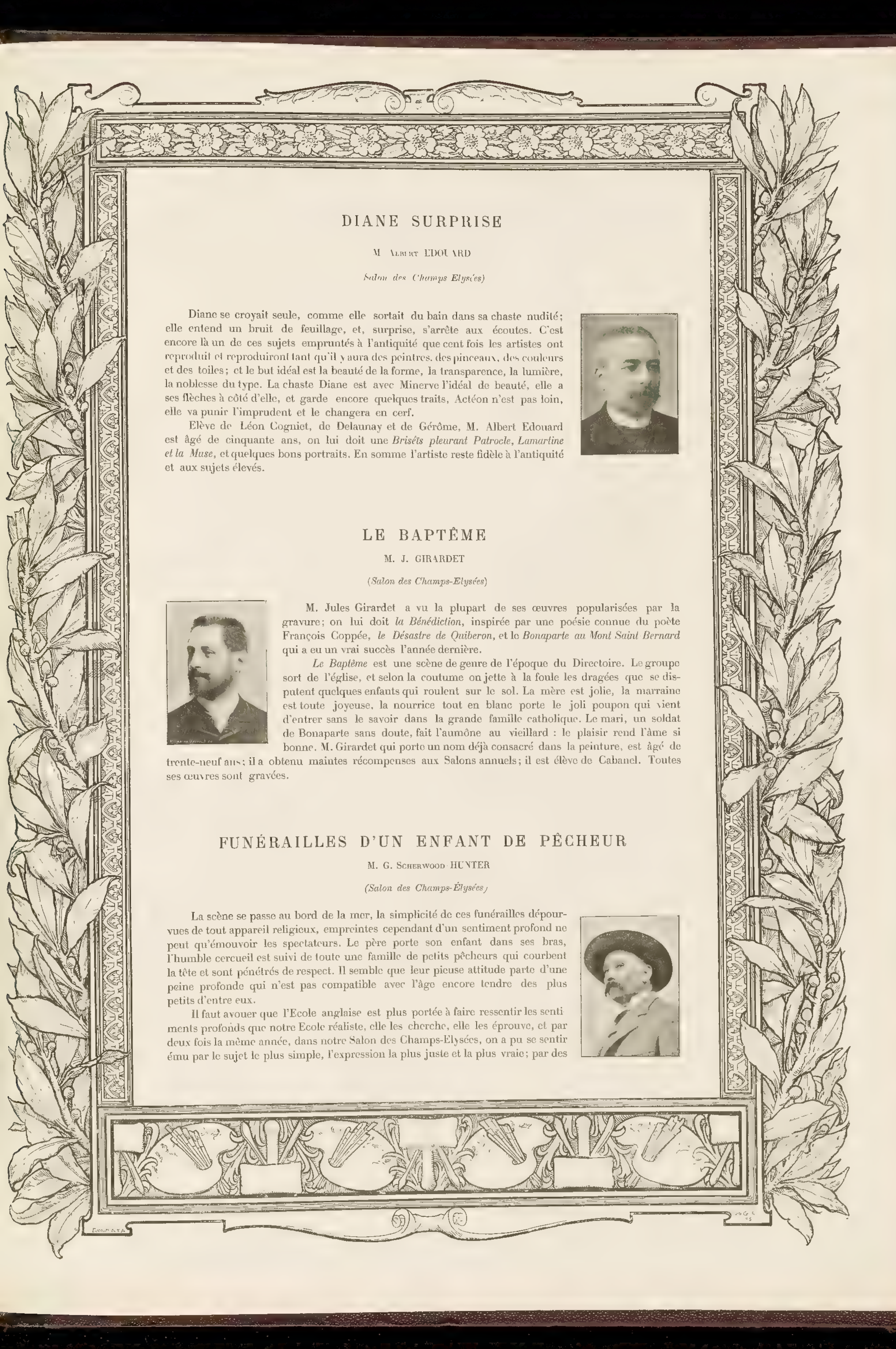
FEMME COUCHÉE

M. P. CARRIER-BELLEUSE

(Salon du Champ-de-Mars)

Elève de Cabanel et de Galland, âgé de quarante-quatre ans, fils du sculpteur bien connu enlevé trop jeune à son art; M. Pierre Carrier-Belleuse, auteur d'une foule de portraits et de scènes de genre, parmi lesquelles toute une série d'études de danseuses peintes à l'école de danse de notre Opéra; semble bien désormais avoir choisi le pastel comme son moyen d'expression le plus habituel.

Ici le sujet est simple, une jeune femme au repos confie ses secrets à l'oreiller; le peintre s'est proposé de donner à la chair toutes les délicatesses et tout le velouté que le pastel seul peut rendre. Il est certain en effet que ce crayon léger, poussière délicate qui se fond sous le pouce du peintre est bien fait pour rendre ce que les Italiens appellent la *morbidezza* des chairs.



DIANE SURPRISE

M. Albert EDOUARD

(Salon des Champs Elysées)

Diane se croyait seule, comme elle sortait du bain dans sa chaste nudité; elle entend un bruit de feuillage, et, surprise, s'arrête aux écoutes. C'est encore là un de ces sujets empruntés à l'antiquité que cent fois les artistes ont reproduit et reproduiront tant qu'il y aura des peintres, des pinceaux, des couleurs et des toiles; et le but idéal est la beauté de la forme, la transparence, la lumière, la noblesse du type. La chaste Diane est avec Minerve l'idéal de beauté, elle a ses flèches à côté d'elle, et garde encore quelques traits, Actéon n'est pas loin, elle va punir l'imprudent et le changera en cerf.

Elève de Léon Cogniet, de Delaunay et de Gérôme, M. Albert Edouard est âgé de cinquante ans, on lui doit une *Briséis pleurant Patrocle*, *Lamartine et la Muse*, et quelques bons portraits. En somme l'artiste reste fidèle à l'antiquité et aux sujets élevés.

LE BAPTÊME

M. J. GIRARDET

(Salon des Champs-Elysées)

M. Jules Girardet a vu la plupart de ses œuvres popularisées par la gravure; on lui doit *la Bénédiction*, inspirée par une poésie connue du poète François Coppée, *le Désastre de Quiberon*, et le *Bonaparte au Mont Saint Bernard* qui a eu un vrai succès l'année dernière.

Le Baptême est une scène de genre de l'époque du Directoire. Le groupe sort de l'église, et selon la coutume on jette à la foule les dragées que se disputent quelques enfants qui roulent sur le sol. La mère est jolie, la marraine est toute joyeuse, la nourrice tout en blanc porte le joli poupon qui vient d'entrer sans le savoir dans la grande famille catholique. Le mari, un soldat de Bonaparte sans doute, fait l'aumône au vieillard : le plaisir rend l'âme si bonne. M. Girardet qui porte un nom déjà consacré dans la peinture, est âgé de trente-neuf ans; il a obtenu maintes récompenses aux Salons annuels; il est élève de Cabanel. Toutes ses œuvres sont gravées.

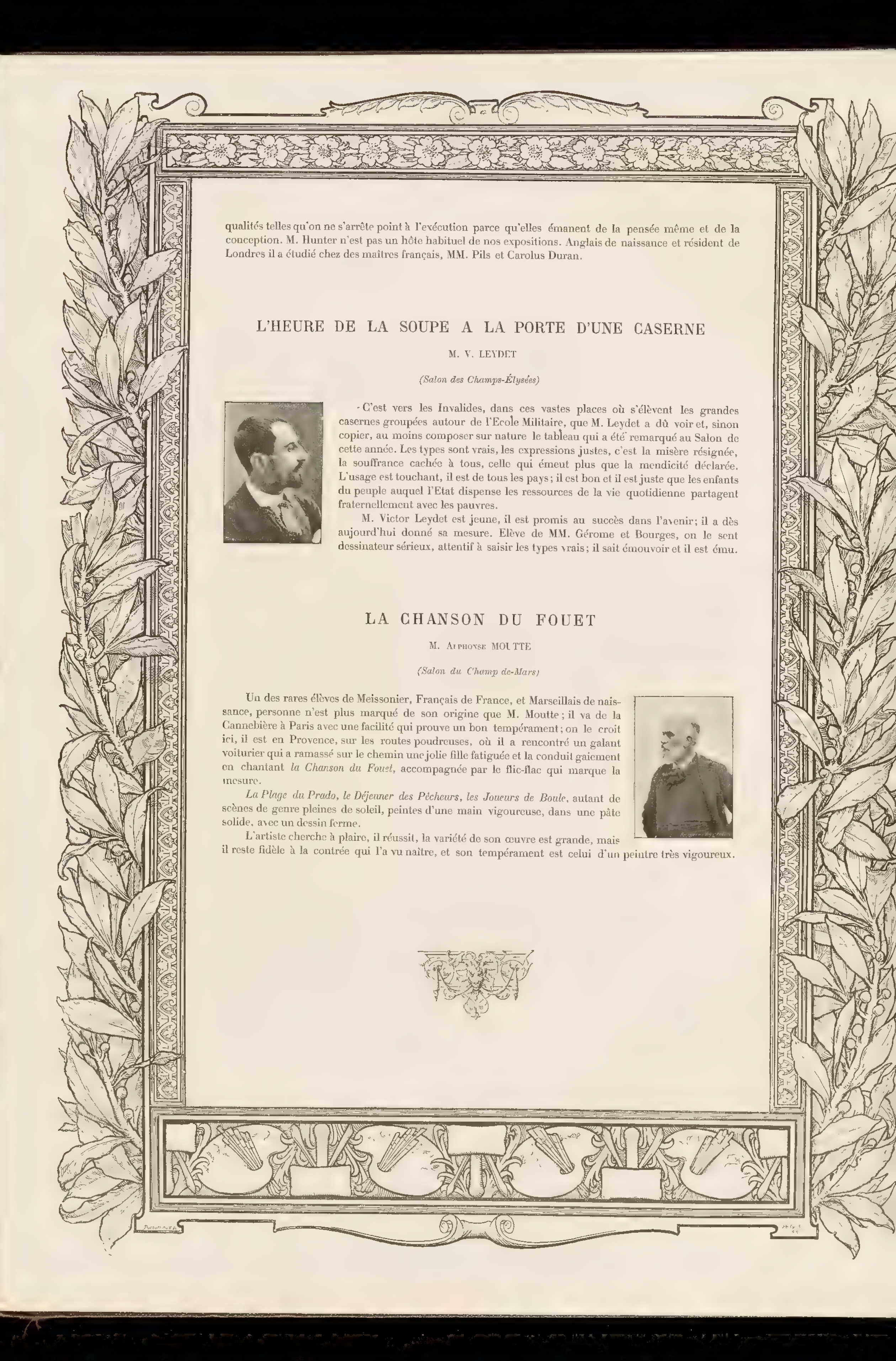
FUNÉRAILLES D'UN ENFANT DE PÊCHEUR

M. G. Scherwood HUNTER

(Salon des Champs-Élysées)

La scène se passe au bord de la mer, la simplicité de ces funérailles dépourvues de tout appareil religieux, empreintes cependant d'un sentiment profond ne peut qu'émouvoir les spectateurs. Le père porte son enfant dans ses bras, l'humble cercueil est suivi de toute une famille de petits pêcheurs qui courbent la tête et sont pénétrés de respect. Il semble que leur pieuse attitude parte d'une peine profonde qui n'est pas compatible avec l'âge encore tendre des plus petits d'entre eux.

Il faut avouer que l'Ecole anglaise est plus portée à faire ressentir les sentiments profonds que notre Ecole réaliste, elle les cherche, elle les éprouve, et par deux fois la même année, dans notre Salon des Champs-Elysées, on a pu se sentir ému par le sujet le plus simple, l'expression la plus juste et la plus vraie; par des



qualités telles qu'on ne s'arrête point à l'exécution parce qu'elles émanent de la pensée même et de la conception. M. Hunter n'est pas un hôte habituel de nos expositions. Anglais de naissance et résident de Londres il a étudié chez des maîtres français, MM. Pils et Carolus Duran.

L'HEURE DE LA SOUPE A LA PORTE D'UNE CASERNE

M. V. LEYDET

(Salon des Champs-Élysées)

C'est vers les Invalides, dans ces vastes places où s'élèvent les grandes casernes groupées autour de l'École Militaire, que M. Leydet a dû voir et, sinon copier, au moins composer sur nature le tableau qui a été remarqué au Salon de cette année. Les types sont vrais, les expressions justes, c'est la misère résignée, la souffrance cachée à tous, celle qui émeut plus que la mendicité déclarée. L'usage est touchant, il est de tous les pays ; il est bon et il est juste que les enfants du peuple auquel l'Etat dispense les ressources de la vie quotidienne partagent fraternellement avec les pauvres.

M. Victor Leydet est jeune, il est promis au succès dans l'avenir; il a dès aujourd'hui donné sa mesure. Elève de MM. Gérome et Bourges, on le sent dessinateur sérieux, attentif à saisir les types vrais; il sait émouvoir et il est ému.

LA CHANSON DU FOUET

M. ALPHONSE MOUTTE

(Salon du Champ de-Mars)

Un des rares élèves de Meissonier, Français de France, et Marseillais de naissance, personne n'est plus marqué de son origine que M. Moutte ; il va de la Cannebière à Paris avec une facilité qui prouve un bon tempérament ; on le croit ici, il est en Provence, sur les routes poudreuses, où il a rencontré un galant voiturier qui a ramassé sur le chemin une jolie fille fatiguée et la conduit gaiement en chantant *la Chanson du Fouet*, accompagnée par le flic-flac qui marque la mesure.

La Plage du Prado, le Déjeuner des Pêcheurs, les Joueurs de Boule, autant de scènes de genre pleines de soleil, peintes d'une main vigoureuse, dans une pâte solide, avec un dessin ferme.

L'artiste cherche à plaire, il réussit, la variété de son œuvre est grande, mais il reste fidèle à la contrée qui l'a vu naître, et son tempérament est celui d'un peintre très vigoureux.



Imp. Draeger & Lesieur Paris

Projet d'un monument aux Morts (sculpture)

ABartholomé



Au passage de l'île Freneuse



Femme couchée (pastel)



Diane surprise

A. Edouard



Un Baptême



Funérailles d'un enfant de pêcheur

G. Sherwood Hunter



Imp. Draeger & Lesieur Paris

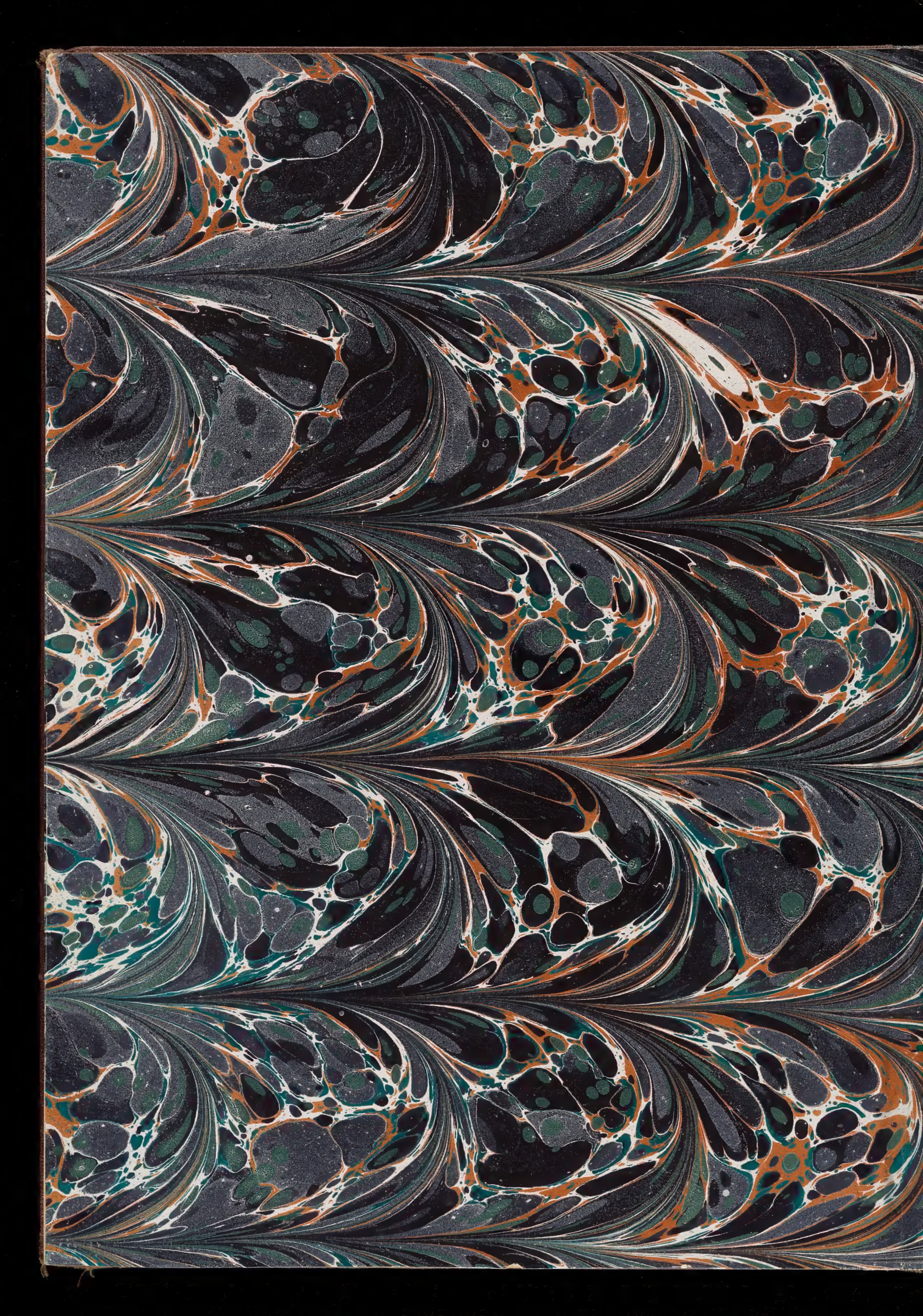
L'heure de la soupe à la porte d'une caserne de Paris Leydet

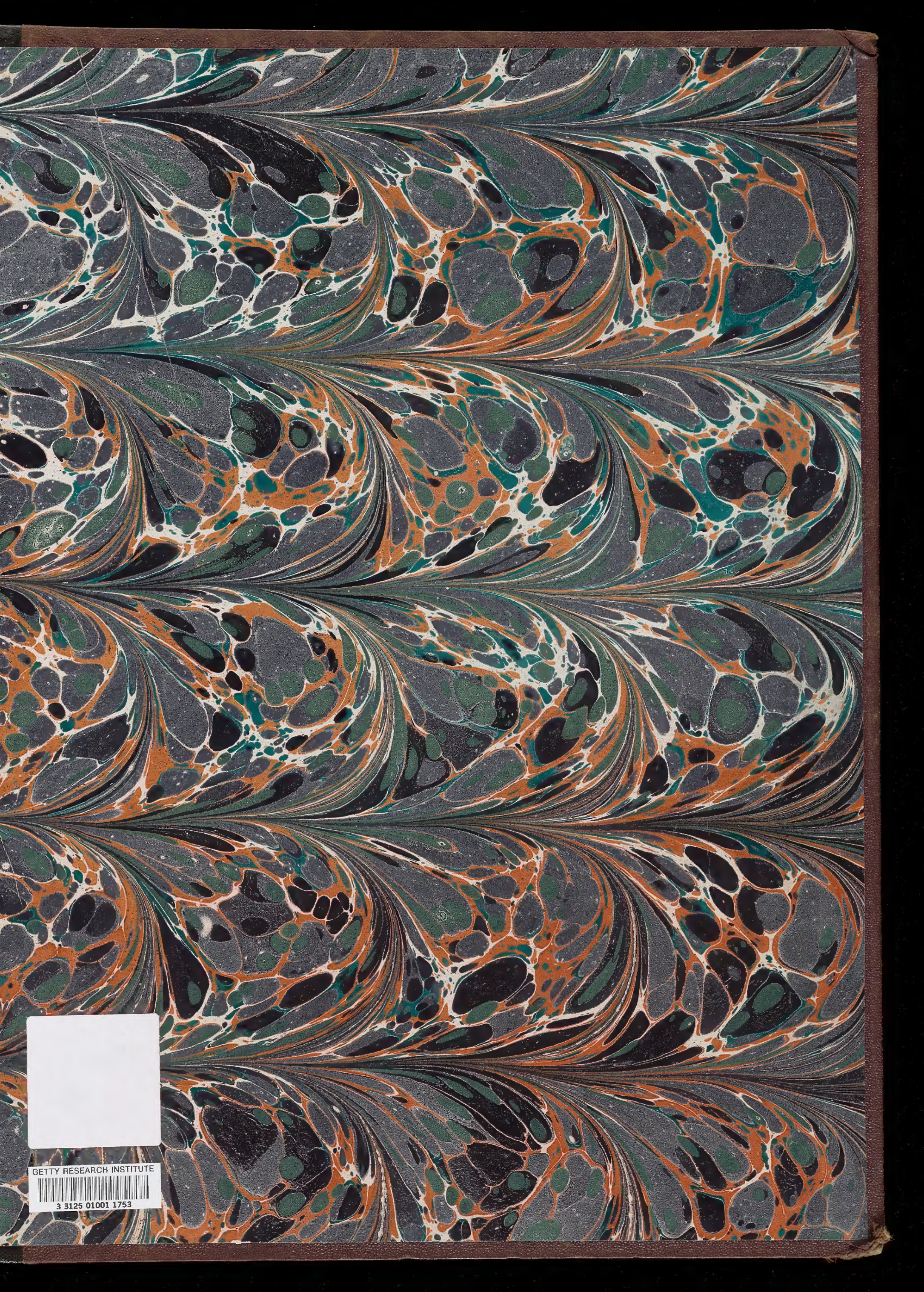


Imp. Draeger & Lesieur, Paris

Chanson du Fouet

Alphonse Moutte




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01001 1753

